OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



ROMANS.

LES LETTRES

D'AMABED,

TRADUITES PAR L'ABBÉ TAMPONET.

LES LETTRES D'AMABED,

TRADUITES PAR L'ABBÉ TAMPONET.

PREMIERE LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid, grand brame de Maduré.

A Bénarès, le ſecond du mois de la ſouris, l'an du renouvellement du monde 115652. (*a*)

LUMIERE de mon ame, père de mes penſées, toi qui conduis les hommes dans les voies de l'Eternel, à toi, ſavant *Shaſtaſid*, reſpect et tendreſſe.

Je me ſuis déjà rendu la langue chinoiſe ſi familière, ſuivant tes ſages conſeils, que je

(*a*) Cette date répond à l'année de notre ère vulgaire 1512, deux ans après qu'*Alfonſe d'Albuquerque* eut pris Goa. Il faut ſavoir que les brames comptaient 111100 années depuis la rebellion et la chute des êtres céleſtes, et 4552 ans depuis la promulgation du Shaſta, leur premier livre ſacré ; ce qui feſait 115652 pour l'année correſpondante à notre ère 1512, temps auquel régnaient *Babar* dans le Mogol, *Iſmaël Sophi* en Perſe, *Sélim* en Turquie, *Maximilien I* en Allemagne, *Louis XII* en France, *Jules II* à Rome, *Jeanne la folle* en Eſpagne, *Emmanuel* en Portugal.

lis avec fruit leurs cinq Kings, qui me femblent égaler en antiquité notre Shafta dont tu es l'interprète, les fentences du premier *Zoroaftre* et les livres de l'égyptien *Thaut.*

Il paraît à mon ame, qui s'ouvre toujours devant toi, que ces écrits et ces cultes n'ont rien pris les uns des autres; car nous fommes les feuls à qui *Brama*, confident de l'Eternel, ait enfeigné la rebellion des créatures céleftes, le pardon que l'Eternel leur accorde et la formation de l'homme; les autres n'ont rien dit, ce me femble, de ces chofes fublimes.

Je crois furtout que nous ne tenons rien, ni nous, ni les Chinois, des Egyptiens. Ils n'ont pu former une fociété policée et favante que long-temps après nous, puifqu'il leur a fallu dompter leur Nil avant de pouvoir cultiver les campagnes et bâtir leurs villes.

Notre Shafta divin n'a, je l'avoue, que quatre mille cinq cents cinquante-deux ans d'antiquité; mais il eft prouvé par nos monumens que cette doctrine avait été enfeignée de père en fils plus de cent fiècles avant la publication de ce facré livre. J'attends fur cela les inftructions de ta paternité.

Depuis la prife de Goa par les Portugais il eft venu quelques docteurs d'Europe à Bénarès. Il y en a un à qui j'enfeigne la langue indienne; il m'apprend en récompenfe un jargon qui a

cours dans l'Europe, et qu'on nomme l'italien. C'eſt une plaiſante langue. Preſque tous les mots ſe terminent en *a*, en *e*, en *i* et en *o*; je l'apprends facilement, et j'aurai bientôt le plaiſir de lire les livres européans.

Ce docteur s'appelle le père *Fa tutto* ; il paraît poli et inſinuant ; je l'ai préſenté à *Charme des yeux*, la belle *Adaté*, que mes parens et les tiens me deſtinent pour épouſe ; elle apprend l'italien avec moi. Nous avons conjugué enſemble le verbe *j'aime* dès le premier jour. Il nous a fallu deux jours pour tous les autres verbes. Après elle, tu es le mortel le plus près de mon cœur. Je prie *Birma* et *Brama* de conſerver tes jours juſqu'à l'âge de cent trente ans, paſſé lequel la vie n'eſt plus qu'un fardeau.

REPONSE

De Shaſtaſid.

J'AI reçu ta lettre, eſprit, enfant de mon eſprit. Puiſſe *Drugha* (*b*), montée ſur ſon

(*b*) *Drugha* eſt le mot indien qui ſignifie vertu. Elle eſt repréſentée avec dix bras et montée ſur un dragon pour combattre les vices, qui ſont l'intempérance, l'incontinence, le larcin, le meurtre, l'injure, la médiſance, la calomnie, la fainéantiſe, la réſiſtance à ſes père et mère, l'ingratitude. C'eſt cette figure que pluſieurs miſſionnaires ont priſe pour le diable.

dragon, étendre toujours ſur toi ſes dix bras vainqueurs des vices !

Il eſt vrai, et nous n'en devons tirer aucune vanité, que nous ſommes le peuple de la terre le plus anciennement policé. Les Chinois eux-mêmes n'en diſconviennent pas. Les Egyptiens ſont un peuple tout nouveau qui fut enſeigné lui-même par les Chaldéens. Ne nous glorifions pas d'être les plus anciens, et ſongeons à être toujours les plus juſtes.

Tu ſauras, mon cher *Amabed*, que depuis très-peu de temps une faible image de notre révélation ſur la chute des êtres céleſtes et le renouvellement du monde a pénétré juſqu'aux Occidentaux. Je trouve, dans une traduction arabe d'un livre ſyriaque qui n'eſt compoſé que depuis environ quatorze cents ans, ces propres paroles : *L'Eternel tient liées de chaînes éternelles, juſqu'au grand jour du jugement, les puiſſances céleſtes qui ont ſouillé leur dignité première* (*c*). L'auteur cite en preuve un livre compoſé par un de leurs premiers hommes, nommé *Enoch*. Tu vois par là que les nations barbares n'ont jamais été éclairées que par un rayon faible et trompeur qui s'eſt égaré vers eux du ſein de notre lumière.

(*c*) On voit que *Shaſtaſid* avait lu notre Bible en arabe, et qu'il avait en vue l'épître de ſaint *Jude*, où ſe trouvent en effet ces paroles au verſet 6. Le livre apocryphe qui n'a jamais exiſté eſt celui d'*Enoch* cité par ſaint *Jude* au verſet 14.

Mon cher fils, je crains mortellement l'irruption des barbares d'Europe dans nos heureux climats. Je ſais trop quel eſt cet *Albuquerque* qui eſt venu des bords de l'Occident dans ce pays cher à l'aſtre du jour. C'eſt un des plus illuſtres brigands qui aient déſolé la terre. Il s'eſt emparé de Goa contre la foi publique; il a noyé dans leur ſang des hommes juſtes et paiſibles. Ces Occidentaux habitent un pays pauvre qui ne leur produit que très-peu de ſoie; point de coton, point de ſucre, nulle épicerie. La terre même dont nous fabriquons la porcelaine leur manque. DIEU leur a refuſé le cocotier qui ombrage, loge, vêtit, nourrit, abreuve les enfans de *Brama*. Ils ne connaiſſent qu'une liqueur qui leur fait perdre la raiſon. Leur vraie divinité eſt l'or; ils vont chercher ce dieu à une autre extrémité du monde.

Je veux croire que ton docteur eſt un homme de bien; mais l'Eternel nous permet de nous défier de ces étrangers. S'ils ſont moutons à Bénarès, on dit qu'ils ſont tigres dans les contrées où les Européans ſe ſont établis.

Puiſſent ni la belle *Adaté* ni toi n'avoir jamais à ſe plaindre du père *Fa tutto!* mais un ſecret preſſentiment m'alarme. Adieu. Que

bientôt *Adaté*, unie à toi par un ſaint mariage, puiſſe goûter dans tes bras les joies céleſtes !

Cette lettre te parviendra par un banian qui ne partira qu'à la pleine lune de l'éléphant.

SECONDE LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid.

PERE de mes penſées, j'ai eu le temps d'apprendre ce jargon d'Europe avant que ton marchand banian ait pu arriver ſur le rivage du Gange. Le père *Fa tutto* me témoigne toujours une amitié ſincère. En vérité, je commence à croire qu'il ne reſſemble point aux perfides dont tu crains avec raiſon la méchanceté. La ſeule choſe qui pourrait me donner de la défiance, c'eſt qu'il me loue trop, et qu'il ne loue jamais aſſez *Charme des yeux;* mais d'ailleurs il me paraît rempli de vertu et d'onction. Nous avons lu enſemble un livre de ſon pays, qui m'a paru bien étrange. C'eſt une hiſtoire univerſelle du monde entier dans laquelle il n'eſt pas dit un mot de notre antique empire, rien des immenſes contrées au-delà du Gange, rien de la Chine, rien de la vaſte Tartarie. Il faut que les auteurs, dans cette partie de l'Europe, ſoient bien ignorans. Je les

compare à des villageois qui parlent avec emphafe de leurs chaumières, et qui ne favent pas où eft la capitale ; ou plutôt à ceux qui penfent que le monde finit aux bornes de leur horizon.

Ce qui m'a le plus furpris, c'eft qu'ils comptent les temps depuis la création de leur monde tout autrement que nous. Mon docteur européan m'a montré un de fes almanachs facrés, par lequel fes compatriotes font à préfent dans l'année de leur création 5552, ou dans l'année 6244, ou bien dans l'année 6940 (*d*), comme on voudra. Cette bizarrerie m'a furpris. Je lui ai demandé comment on pouvait avoir trois époques différentes de la même aventure. Tu ne peux, lui ai-je dit, avoir à la fois trente ans, quarante ans et cinquante ans. Comment ton monde peut-il avoir trois dates qui fe contrarient ? Il m'a répondu que ces trois dates fe trouvent dans le même livre, et qu'on eft obligé chez eux de croire les contradictions pour humilier la fuperbe de l'efprit.

Ce même livre traite d'un premier homme qui s'appelait *Adam*, d'un *Caïn*, d'un *Mathufalem*, d'un *Noé* qui planta des vignes après

(*d*) C'eft la différence du texte hébreu, du famaritain et des Septante.

que l'Océan eut ſubmergé tout le globe ; enfin d'une infinité de choſes dont je n'ai jamais entendu parler, et que je n'ai lues dans aucun de nos livres. Nous en avons ri la belle *Adaté* et moi en l'abſence du père *Fa tutto ;* car nous ſommes trop bien élevés et trop pénétrés de tes maximes pour rire des gens en leur préſence.

Je plains ces malheureux d'Europe qui n'ont été créés que depuis 6940, ans tout au plus ; tandis que notre ère eſt de 115652 années. Je les plains davantage de manquer de poivre, de cannelle, de girofle, de thé, de café, de ſoie, de coton, de vernis, d'encens, d'aromates, et de tout ce qui peut rendre la vie agréable ; il faut que la Providence les ait long-temps oubliés ; mais je les plains encore plus de venir de ſi loin, parmi tant de périls, ravir nos denrées, les armes à la main. On dit qu'ils ont commis à Calicut des cruautés épouvantables pour du poivre : cela fait frémir la nature indienne, qui eſt en tout différente de la leur ; car leurs poitrines et leurs cuiſſes ſont velues. Ils portent de longues barbes ; leurs eſtomacs ſont carnaſſiers. Ils s'enivrent avec le jus fermenté de la vigne plantée, diſent-ils, par leur *Noé*. Le père *Fa tutto* lui-même, tout poli qu'il eſt, a égorgé deux petits poulets ; il les a fait cuire dans une

chaudière, et il les a mangés impitoyablement. Cette action barbare lui a attiré la haine de tout le voisinage, que nous n'avons apaisé qu'avec peine. Dieu me pardonne ! je crois que cet étranger aurait mangé nos vaches sacrées qui nous donnent du lait, si on l'avait laissé faire. Il a bien promis qu'il ne commettrait plus de meurtres envers les poulets, et qu'il se contenterait d'œufs frais, de laitage, de riz, de nos excellens légumes, de pistaches, de dattes, de cocos, de gâteaux d'amandes, de biscuits, d'ananas, d'oranges, et de tout ce que produit notre climat béni de l'Eternel.

Depuis quelques jours il paraît plus attentif auprès de *Charme des yeux*. Il a même fait pour elle deux vers italiens qui finissent en *o*. Cette politesse me plaît beaucoup ; car tu sais que mon bonheur est qu'on rende justice à ma chère *Adaté*.

Adieu. Je me mets à tes pieds, qui t'ont toujours conduit dans la voie droite, et je baise tes mains, qui n'ont jamais écrit que la vérité.

REPONSE

De Shaſtaſid.

MON cher fils en *Birma*, en *Brama*, je n'aime point ton *Fa tutto* qui tue des poulets, et qui fait des vers pour ta chère *Adaté*. Veuille *Birma* rendre vains mes ſoupçons !

Je puis te jurer qu'on n'a jamais connu ſon *Adam*, ni ſon *Noé*, dans aucune partie du monde, tout récens qu'ils ſont. La Gréce même, qui était le rendez-vous de toutes les fables quand *Alexandre* approcha de nos frontières, n'entendit jamais parler de ces noms-là. Je ne m'étonne pas que des amateurs du vin, tels que les peuples occidentaux, faſſent un ſi grand cas de celui qui, ſelon eux, planta la vigne; mais ſois sûr que *Noé* a été ignoré de toute l'antiquité connue.

Il eſt vrai que du temps d'*Alexandre* il y avait dans un coin de la Phénicie un petit peuple de courtiers et d'uſuriers, qui avait été long-temps eſclave à Babylone. Il ſe forgea une hiſtoire pendant ſa captivité, et c'eſt dans cette ſeule hiſtoire qu'il ait jamais été queſtion de *Noé*. Quand ce petit peuple obtint depuis des priviléges dans Alexandrie, il y traduiſit ſes annales en grec. Elles furent enſuite traduites

en arabe ; et ce n'eſt que dans nos derniers temps que nos ſavans en ont eu quelque connaiſſance. Mais cette hiſtoire eſt auſſi mépriſée par eux que la miſérable horde qui l'a écrite. (*e*)

Il ſerait plaiſant en effet que tous les hommes, qui ſont frères, euſſent perdu leurs titres de famille, et que ces titres ne ſe retrouvaſſent que dans une petite branche compoſée d'uſuriers et de lépreux. J'ai peur, mon cher ami, que les concitoyens de ton père *Fa tutto*, qui ont, comme tu me le mandes, adopté ces idées, ne ſoient auſſi inſenſés, auſſi ridicules, qu'ils ſont intéreſſés, perfides et cruels.

Epouſe au plutôt ta charmante *Adaté;* car, encore une fois, je crains les *Fa tutto* plus que les *Noé.*

TROISIEME LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid.

BENI ſoit à jamais *Birma* qui a fait l'homme pour la femme! Sois béni, ô cher *Shaſtaſid*, qui t'intéreſſes tant à mon bonheur ! *Charme des yeux* eſt à moi; je l'ai épouſée. Je ne touche plus à la terre, je ſuis dans le ciel : il n'a

(*e*) On voit bien que *Shaſtaſid* parle ici en brame qui n'a pas le don de la foi, et à qui la grâce a manqué.

manqué que toi à cette divine cérémonie. Le docteur *Fa tutto* a été témoin de nos ſaints engagemens ; et, quoiqu'il ne ſoit pas de notre religion, il n'a fait nulle difficulté d'écouter nos chants et nos prières ; il a été fort gai au feſtin des noces. Je ſuccombe à ma félicité. Tu jouis d'un autre bonheur, tu poſsèdes la ſageſſe ; mais l'incomparable *Adaté* me poſsède. Vis long-temps heureux, ſans paſſions, tandis que la mienne m'abſorbe dans une mer de voluptés. Je ne puis t'en dire davantage : je revole dans les bras d'*Adaté*.

QUATRIEME LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid.

CHER ami, cher père, nous partons la tendre *Adaté* et moi pour te demander ta bénédiction. Notre félicité ſerait imparfaite ſi nous ne rempliſſions pas ce devoir de nos cœurs ; mais le croirais-tu ? nous paſſons par Goa dans la compagnie de *Courſom*, le célèbre marchand, et de ſa femme. *Fa tutto* dit que Goa eſt devenue la plus belle ville de l'Inde ; que le grand *Albuquerque* nous recevra comme des ambaſſadeurs ; qu'il nous donnera un vaiſſeau à trois voiles pour nous conduire à Maduré. Il a perſuadé ma femme ; et j'ai voulu le voyage dès

qu'elle

qu'elle l'a voulu. *Fa tutto* nous aſſure qu'on parle italien plus que portugais à Goa. *Charme des yeux* brûle d'envie de faire uſage d'une langue qu'elle vient d'apprendre : je partage tous ſes goûts. On dit qu'il y a eu des gens qui ont eu deux volontés; mais *Adaté* et moi nous n'en avons qu'une, parce que nous n'avons qu'une ame à nous deux. Enfin nous partons demain avec la douce eſpérance de verſer dans tes bras, avant deux mois, des larmes de tendreſſe et de joie.

PREMIERE LETTRE

D'Adaté à Shaſtaſid.

A Goa, le 5 du mois du tigre, l'an du renouvellement du monde 115652.

*B*IRMA, entends mes cris, vois mes pleurs, ſauve mon cher époux! *Brama*, fils de *Birma*, porte ma douleur et ma crainte à ton père! Généreux *Shaſtaſid*, plus ſage que nous, tu avais prévu nos malheurs. Mon cher *Amabed*, ton diſciple, mon tendre époux, ne t'écrira plus; il eſt dans une foſſe que les barbares appellent *priſon*. Des gens que je ne puis définir, on les nomme ici *inquiſitori*, je ne ſais ce

que ce mot ſignifie; ces monſtres le lendemain de notre arrivée ſaiſirent mon mari et moi, et nous mirent chacun dans une foſſe ſéparée, comme ſi nous étions morts : mais ſi nous l'étions, il fallait du moins nous enſevelir enſemble. Je ne ſais ce qu'ils ont fait de mon cher *Amabed*. J'ai dit à mes anthropophages : Où eſt *Amabed?* ne le tuez pas, et tuez-moi. Ils ne m'ont rien répondu. Où eſt-il? pourquoi m'avez-vous ſéparée de lui? Ils ont gardé le ſilence; ils m'ont enchaînée. J'ai depuis une heure un peu plus de liberté; le marchand *Courſom* a trouvé moyen de me faire tenir du papier, du coton, un pinceau et de l'encre. Mes larmes imbibent tout, ma main tremble, mes yeux s'obſcurciſſent, je me meurs.

SECONDE LETTRE

D'Adaté à Shaſtaſid, écrite de la priſon de l'inquiſition.

DIVIN *Shaſtaſid*, je fus hier long-temps évanouie; je ne pus achever ma lettre; je la pliai quand je repris un peu mes ſens; je la mis dans mon ſein qui n'allaitera pas les enfans que j'eſpérais avoir d'*Amabed;* je mourrai avant que *Birma* m'ait accordé la fécondité.

Ce matin au point du jour ſont entrés dans

ma foſſe deux ſpectres armés de hallebardes, portant au cou des grains enfilés, et ayant ſur la poitrine quatre petites bandes rouges croiſées. Ils m'ont priſe par les mains, toujours ſans me rien dire, et m'ont menée dans une chambre où il y avait pour tous meubles une grande table, cinq chaiſes, et un grand tableau qui repréſentait un homme tout nu, les bras étendus, et les pieds joints.

Auſſitôt entrent cinq perſonnages vêtus de robes noires avec une chemiſe par-deſſus leur robe, et deux longs pendans d'étoffe bigarrée par-deſſus leur chemiſe. Je ſuis tombée à terre de frayeur. Mais quelle a été ma ſurpriſe! J'ai vu le père *Fa tutto* parmi ces cinq fantômes. Je l'ai vu, il a rougi; mais il m'a regardée d'un air de douceur et de compaſſion qui m'a un peu raſſurée pour un moment. Ah! père *Fa tutto*, ai-je dit, où ſuis-je? qu'eſt devenu *Amabed?* dans quel gouffre m'avez-vous jetée? On dit qu'il y a des nations qui ſe nourriſſent de ſang humain : Va-t-on nous tuer? va-t-on nous dévorer? Il ne m'a répondu qu'en levant les yeux et les mains au ciel; mais avec une attitude ſi douloureuſe et ſi tendre que je ne ſavais plus que penſer.

Le préſident de ce conſeil de muets a enfin délié ſa langue, et m'a adreſſé la parole; il m'a dit ces mots : Eſt-il vrai que vous avez été

baptiſée? J'étais ſi abymée dans mon étonnement et dans ma douleur que d'abord je n'ai pu répondre. Il a recommencé la même queſtion d'une voix terrible. Mon ſang s'eſt glacé, et ma langue s'eſt attachée à mon palais. Il a répété les mêmes mots pour la troiſième fois, et à la fin j'ai dit *oui;* car il ne faut jamais mentir. J'ai été baptiſée dans le Gange comme tous les fidelles enfans de *Brama* le ſont, comme tu le fus, divin *Shaſtaſid*, comme l'a été mon cher et malheureux *Amabed*. Oui, je ſuis baptiſée, c'eſt ma conſolation, c'eſt ma gloire. Je l'ai avoué devant ces ſpectres.

A peine cette parole *oui*, ſymbole de la vérité, eſt ſortie de ma bouche, qu'un des cinq monſtres noirs et blancs s'eſt écrié : *Apoſtata;* les autres ont répété : *Apoſtata*. Je ne ſais ce que ce mot veut dire; mais ils l'ont prononcé d'un ton ſi lugubre et ſi épouvantable, que mes trois doigts ſont en convulſion en te l'écrivant.

Alors le père *Fa tutto* prenant la parole, et me regardant toujours avec des yeux benins, les a aſſurés que j'avais dans le fond de bons ſentimens, qu'il répondait de moi, que la grâce opérerait, qu'il ſe chargerait de ma conſcience; et il a fini ſon diſcours, auquel je ne comprenais rien, par ces paroles : *Io la convertero.* Cela ſignifie en italien, autant que j'en puis juger, *je la retournerai.*

Quoi, difais-je en moi-même, il me retournera ! qu'entend-il par me retourner ? veut-il dire qu'il me rendra à ma patrie ? Ah ! père *Fa tutto*, lui ai-je dit, retournez donc le jeune *Amabed*, mon tendre époux, rendez-moi mon ame, rendez-moi ma vie.

Alors il a baiffé les yeux, il a parlé en fecret aux quatre fantômes dans un coin de la chambre. Ils font partis avec les deux hallebardiers. Tous ont fait une profonde révérence au tableau qui repréfente un homme tout nu ; et le père *Fa tutto* eft refté feul avec moi.

Il m'a conduite dans une chambre affez propre, et m'a promis que, fi je voulais m'abandonner à fes confeils, je ne ferais plus enfermée dans une foffe. Je fuis défefpéré comme vous, m'a-t-il dit, de tout ce qui eft arrivé. Je m'y fuis oppofé autant que j'ai pu, mais nos faintes lois m'ont lié les mains : enfin, grâces au ciel et à moi, vous êtes libre dans une bonne chambre dont vous ne pouvez pas fortir. Je viendrai vous y voir fouvent ; je vous confolerai ; je travaillerai à votre félicité préfente et future.

Ah ! lui ai-je répondu, il n'y a que mon cher *Amabed* qui puiffe la faire cette félicité, et il eft dans une foffe ! pourquoi y ai-je été plongée ? qui font ces fpectres qui m'ont demandé fi j'avais été baignée ? où m'avez-vous

conduite ? m'avez-vous trompée? eſt-ce vous qui êtes la cauſe de ces horribles cruautés ? faites-moi venir le marchand *Courſom*, qui eſt de mon pays et homme de bien. Rendez-moi ma ſuivante , ma compagne, mon amie *Déra*, dont on m'a ſéparée ? eſt-elle auſſi dans un cachot pour avoir été baignée? qu'elle vienne; que je revoie *Amabed*, ou que je meure.

Il a répondu à mes diſcours et aux ſanglots qui les entrecoupaient, par des proteſtations de ſervice et de zèle dont j'ai été touchée. Il m'a promis qu'il m'inſtruirait des cauſes de toute cette épouvantable aventure, et qu'il obtiendrait qu'on me rendît ma pauvre *Déra*, en attendant qu'il pût parvenir à délivrer mon mari. Il m'a plainte ; j'ai vu même ſes yeux un peu mouillés : enfin au ſon d'une cloche il eſt ſorti de ma chambre en me prenant la main, et en la mettant ſur ſon cœur. C'eſt le ſigne viſible, comme tu le ſais, de la ſincérité qui eſt inviſible. Puiſqu'il a mis ma main ſur ſon cœur, il ne me trompera pas. Eh, pourquoi me tromperait-il ? que lui ai-je fait pour me perſécuter ? nous l'avons ſi bien traité à Bénarès, mon mari et moi ! Je lui ai fait tant de préſens quand il m'enſeignait l'italien ! il a fait des vers italiens pour moi, il ne peut pas me haïr. Je le regarderai comme mon bienfaiteur s'il me rend

mon malheureux époux, ſi nous pouvons tous deux ſortir de cette terre envahie et habitée par des anthropophages, ſi nous pouvons venir embraſſer tes genoux à Maduré, et recevoir tes ſaintes bénédictions.

TROISIEME LETTRE

D'Adaté à Shaſtaſid.

Tu permets, ſans doute, généreux *Shaſtaſid*, que je t'envoie le journal de mes infortunes inouies; tu aimes *Amabed*, tu prends pitié de mes larmes, tu lis avec intérêt dans un cœur percé de toutes parts, qui te déploie ſes inconſolables afflictions.

On m'a rendu mon amie *Déra*, et je pleure avec elle. Les monſtres l'avaient deſcendue dans une foſſe, comme moi. Nous n'avons nulle nouvelle d'*Amabed*. Nous ſommes dans la même maiſon; et il y a entre nous un eſpace infini, un chaos impénétrable. Mais voici des choſes qui vont faire frémir ta vertu, et qui déchireront ton ame juſte.

Ma pauvre *Déra* a ſu, par un de ces deux ſatellites qui marchent toujours devant les cinq anthropophages, que cette nation a un baptême comme nous. J'ignore comment nos

ſacrés rites ont pu parvenir juſqu'à eux. Ils ont prétendu que nous avions été baptiſés ſuivant les rites de leur ſecte. Ils ſont ſi ignorans, qu'ils ne ſavent pas qu'ils tiennent de nous le baptême depuis très-peu de ſiècles. Ces barbares ſe ſont imaginés que nous étions de leur ſecte, et que nous avions renoncé à leur culte. Voilà ce que voulait dire ce mot *apoſtata* que les anthropophages feſaient retentir à mes oreilles avec tant de férocité. Ils diſent que c'eſt un crime horrible et digne des plus grands ſupplices d'être d'une autre religion que la leur. Quand le père *Fa tutto* leur diſait : *Io la convertero*, je la retournerai, il entendait qu'il me ferait retourner à la religion des brigands. Je n'y conçois rien ; mon eſprit eſt couvert d'un nuage, comme mes yeux. Peut-être mon déſeſpoir trouble mon entendement ; mais je ne puis comprendre comment ce *Fa tutto*, qui me connaît ſi bien, a pu dire qu'il me ramènerait à une religion que je n'ai jamais connue, et qui eſt auſſi ignorée dans nos climats, que l'étaient les Portugais quand ils ſont venus pour la première fois dans l'Inde chercher du poivre, les armes à la main. Nous nous perdons dans nos conjectures la bonne *Déra* et moi. Elle ſoupçonne le père *Fa tutto* de quelques deſſeins ſecrets ; mais me préſerve *Birma* de former un jugement téméraire !

J'ai

J'ai voulu écrire au grand brigand *Albuquerque* pour implorer ſa juſtice, et pour lui demander la liberté de mon cher mari, mais on m'a dit qu'il était parti pour aller ſurprendre Bombay et le piller. Quoi! venir de ſi loin dans le deſſein de ravager nos habitations et de nous tuer! et cependant ces monſtres ſont baptiſés comme nous! On dit pourtant que cet *Albuquerque* a fait quelques belles actions. Enfin je n'ai plus d'eſpérance que dans l'Etre des êtres qui doit punir le crime et protéger l'innocence. Mais j'ai vu ce matin un tigre qui dévorait deux agneaux. Je tremble de n'être pas aſſez précieuſe devant l'Etre des êtres pour qu'il daigne me ſecourir.

QUATRIEME LETTRE

D'Adaté à Shaſtaſid.

IL ſort de ma chambre ce père *Fa tutto*: quelle entrevue! quelle complication de perfidies, de paſſions et de noirceurs! le cœur humain eſt donc capable de réunir tant d'atrocités! comment les écrirai-je à un juſte?

Il tremblait quand il eſt entré. Ses yeux étaient baiſſés; j'ai tremblé plus que lui. Bientôt il s'eſt raſſuré. Je ne ſais pas, m'a-t-il

dit, ſi je pourrai ſauver votre mari. Les juges ont ici quelquefois de la compaſſion pour les jeunes femmes, mais ils ſont bien ſévères pour les hommes. Quoi ! la vie de mon mari n'eſt pas en ſureté ? Je ſuis tombée en faibleſſe. Il a cherché des eaux ſpiritueuſes pour me faire revenir ; il n'y en avait point. Il a envoyé ma bonne *Déra* en acheter à l'autre bout de la rue chez un banian. Cependant il m'a délacée pour donner paſſage aux vapeurs qui m'étouffaient. J'ai été étonnée, en revenant à moi, de trouver ſes mains ſur ma gorge et ſa bouche ſur la mienne. J'ai jeté un cri affreux ; je me ſuis reculée d'horreur. Il m'a dit : Je prenais de vous un ſoin que la charité commande. Il fallait que votre gorge fût en liberté, et je m'aſſurais de votre reſpiration.

Ah ! prenez ſoin que mon mari reſpire. Eſt-il encore dans cette foſſe horrible ? Non, m'a-t-il répondu ; j'ai eu, avec bien de la peine, le crédit de le faire transférer dans un cachot plus commode. — Mais, encore une fois, quel eſt ſon crime, quel eſt le mien ? d'où vient cette épouvantable inhumanité ? pourquoi violer envers nous les droits de l'hoſpitalité, celui des gens, celui de la nature ? — C'eſt notre ſainte religion qui exige de nous ces petites ſévérités. Vous et

votre mari vous êtes accufés d'avoir renoncé tous deux à notre baptême.

Je me fuis écriée alors : Que voulez-vous dire? nous n'avons jamais été baptifés à votre mode; nous l'avons été dans le Gange au nom de *Brama*. Eft-ce vous qui avez perfuadé cette exécrable impofture aux fpectres qui m'ont interrogée? quel pouvait être votre deffein?

Il a rejeté bien loin cette idée. Il m'a parlé de vertu, de charité; il a prefque diffipé un moment mes foupçons, en m'affurant que ces fpectres font des gens de bien, des hommes de DIEU, des juges de l'ame, qui ont partout de faints efpions, et principalement auprès des étrangers qui abordent dans Goa. Ces efpions ont, dit-il, juré à fes confrères, les juges de l'ame, devant le tableau de l'homme tout nu, qu'*Amabed* et moi nous avons été baptifés à la mode des brigands portugais, qu'*Amabed* eft *apoftato*, et que je fuis *apoftata*.

O vertueux *Shaftafid!* ce que j'entends, ce que je vois de moment en moment me faifit d'épouvante, depuis la racine des cheveux jufqu'à l'angle du petit doigt du pied.

Quoi! vous êtes, ai-je dit au père *Fa tutto*, un des cinq hommes de DIEU, un des juges de l'ame? — Oui, ma chère *Adaté*, oui,

Charme des yeux, je ſuis un des cinq dominicains délégués par le vice-dieu de l'univers pour diſpoſer ſouverainement des ames et des corps. — Qu'eſt-ce qu'un dominicain ? qu'eſt-ce qu'un vice-dieu ? Un dominicain eſt un prêtre, enfant de S[t] *Dominique*, inquiſiteur pour la foi ; et un vice-dieu eſt un prêtre que DIEU a choiſi pour le repréſenter, pour jouir de dix millions de roupies par an, et pour envoyer dans toute la terre des dominicains vicaires du vicaire de DIEU.

J'eſpère, grand *Shaſtaſid*, que tu m'expliqueras ce galimatias infernal, ce mélange incompréhenſible d'abſurdités et d'horreurs, d'hypocriſie et de barbarie.

Fa tutto me diſait tout cela avec un air de componction, avec un ton de vérité qui dans un autre temps aurait pu produire quelque effet ſur mon ame ſimple et ignorante. Tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il les arrêtait ſur moi. Ils étaient animés et remplis d'attendriſſement ; mais cet attendriſſement jetait dans tout mon corps un friſſonnement d'horreur et de crainte. *Amabed* eſt continuellement dans ma bouche comme dans mon cœur. Rendez-moi mon cher *Amabed ;* c'était le commencement, le milieu et la fin de tous mes diſcours.

Ma bonne *Déra* arrive dans ce moment ;

elle m'apporte des eaux de cinnamum et d'amomum. Cette charmante créature a trouvé le moyen de remettre au marchand *Courſom* mes trois lettres précédentes. *Courſom* part cette nuit, il ſera dans peu de jours à Maduré. Je ſerai plainte du grand *Shaſtaſid*, il verſera des pleurs ſur le ſort de mon mari ; il me donnera des conſeils ; un rayon de ſa ſageſſe pénétrera dans la nuit de mon tombeau.

REPONSE

Du brame Shaſtaſid aux trois lettres précédentes d'Adaté.

Vertueuse et infortunée *Adaté*, épouſe de mon cher diſciple *Amabed*, *Charme des yeux*, les miens ont verſé ſur tes trois lettres des ruiſſeaux de larmes. Quel démon ennemi de la nature a déchaîné du fond des ténèbres de l'Europe les monſtres à qui l'Inde eſt en proie ! Quoi ! tendre épouſe de mon cher diſciple, tu ne vois pas que le père *Fa tutto* eſt un ſcélérat qui t'a fait tomber dans le piége ! tu ne vois pas que c'eſt lui ſeul qui a fait enfermer ton mari dans une foſſe, et qui t'y a plongée toi-même pour que tu lui euſſes l'obligation de t'en avoir tirée ! que n'exigera-t-il pas de ta reconnaiſſance ! je

tremble avec toi : je donne part de cette violation du droit des gens à tous les pontifes de *Brama*, à tous les omras, à tous les raïas, aux nababs, au grand empereur des Indes lui-même, le ſublime *Babar*, roi des rois, couſin du ſoleil et de la lune, fils de *Mirſamachamed*, fils de *Semcor*, fils d'*Abouchaïd*, fils de *Miracha*, fils de *Timur*, afin qu'on s'oppoſe de tous côtés aux brigandages des voleurs d'Europe. Quelle profondeur de ſcélérateſſes ! Jamais les prêtres de *Timur*, de *Gengis-kan*, d'*Alexandre*, d'*Ogus-kan*, de *Séſac*, de *Bacchus*, qui tour à tour vinrent ſubjuguer nos ſaintes et paiſibles contrées, ne permirent de pareilles horreurs hypocrites ; au contraire *Alexandre* laiſſa par-tout des marques éternelles de ſa généroſité; *Bacchus* ne fit que du bien; c'était le favori du ciel; une colonne de feu conduiſait ſon armée pendant la nuit, et une nuée marchait devant elle pendant le jour (*f*) ; il traverſait la mer Rouge à pied

(*f*) Il eſt indubitable que les fables concernant *Bacchus* étaient fort communes en Arabie et en Gréce long-temps avant que les nations fuſſent informées ſi les Juifs avaient une hiſtoire ou non. *Joſephe* avoue même que les Juifs tinrent toujours leurs livres cachés à leurs voiſins. *Bacchus* était révéré en Egypte, en Arabie, en Gréce long-temps avant que le nom de *Moïſe* pénétrât dans ces contrées. Les anciens vers orphiques appellent *Bacchus*, *Miſa* ou *Moſa*. Il fut élevé ſur la montagne de Niſa, qui eſt préciſément le mont Sina; il s'enfuit vers la mer Rouge, il y raſſembla une armée, et paſſa avec elle cette mer à pied ſec. Il arrêta le ſoleil et la

ſec ; il commandait au ſoleil et à la lune de s'arrêter quand il le fallait ; deux gerbes de rayons divins ſortaient de ſon front ; l'ange exterminateur était debout à ſes côtés, mais il employait toujours l'ange de la joie. Votre *Albuquerque*, au contraire, n'eſt venu qu'avec des moines, des fripons de marchands et des meurtriers. *Courſom* le juſte m'a confirmé le malheur d'*Amabed* et le vôtre. Puiſſé-je avant ma mort vous ſauver tous deux, ou vous venger ! Puiſſe l'éternel *Birma* vous tirer des mains du moine *Fa tutto!* mon cœur ſaigne des bleſſures du vôtre.

N. B. Cette lettre ne parvint à *Charme des yeux* que long-temps après, lorſqu'elle partit de la ville de Goa.

lune. Son chien le ſuivit dans toutes ſes expéditions, et le nom de *Caleb*, l'un des conquérans hébreux, ſignifie *chien.*

Les ſavans ont beaucoup diſputé, et ne ſont pas convenus ſi *Moïſe* eſt antérieur à *Bacchus* ou *Bacchus* à *Moïſe.* Ils ſont tous deux de grands hommes ; mais *Moïſe* en frappant un rocher avec ſa baguette, n'en fit ſortir que de l'eau, au lieu que *Bacchus* en frappant la terre de ſon thyrſe, en fit ſortir du vin. C'eſt de là que toutes les chanſons de table célèbrent *Bacchus*, et qu'il n'y a peut-être pas deux chanſons en faveur de *Moïſe.*

CINQUIEME LETTRE

D'Adaté au grand brame Shaſtaſid.

De quels termes oſerai-je me ſervir pour exprimer mon nouveau malheur ? comment la pudeur pourra-t-elle parler de la honte ? *Birma* a vu le crime, et il l'a ſouffert ! que deviendrai-je ? La foſſe où j'étais enterrée eſt bien moins horrible que mon état.

Le père *Fa tutto* eſt entré ce matin dans ma chambre, tout parfumé, et couvert d'une ſimarre de ſoie légère. J'étais dans mon lit. Victoire ! m'a-t-il dit, l'ordre de délivrer votre mari eſt ſigné. A ces mots les tranſports de la joie ſe ſont emparés de tous mes ſens ; je l'ai nommé *mon protecteur*, *mon père :* il s'eſt penché vers moi, il m'a embraſſée. J'ai cru d'abord que c'était une careſſe innocente, un témoignage chaſte de ſes bontés pour moi ; mais, dans le même inſtant, écartant ma couverture, dépouillant ſa ſimarre, ſe jetant ſur moi comme un oiſeau de proie ſur une colombe, me preſſant du poids de ſon corps, ôtant de ſes bras nerveux tout mouvement à mes faibles bras, arrêtant ſur mes lèvres ma voix plaintive par des baiſers criminels,

enflammé, invincible, inexorable.... quel moment! et pourquoi ne ſuis-je pas morte!

Déra preſque nue eſt venue à mon ſecours, mais lorſque rien ne pouvait plus me ſecourir qu'un coup de tonnerre : ô providence de *Birma!* il n'a point tonné, et le déteſtable *Fa tutto* a fait pleuvoir dans mon ſein la brûlante roſée de ſon crime. Non, *Drugha* elle-même avec ſes dix bras céleſtes n'aurait pu déranger ce (*g*) *Moſaſor* indomptable.

Ma chère *Déra* le tirait de toutes ſes forces; mais figurez-vous un paſſereau qui becqueterait le bout des plumes d'un vautour acharné ſur une tourterelle; c'eſt l'image du père *Fa tutto*, de *Déra* et de la pauvre *Adaté*.

Pour ſe venger des importunités de *Déra*, il la ſaiſit elle-même, la renverſe d'une main en me retenant de l'autre, il la traite comme il m'a traitée, ſans miſéricorde; enſuite il ſort fièrement comme un maître qui a châtié deux eſclaves, et nous dit : Sachez que je vous punirai ainſi toutes deux quand vous ferez les mutines.

Nous ſommes reſtées *Déra* et moi un quart d'heure ſans oſer dire un mot, ſans oſer

(*g*) Ce *Moſaſor* eſt l'un des principaux anges rebelles qui combattirent contre l'Eternel, comme le rapporte l'*Autorashaſta*, le plus ancien livre des brachmanes; et c'eſt-là probablement l'origine de la guerre des Titans et de toutes les fables imaginées depuis ſur ce modèle.

nous regarder. Enfin *Déra* s'eſt écriée : Ah ! ma chère maîtreſſe, quel homme ! tous les gens de ſon eſpèce ſont-ils auſſi cruels que lui ?

Pour moi, je ne penſais qu'au malheureux *Amabed*. On m'a promis de me le rendre, et on ne me le rend point. Me tuer, c'était l'abandonner ; ainſi je ne me ſuis pas tuée.

Je ne m'étais nourrie depuis un jour que de ma douleur. On ne nous a point apporté à manger à l'heure accoutumée. *Déra* s'en étonnait et s'en plaignait. Il me paraiſſait bien honteux de manger après ce qui nous était arrivé ; cependant nous avions un appétit dévorant : rien ne venait ; et, après nous être pâmées de douleur, nous nous évanouiſſions de faim.

Enfin, ſur le ſoir on nous a ſervi une tourte de pigeonneaux, une poularde et deux perdrix, avec un ſeul petit pain ; et, pour comble d'outrage, une bouteille de vin ſans eau. C'eſt le tour le plus ſanglant qu'on puiſſe jouer à deux femmes comme nous, après tout ce que nous avions ſouffert : mais que faire ? je me ſuis miſe à genoux : O *Birma !* ô *Viſnou !* ô *Brama !* vous ſavez que l'ame n'eſt point ſouillée de ce qui entre dans le corps ; ſi vous m'avez donné une ame, pardonnez-lui la néceſſité funeſte où eſt mon corps de n'être

pas réduit aux légumes ; je ſais que c'eſt un péché horrible de manger du poulet, mais on nous y force. Puiſſent tant de crimes retomber ſur la tête du père *Fa tutto !* Qu'il ſoit, après ſa mort, changé en une jeune malheureuſe indienne ; que je ſois changée en dominicain ; que je lui rende tous les maux qu'il m'a faits ; et que je ſois plus impitoyable encore pour lui qu'il ne l'a été pour moi ! Ne ſois point ſcandaliſé ; pardonne, vertueux *Shaſtaſid !* nous nous ſommes miſes à table : qu'il eſt dur d'avoir des plaiſirs qu'on ſe reproche !

P. S. Immédiatement après le dîner j'écris au modérateur de Goa, qu'on appelle le *Corrégidor*. Je lui demande la liberté d'*Amabed* et la mienne; je l'inſtruis de tous les crimes du père *Fa tutto*. Ma chère *Déra* dit qu'elle lui fera parvenir ma lettre par cet alguazil des inquiſiteurs pour la foi, qui vient quelquefois la voir dans mon antichambre, et qui a pour elle beaucoup d'eſtime. Nous verrons ce que cette démarche hardie pourra produire.

SIXIEME LETTRE

D'Adaté.

LE croirais-tu? ſage inſtructeur des hommes! il y a des juſtes à Goa, et don *Jéronimo* le corrégidor en eſt un. Il a été touché de mon malheur et de celui d'*Amabed*. L'injuſtice le révolte, le crime l'indigne. Il s'eſt tranſporté avec des officiers de juſtice à la priſon qui nous renferme. J'apprends qu'on appelle ce repaire *le palais du ſaint-office*. Mais, ce qui t'étonnera, on lui a refuſé l'entrée. Les cinq ſpectres, ſuivis de leurs hallebardiers, ſe ſont préſentés à la porte, et ont dit à la juſtice: Au nom de DIEU tu n'entreras pas; j'entrerai au nom du roi, a dit le corrégidor; c'eſt un cas royal. C'eſt un cas ſacré, ont répondu les ſpectres: don *Jéronimo* le juſte a dit: Je dois interroger *Amabed*, *Adaté*, *Déra* et le père *Fa tutto*. Interroger un inquiſiteur, un dominicain! s'eſt écrié le chef des ſpectres; c'eſt un ſacrilége; *ſcommunicao*, *ſcommunicao*. On dit que ce ſont des mots terribles, et qu'un homme ſur qui on les a prononcés meurt ordinairement au bout de trois jours.

Les deux partis ſe ſont échauffés, ils étaient près d'en venir aux mains; enfin ils s'en ſont

rapportés à l'obiſpo de Goa. Un obiſpo eſt à peu-près parmi ces barbares ce que tu es chez les enfans de *Brama ;* c'eſt un intendant de leur religion ; il eſt vêtu de violet, et il porte aux mains des ſouliers violets ; il a ſur la tête, les jours de cérémonie, un pain de ſucre fendu en deux. Cet homme a décidé que les deux partis avaient également tort, et qu'il n'appartenait qu'à leur vice-dieu de juger le père *Fa tutto.* Il a été convenu qu'on l'enverrait par-devant ſa divinité avec *Amabed* et moi, et ma fidelle *Déra.*

Je ne ſais où demeure ce vice, ſi c'eſt dans le voiſinage du grand-lama ou en Perſe ; mais n'importe, je vais revoir *Amabed*, j'irais avec lui au bout du monde, au ciel, en enfer. J'oublie dans ce moment ma foſſe, ma priſon, les violences de *Fa tutto*, ſes perdrix que j'ai eu la lâcheté de manger, et ſon vin que j'ai eu la faibleſſe de boire.

SEPTIEME LETTRE

D'Adaté.

JE l'ai revu mon tendre époux ; on nous a réunis ; je l'ai tenu dans mes bras ; il a effacé la tache du crime dont cet abominable *Fa tutto* m'avait ſouillée : ſemblable à l'eau ſainte du

Gange qui lave toutes les macules des ames, il m'a rendu une nouvelle vie. Il n'y a que cette pauvre *Déra* qui reſte encore profanée; mais tes prières et tes bénédictions remettront ſon innocence dans tout ſon éclat.

On nous fait partir demain ſur un vaiſſeau qui fait voile pour Lisbonne ; c'eſt la patrie du fier *Albuquerque ;* c'eſt là ſans doute qu'habite ce vice-dieu qui doit juger entre *Fa tutto* et nous : s'il eſt vice-dieu, comme tout le monde l'aſſure ici, il eſt bien certain qu'il condamnera *Fa tutto.* C'eſt une petite conſolation ; mais je cherche bien moins la punition de ce terrible coupable que le bonheur du tendre *Amabed.*

Quelle eſt donc la deſtinée des faibles mortels, de ces feuilles que les vents emportent ! nous ſommes nés *Amabed* et moi ſur les bords du Gange ; on nous emmène en Portugal ; on va nous juger dans un monde inconnu, nous qui ſommes nés libres ! Reverrons-nous jamais notre patrie? Pourrons-nous accomplir le pélerinage que nous méditons vers ta perſonne ſacrée ?

Comment pourrons-nous, moi et ma chère *Déra*, être enfermées dans le même vaiſſeau avec le père *Fa tutto ?* cette idée me fait trembler. Heureuſement j'aurai mon brave époux pour me défendre ; mais que deviendra *Déra*

qui n'a point de mari ? Enfin, nous nous recommandons à la Providence.

Ce ſera déſormais mon cher *Amabed* qui t'écrira ; il ſera le journal de nos deſtins ; il te peindra la nouvelle terre et les nouveaux cieux que nous allons voir. Puiſſe *Brama* conſerver long-temps ta tête raſe et l'entendement divin qu'il a placé dans la moelle de ton cerveau !

PREMIERE LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid, après ſa captivité.

Je ſuis donc encore au nombre des vivans ! c'eſt donc moi qui t'écris, divin *Shaſtaſid !* j'ai tout ſu, et tu ſais tout. *Charme des yeux* n'a point été coupable ; elle ne peut l'être : la vertu eſt dans le cœur, et non ailleurs. Ce rhinocéros de *Fa tutto*, qui avait couſu à ſa peau celle du renard, ſoutient hardiment qu'il nous a baptiſés, *Adaté* et moi, dans Bénarès, à la mode de l'Europe ; que je ſuis *apoſtato*, et que *Charme des yeux* eſt *apoſtata*. Il jure par l'homme nu qui eſt peint ici ſur preſque toutes les murailles, qu'il eſt injuſtement accuſé d'avoir violé ma chère épouſe et ſa jeune *Déra : Charme des yeux* de ſon côté et la douce *Déra*

jurent qu'elles ont été violées. Les esprits européans ne peuvent percer ce sombre abyme ; ils disent tous qu'il n'y a que leur vice-dieu qui puisse y rien connaître, attendu qu'il est infaillible.

Don *Jéronimo*, le corrégidor, nous fait tous embarquer demain pour comparaître devant cet être extraordinaire qui ne se trompe jamais. Ce grand juge des barbares ne siége point à Lisbonne, mais beaucoup plus loin, dans une ville magnifique qu'on nomme Roume. Ce nom est absolument inconnu chez nos Indiens. Voilà un terrible voyage. A quoi les enfans de *Brama* sont-ils exposés dans cette courte vie !

Nous avons pour compagnons de voyage des marchands d'Europe, des chanteuses, deux vieux officiers des troupes du roi de Portugal, qui ont gagné beaucoup d'argent dans notre pays, des prêtres du vice-dieu et quelques soldats.

C'est un grand bonheur pour nous d'avoir appris l'italien, qui est la langue courante de ces gens-là ; car, comment pourrions-nous entendre le jargon portugais ? mais ce qui est horrible, c'est d'être dans la même barque avec un *Fa tutto*. On nous fait coucher ce soir à bord, pour démarrer demain au lever du soleil. Nous aurons une petite chambre de six

pieds

pieds de long ſur quatre de large pour ma femme et pour *Déra*. On dit que c'eſt une faveur inſigne. Il faut faire ſes petites proviſions de toute eſpèce. C'eſt un bruit, c'eſt un tintamarre inexprimable. La foule du peuple ſe précipite pour nous regarder. *Charme des yeux* eſt en larmes, *Déra* tremble; il faut s'armer de courage. Adieu : adreſſe pour nous tes ſaintes prières à l'Eternel qui créa les malheureux mortels, il y a juſte cent quinze mille ſix cents cinquante-deux révolutions annuelles du ſoleil autour de la terre, ou de la terre autour du ſoleil.

SECONDE LETTRE

D'Amabed pendant ſa route.

APRÈS un jour de navigation le vaiſſeau s'eſt trouvé vis-à-vis Bombay dont l'exterminateur *Albuquerque*, qu'on appelle ici *le grand*, s'eſt emparé. Auſſitôt un bruit infernal s'eſt fait entendre; notre vaiſſeau a tiré neuf coups de canon; on lui en a répondu autant des remparts de la ville. *Charme des yeux* et la jeune *Déra* ont cru être à leur dernier jour. Nous étions couverts d'une fumée épaiſſe. Croirais-tu, ſage *Shaſtaſid*, que ce ſont-là des politeſſes? c'eſt la façon dont ces barbares ſe ſaluent.

Une chaloupe a apporté des lettres pour le Portugal ; alors nous avons fait voile dans la grande mer, laiſſant à notre droite les embouchures du grand fleuve Zonboudipo, que les barbares appellent l'Indus.

Nous ne voyons plus que les airs, nommés *ciel* par ces brigands ſi peu dignes du ciel, et cette grande mer que l'avarice et la cruauté leur ont fait traverſer.

Cependant le capitaine paraît un homme honnête et prudent. Il ne permet pas que le père *Fa tutto* ſoit ſur le tillac quand nous y prenons le frais, et lorſqu'il eſt en haut nous nous tenons en bas. Nous ſommes comme le jour et la nuit, qui ne paraiſſent jamais enſemble ſur le même horizon. Je ne ceſſe de réfléchir ſur la deſtinée qui ſe joue des malheureux mortels. Nous voguons ſur la mer des Indes avec un dominicain, pour aller être jugés dans Roume, à ſix mille lieues de notre patrie.

Il y a dans le vaiſſeau un perſonnage conſidérable qu'on nomme l'aumônier. Ce n'eſt pas qu'il faſſe l'aumône; au contraire, on lui donne de l'argent pour dire des prières dans une langue qui n'eſt ni la portugaiſe, ni l'italienne, et que perſonne de l'équipage n'entend; peut-être ne l'entend-il pas lui-même, car il eſt toujours en diſpute ſur le ſens des

paroles avec le père *Fa tutto*. Le capitaine m'a dit que cet aumônier eſt franciſcain, et que l'autre étant dominicain, ils ſont obligés en conſcience de n'être jamais du même avis. Leurs ſectes ſont ennemies jurées l'une de l'autre, auſſi ſont-ils vêtus tout différemment pour marquer la différence de leurs opinions.

Le franciſcain s'appelle *Fa molto;* il me prête des livres italiens concernant la religion du vice-dieu devant qui nous comparaîtrons. Nous liſons ces livres, ma chère *Adaté* et moi; *Déra* aſſiſte à la lecture. Elle y a eu d'abord de la répugnance, craignant de déplaire à *Brama;* mais plus nous liſons, plus nous nous fortifions dans l'amour des ſaints dogmes que tu enſeignes aux fidelles.

TROISIEME LETTRE

Du journal d'Amabed.

NOUS avons lu avec l'aumônier des épîtres d'un des grands ſaints de la religion italienne et portugaiſe. Son nom eſt *Paul*. Toi qui poſſèdes la ſcience univerſelle, tu connais *Paul*, ſans doute. C'eſt un grand homme; il a été renverſé de cheval par une voix, et aveuglé par un trait de lumière; il ſe vante d'avoir été

comme moi au cachot; il ajoute qu'il a eu cinq fois trente-neuf coups de fouet, ce qui fait en tout cent quatre-vingt-quinze escourgées sur les fesses ; plus, trois fois des coups de bâton, sans spécifier le nombre; plus, il dit qu'il a été lapidé une fois : cela est violent, car on n'en revient guère ; plus, il jure qu'il a été un jour et une nuit au fond de la mer. Je le plains beaucoup; mais en récompense il a été ravi au troisième ciel. Je t'avoue, illuminé *Shastasid*, que je voudrais en faire autant, dussé-je acheter cette gloire par cent quatre-vingt-quinze coups de verges, bien appliqués sur le derrière.

Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'élève :
Il est beau même d'en tomber,

comme dit un de nos plus aimables poëtes indiens, qui est quelquefois sublime.

Enfin, je vois qu'on a conduit comme moi *Paul* à Roume pour être jugé. Quoi donc! mon cher *Shastasid*, Roume a donc jugé tous les mortels dans tous les temps ? Il faut certainement qu'il y ait dans cette ville quelque chose de supérieur au reste de la terre ; tous les gens qui sont dans le vaisseau ne jurent que par Roume ; on fesait tout à Goa au nom de Roume.

Je te dirai bien plus ; le Dieu de notre aumônier *Fa molto*, qui eſt le même que celui de *Fa tutto*, naquit et mourut dans un pays dépendant de Roume, et il paya le tribut au zamorain qui régnait dans cette ville. Tout cela ne te paraît-il pas bien ſurprenant ? pour moi je crois rêver, et que tous les gens qui m'entourent rêvent auſſi.

Notre aumônier *Fa molto* nous a lu des choſes encore plus merveilleuſes. Tantôt c'eſt un âne qui parle, tantôt c'eſt un de leurs ſaints qui paſſe trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, et qui en ſort de fort mauvaiſe humeur. Ici c'eſt un prédicateur qui s'en va prêcher dans le ciel, monté ſur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu : un docteur paſſe la mer à pied ſec, ſuivi de deux ou trois millions d'hommes qui s'enfuient avec lui : un autre docteur arrête le ſoleil et la lune ; mais cela ne me ſurprend point ; tu m'as appris que *Bacchus* en avait fait autant.

Ce qui me fait le plus de peine, à moi qui me pique de propreté et d'une grande pudeur, c'eſt que le Dieu de ces gens-là ordonne à un de ſes prédicateurs de manger de la matière louable ſur ſon pain ; et à un autre de coucher pour de l'argent avec des filles de joie, et d'en avoir des enfans.

Il y a bien pis. Ce ſavant homme nous a

fait remarquer deux fœurs *Oolla* et *Oliba.* Tu les connais bien, puifque tu as tout lu. Cet article a fort fcandalifé ma femme : le blanc de fes yeux en a rougi. J'ai remarqué que la bonne *Déra* était tout en feu à ce paragraphe. Il faut certainement que ce francifcain *Fa molto* foit un gaillard. Cependant il a fermé fon livre dès qu'il a vu combien *Charme des yeux* et moi nous étions effarouchés, et il eft forti pour aller méditer fur le texte.

Il m'a laiffé fon livre facré; j'en ai lu quelques pages au hafard. O *Brama!* ô juftice éternelle! quels hommes que tous ces gens-là! ils couchent tous avec leurs fervantes dans leur vieilleffe. L'un fait des infamies à fa belle-mère, l'autre à fa belle-fille. Ici, c'eft une ville toute entière qui veut abfolument traiter un pauvre prêtre comme une jolie fille; là, deux demoifelles de condition enivrent leur père, couchent avec lui l'une après l'autre, et en ont des enfans.

Mais ce qui m'a le plus épouvanté, le plus faifi d'horreur, c'eft que les habitans d'une ville magnifique à qui leur Dieu députa deux êtres éternels qui font fans ceffe au pied de fon trône, deux efprits purs refplendiffans d'une lumière divine.... ma plume frémit comme mon ame.... le dirai-je? oui; ces habitans firent tout ce qu'ils purent pour

violer ces meſſagers de DIEU. Quel péché abominable avec des hommes! mais avec des anges! cela eſt-il poſſible? Cher *Shaſtaſid*, béniſſons *Birma*, *Viſnou* et *Brama*; remercions-les de n'avoir jamais connu ces inconcevables turpitudes. On dit que le conquérant *Alexandre* voulut autrefois introduire cette coutume ſuperſtitieuſe parmi nous; qu'il polluait publiquement ſon mignon *Epheſtion*. Le ciel l'en punit; *Epheſtion* et lui périrent à la fleur de leur âge. Je te ſalue, maître de mon ame, eſprit de mon eſprit. *Adaté*, la triſte *Adaté* ſe recommande à tes prières.

QUATRIEME LETTRE

D'Amabed à Shaſtaſid.

Du cap qu'on appelle Bonne-Eſpérance,
le 15 du mois du rhinocéros.

Il y a long-temps que je n'ai étendu mes feuilles de coton ſur une planche, et trempé mon pinceau dans le laque noir délayé pour te rendre un compte fidelle. Nous avons laiſſé loin derrière nous à notre droite le golfe de Babelmandel qui entre dans la fameuſe mer Rouge, dont les flots ſe ſéparèrent autrefois et s'amoncelèrent comme des montagnes, pour laiſſer paſſer *Bacchus* et ſon armée. Je

regrettais qu'on n'eût point mouillé aux côtes de l'Arabie heureufe, ce pays prefque auffi beau que le nôtre, dans lequel *Alexandre* voulait établir le fiége de fon empire et l'entrepôt du commerce du monde. J'aurais voulu voir cet Aden ou Eden dont les jardins facrés furent fi renommés dans l'antiquité ; ce Moka fameux par le café, qui ne croît jufqu'à préfent que dans cette province ; Mecca, où le grand prophète des mufulmans établit le fiége de fon empire, et où tant de nations de l'Afie, de l'Afrique et de l'Europe viennent tous les ans baifer une pierre noire defcendue du ciel, qui n'envoie pas fouvent de pareilles pierres aux mortels ; mais il ne nous eft pas permis de contenter notre curiofité. Nous voguons toujours pour arriver à Lisbonne, et de là à Roume.

Nous avons déjà paffé la ligne équinoxiale, nous fommes defcendus à terre au royaume de Mélinde, où les Portugais ont un port confidérable. Notre équipage y a embarqué de l'ivoire, de l'ambre gris, du cuivre, de l'argent et de l'or. Nous voici parvenus au grand Cap : c'eft le pays des Hottentots. Ces peuples ne paraiffent pas defcendus des enfans de *Brama.* La nature y a donné aux femmes un tablier que forme leur peau ; ce tablier couvre leur joyau, dont les Hottentots font idolâtres,

et

et pour lequel ils font des madrigaux et des chanfons. Ces peuples vont tout nus. Cette mode eft fort naturelle; mais elle ne me paraît ni honnête ni habile. Un hottentot eft bien malheureux; il n'a plus rien à défirer quand il a vu fa hottentote par devant et par derrière. Le charme des obftacles lui manque; il n'y a plus rien de piquant pour lui. Les robes de nos Indiennes, inventées pour être trouffées, marquent un génie bien fupérieur. Je fuis perfuadé que le fage indien à qui nous devons le jeu des échecs et celui du trictrac, imagina auffi les ajuftemens des dames pour notre félicité.

Nous refterons deux jours à ce cap qui eft la borne du monde, et qui femble féparer l'Orient de l'Occident. Plus je réfléchis fur la couleur de ces peuples, fur le gloffement dont ils fe fervent pour fe faire entendre au lieu d'un langage articulé, fur leur figure, fur le tablier de leurs dames, plus je fuis convaincu que cette race ne peut avoir la même origine que nous.

Notre aumônier prétend que les Hottentots, les Nègres et les Portugais defcendent du même père. Cette idée eft bien ridicule; j'aimerais autant qu'on me dît que les poules, les arbres et l'herbe de ce pays-là viennent des poules, des arbres et de l'herbe de Bénarès ou de Pékin.

CINQUIEME LETTRE

D'Amabed.

Du 16 au ſoir, au cap dit de Bonne-Eſpérance.

VOICI bien une autre aventure. Le capitaine ſe promenait avec *Charme des yeux* et moi ſur un grand plateau, au pied duquel la mer du Midi vient briſer ſes vagues. L'aumônier *Fa molto* a conduit notre jeune *Déra* tout doucement dans une petite maiſon nouvellement bâtie, qu'on appelle *un cabaret*. La pauvre fille n'y entendait point fineſſe et croyait qu'il n'y avait rien à craindre, parce que cet aumônier n'eſt pas dominicain. Bientôt nous avons entendu des cris. Figure-toi que le père *Fa tutto* a été jaloux de ce tête à tête. Il eſt entré dans le cabaret en furieux : il y avait deux matelots qui ont été jaloux auſſi. C'eſt une terrible paſſion que la jalouſie. Les deux matelots et les deux prêtres avaient beaucoup bu de cette liqueur qu'ils diſent avoir été inventée par leur *Noé*, et dont nous prétendons que *Bacchus* eſt l'auteur : préſent funeſte qui pourrait être utile, s'il n'était pas ſi facile d'en abuſer. Les Européans diſent que

ce breuvage leur donne de l'eſprit : comment cela peut-il être, puiſqu'il leur ôte la raiſon ?

Les deux hommes de mer et les deux bonzes d'Europe ſe ſont gourmés violemment, un matelot donnant ſur *Fa tutto*, celui-ci ſur l'aumônier, ce franciſcain ſur l'autre matelot qui rendait ce qu'il recevait; tous quatre changeant de main à tout moment, deux contre deux, trois contre un, tous contre tous, chacun jurant, chacun tirant à ſoi notre infortunée qui jetait des cris lamentables. Le capitaine eſt accouru au bruit; il a frappé indifféremment ſur les quatre combattans; et pour mettre *Déra* en ſureté, il l'a menée dans ſon quartier où elle eſt enfermée avec lui depuis deux heures. Les officiers et les paſſagers, qui ſont tous fort polis, ſe ſont aſſemblés autour de nous, et nous ont aſſuré que les deux moines (c'eſt ainſi qu'ils les appellent) ſeraient punis ſévèrement par le vice-dieu, dès qu'ils ſeraient arrivés à Roume. Cette eſpérance nous a un peu conſolés.

Au bout de deux heures le capitaine eſt revenu en nous ramenant *Déra* avec des civilités et des complimens dont ma chère femme a été très-contente. O *Brama*, qu'il arrive d'étranges choſes dans les voyages, et qu'il ſerait bien plus ſage de reſter chez ſoi !

SIXIEME LETTRE

D'Amabed pendant ſa route.

JE ne t'ai point écrit depuis l'aventure de notre petite *Déra*. Le capitaine pendant la traverſée a toujours eu pour elle des bontés très-diſtinguées. J'avais peur qu'il ne redoublât de civilités pour ma femme ; mais elle a feint d'être groſſe de quatre mois. Les Portugais regardent les femmes groſſes comme des perſonnes ſacrées qu'il n'eſt pas permis de chagriner. C'eſt du moins une bonne coutume qui met en ſureté le cher honneur d'*Adaté*. Le dominicain a eu ordre de ne ſe préſenter jamais devant nous, et il a obéi.

Le franciſcain, quelques jours après la ſcène du cabaret, vint nous demander pardon. Je le tirai à part. Je lui demandai comment, ayant fait vœu de chaſteté, il avait pu s'émanciper à ce point. Il me répondit : Il eſt vrai que j'ai fait ce vœu ; mais ſi j'avais promis que mon ſang ne coulerait jamais dans mes veines, et que mes ongles et mes cheveux ne croîtraient pas, vous m'avouerez que je ne pourrais accomplir cette promeſſe. Au lieu de nous faire jurer d'être chaſtes, il fallait nous forcer à l'être, et rendre tous les moines eunuques.

Tant qu'un oiseau a ses plumes, il vole; le seul moyen d'empêcher un cerf de courir est de lui couper les jambes. Soyez très-sûr que les prêtres vigoureux comme moi, et qui n'ont point de femmes, s'abandonnent malgré eux à des excès qui font rougir la nature, après quoi ils vont célébrer les saints mystères.

J'ai beaucoup appris dans la conversation avec cet homme. Il m'a instruit de tous les mystères de sa religion qui m'ont tous étonné. Le révérend père *Fa tutto*, m'a-t-il dit, est un fripon qui ne croit pas un mot de tout ce qu'il enseigne : pour moi, j'ai des doutes violens; mais je les écarte, je me mets un bandeau sur les yeux, je repousse mes pensées, et je marche comme je puis dans la carrière que je cours. Tous les moines sont réduits à cette alternative : ou l'incrédulité leur fait détester leur profession, ou la stupidité la leur rend supportable.

Croirais-tu bien qu'après ces aveux il m'a proposé de me faire chrétien? Je lui ai dit : Comment pouvez-vous me présenter une religion dont vous n'êtes pas persuadé vous-même, à moi qui suis né dans la plus ancienne religion du monde, à moi dont le culte existait cent quinze mille trois cents ans pour le moins, de votre aveu, avant qu'il y eût des franciscains dans le monde?

Ah! mon cher indien, m'a-t-il dit, si je pouvais réussir à vous rendre chrétien vous et la belle *Adaté*, je ferais crever de dépit ce maraud de dominicain qui ne croit pas à l'immaculée conception de la Vierge ! Vous feriez ma fortune ; je pourrais devenir *obispo* (*h*) ; ce serait une bonne action, et DIEU vous en saurait gré.

C'est ainsi, divin *Shastasid*, que parmi ces barbares d'Europe on trouve des hommes qui sont un composé d'erreur, de faiblesse, de cupidité et de bêtise, et d'autres qui sont des coquins conséquens et endurcis. J'ai fait part de ces conversations à *Charme des yeux ;* elle a souri de pitié. Qui l'eût cru que ce serait dans un vaisseau, en voguant vers les côtes d'Afrique, que nous apprendrions à connaître les hommes !

(*h*) *Obispo* est le mot portugais qui signifie *episcopus*, évêque en langage gaulois. Ce mot n'est dans aucun des quatre évangiles.

SEPTIEME LETTRE

D'Amabed.

QUEL beau climat que ces côtes méridionales! mais quels vilains habitans! quelles brutes! plus la nature a fait pour nous, moins nous fesons pour elle. Nul art n'eſt connu chez tous ces peuples. C'eſt une grande queſtion parmi eux s'ils ſont deſcendus des ſinges, ou ſi les ſinges ſont venus d'eux. Nos ſages ont dit que l'homme eſt l'image de DIEU; voilà une plaiſante image de l'Etre éternel qu'un nez noir épaté, avec peu ou point d'intelligence! Un temps viendra, ſans doute, où ces animaux ſauront bien cultiver la terre, l'embellir par des maiſons et par des jardins, et connaître la route des aſtres: il faut du temps pour tout. Nous datons, nous autres, notre philoſophie de cent quinze mille ſix cents cinquante-deux ans; en vérité, ſauf le reſpect que je te dois, je penſe que nous nous trompons; il me ſemble qu'il faut bien plus de temps pour être arrivés au point où nous ſommes. Mettons ſeulement vingt mille ans pour inventer un langage tolérable, autant pour écrire par le moyen d'un alphabet, autant pour la métallurgie, autant pour la

charrue et la navette, autant pour la navigation, et combien d'autres arts encore exigent-ils de ſiècles ! Les Chaldéens datent de quatre cents mille ans, et ce n'eſt pas encore aſſez.

Le capitaine a acheté, ſur un rivage qu'on nomme Angôla, ſix nègres qu'on lui a vendus pour le prix courant de ſix bœufs. Il faut que ce pays-là ſoit bien plus peuplé que le nôtre, puiſqu'on y vend les hommes ſi bon marché; mais auſſi comment une ſi abondante population s'accorde-t-elle avec tant d'ignorance ?

Le capitaine a quelques muſiciens auprès de lui ; il leur a ordonné de jouer de leurs inſtrumens, et auſſitôt ces pauvres nègres ſe ſont mis à danſer avec preſque autant de juſteſſe que nos éléphans. Eſt-il poſſible qu'aimant la muſique ils n'aient pas ſu inventer le violon, pas même la muſette ? Tu me diras, grand *Shaſtaſid*, que l'induſtrie des éléphans même n'a pas pu parvenir à cet effort, et qu'il faut attendre. A cela je n'ai rien à répliquer.

HUITIEME LETTRE

D'Amabed.

L'ANNÉE eſt à peine révolue et nous voici à la vue de Lisbonne, ſur le fleuve du Tage qui depuis long-temps a la réputation de rouler de l'or dans ſes flots. S'il eſt ainſi, d'où vient donc que les Portugais vont en chercher ſi loin? tous ces gens d'Europe répondent qu'on n'en peut trop avoir. Lisbonne eſt, comme tu me l'avais dit, la capitale d'un très-petit royaume. C'eſt la patrie de cet *Albuquerque* qui nous a fait tant de mal. J'avoue qu'il y a quelque choſe de grand dans ces Portugais qui ont ſubjugué une partie de nos belles contrées. Il faut que l'envie d'avoir du poivre donne de l'induſtrie et du courage.

Nous eſpérions *Charme des yeux* et moi entrer dans la ville; mais on ne l'a pas permis, parce qu'on dit que nous ſommes priſonniers du vice-dieu, et que le dominicain *Fa tutto*, le franciſcain aumônier *Fa molto*, *Déra*, *Adaté* et moi nous devons tous être jugés à Roume.

On nous a fait paſſer ſur un autre vaiſſeau qui part pour la ville du vice-dieu.

Le capitaine eſt un vieux eſpagnol différent en tout du portugais qui en uſait ſi poliment

avec nous. Il ne parle que par monoſyllabes, et encore très-rarement ; il porte à ſa ceinture des grains enfilés qu'il ne ceſſe de compter : on dit que c'eſt une grande marque de vertu.

Déra regrette fort l'autre capitaine ; elle trouve qu'il était bien plus civil. On a remis à l'eſpagnol une groſſe liaſſe de papiers pour inſtruire notre procès en cour de Roume. Un ſcribe du vaiſſeau l'a lu à haute voix. Il prétend que le père *Fa tutto* ſera condamné à ramer dans une des galères du vice-dieu, et que l'aumônier *Fa molto* aura le fouet en arrivant. Tout l'équipage eſt de cet avis ; le capitaine a ſerré les papiers ſans rien dire. Nous mettons à la voile. Que *Brama* ait pitié de nous, et qu'il te comble de ſes faveurs ! *Brama* eſt juſte ; mais c'eſt une choſe bien ſingulière qu'étant né ſur le rivage du Gange j'aille être jugé à Roume. On aſſure pourtant que la même choſe eſt arrivée à plus d'un étranger.

NEUVIEME LETTRE

D'Amabed.

RIEN de nouveau ; tout l'équipage eſt ſilencieux et morne comme le capitaine. Tu connais le proverbe indien : *Tout ſe conforme aux mœurs du maître.* Nous avons paſſé une mer qui n'a que neuf mille pas de large entre deux montagnes ; nous ſommes entrés dans une autre mer ſemée d'îles. Il y en a une fort ſingulière ; elle eſt gouvernée par des religieux chrétiens qui portent un habit court et un chapeau, et qui font vœu de tuer tous ceux qui portent un bonnet et une robe. Ils doivent auſſi faire l'oraiſon. Nous avons mouillé dans une île plus grande et fort jolie, qu'on nomme Sicile, elle était bien plus belle autrefois ; on parle de villes admirables dont on ne voit plus que les ruines. Elle fut habitée par des dieux, des déeſſes, des géans, des héros ; on y forgeait la foudre. Une déeſſe nommée *Cérès* la couvrit de riches moiſſons. Le vice-dieu a changé tout cela ; on y voit beaucoup de proceſſions et de coupeurs de bourſe.

DIXIEME LETTRE

D'Amabed.

Enfin nous voici ſur la terre ſacrée du vice-dieu. J'avais lu dans le livre de l'aumônier que ce pays était d'or et d'azur ; que les murailles étaient d'émeraudes et de rubis, que les ruiſſeaux étaient d'huile, les fontaines de lait, les campagnes couvertes de vignes dont chaque cep produiſait cent tonneaux de vin (*i*). Peut-être trouverons-nous tout cela quand nous ſerons auprès de Roume.

Nous avons abordé avec beaucoup de peine dans un petit port fort incommode, qu'on appelle *la cité vieille*. Elle tombe en ruines, et eſt fort bien nommée.

On nous a donné pour nous conduire des charrettes attelées par des bœufs. Il faut que ces bœufs viennent de loin, car la terre à droite et à gauche n'eſt point cultivée; ce ne ſont que des marais infects, des bruyères, des landes ſtériles. Nous n'avons vu dans le

(*i*) Il veut apparemment parler de la ſainte Jéruſalem décrite dans le livre exact de l'Apocalypſe, dans *Juſtin*, dans *Tertullien*, *Irénée* et autres grands perſonnages ; mais on voit bien que ce pauvre brame n'en avait qu'une idée très-imparfaite.

chemin que des gens couverts de la moitié d'un manteau, ſans chemiſe, qui nous demandaient l'aumône fièrement. Ils ne ſe nourriſſent, nous a-t-on dit, que de petits pains très-plats qu'on leur donne gratis le matin, et ne s'abreuvent que d'eau bénite.

Sans ces troupes de gueux qui font cinq ou ſix mille pas pour obtenir, par leurs lamentations, la trentième partie d'une roupie, ce canton ſerait un déſert affreux. On nous avertit même que quiconque y paſſe la nuit eſt en danger de mort. Apparemment que DIEU eſt fâché contre ſon vicaire, puiſqu'il lui a donné un pays qui eſt le cloaque de la nature. J'apprends que cette contrée a été autrefois très-belle et très-fertile, et qu'elle n'eſt devenue ſi miſérable que depuis le temps où ces vicaires s'en ſont mis en poſſeſſion.

Je t'écris, ſage *Shaſtaſid*, ſur ma charrette pour me déſennuyer. *Adaté* eſt bien étonnée. Je t'écrirai dès que je ſerai dans Roume.

ONZIEME LETTRE

D'Amabed.

Nous y voilà, nous y ſommes dans cette ville de Roume. Nous arrivâmes hier en plein jour, le *trois du mois de la brebis*, qu'on dit ici le 15 mars 1513. Nous avons d'abord éprouvé tout le contraire de ce que nous attendions.

A peine étions-nous à la porte dite de Saint-Pancrace (*k*), que nous avons vu deux troupes de ſpectres, dont l'une eſt vêtue comme notre aumônier, et l'autre comme le père *Fa tutto*. Elles avaient chacune une bannière à leur tête, et un grand bâton ſur lequel était ſculpté un homme tout nu, dans la même attitude que celui de Goa. Elles marchaient deux à deux, et chantaient un air à faire bâiller toute une province. Quand cette proceſſion fut parvenue à notre charrette, une troupe cria, c'eſt ſaint *Fa tutto ;* l'autre, c'eſt ſaint *Fa molto.* On baiſa leurs robes, le peuple ſe mit à genoux. Combien avez-vous converti d'indiens, mon révérend père ? Quinze mille ſept cents diſait l'un ; onze mille neuf cents, diſait l'autre. Bénie ſoit la vierge *Marie!* Tout

(*k*) C'était autrefois la porte du Janicule : voyez comme la nouvelle Roume l'emporte ſur l'ancienne.

le monde avait les yeux ſur nous, tout le monde nous entourait. Sont-ce là de vos catéchumènes, mon révérend père? Oui, nous les avons baptiſés. Vraiment ils ſont bien jolis. Gloire dans les hauts! gloire dans les hauts!

Le père *Fa tutto* et le père *Fa molto* furent conduits, chacun par ſa proceſſion, dans une maiſon magnifique: pour nous, nous allâmes à l'auberge; le peuple nous y ſuivit en criant *Cazzo*, *Cazzo*, en nous donnant des bénédictions, en nous baiſant les mains, en donnant mille éloges à ma chère *Adaté*, à *Déra* et à moi-même. Nous ne revenions pas de notre ſurpriſe.

A peine fûmes-nous dans notre auberge qu'un homme vêtu d'une robe violette, accompagné de deux autres en manteau noir, vint nous féliciter ſur notre arrivée. La première choſe qu'il fit fut de nous offrir de l'argent de la part de la *Propaganda*, ſi nous en avions beſoin. Je ne ſais pas ce que c'eſt que cette propaganda. Je lui répondis qu'il nous en reſtait encore avec beaucoup de diamans; en effet j'avais eu le ſoin de cacher toujours ma bourſe et une boîte de brillans dans mon caleçon. Auſſitôt cet homme ſe proſterna preſque devant moi, et me traita d'*excellence*. Son excellence la ſignora *Adaté* n'eſt-elle pas bien fatiguée du voyage? ne va-t-elle pas ſe coucher? Je crains de l'incommoder, mais je ſerai toujours à ſes ordres.

Le ſignor *Amabed* peut diſpoſer de moi ; je lui enverrai un *cicéron* (*l*) qui ſera à ſon ſervice ; il n'a qu'à commander. Veulent-ils tous deux, quand ils ſeront repoſés, me faire l'honneur de venir prendre le rafraîchiſſement chez moi ? j'aurai l'honneur de leur envoyer un carroſſe.

Il faut avouer, mon divin *Shaſtaſid*, que les Chinois ne ſont pas plus polis que cette nation occidentale. Ce ſeigneur ſe retira. Nous dormîmes ſix heures, la belle *Adaté* et moi. Quand il fut nuit, le carroſſe vint nous prendre ; nous allâmes chez cet homme civil. Son appartement était illuminé et orné de tableaux bien plus agréables que celui de l'homme tout nu que nous avions vu à Goa. Une très-nombreuſe compagnie nous accabla de careſſes, nous admira d'être indiens, nous félicita d'être baptiſés, et nous offrit ſes ſervices pour tout le temps que nous voudrions reſter à Roume.

Nous voulions demander juſtice du père *Fa tutto ;* on ne nous donna pas le temps d'en parler. Enfin nous fûmes reconduits, étonnés, confondus d'un tel accueil, et n'y comprenant rien.

(*l*) On ſait qu'on appelle à Rome *cicérons* ceux qui font métier de montrer aux étrangers les antiquailles.

DOUZIEME

DOUZIEME LETTRE

D'Amabed.

AUJOURD'HUI nous avons reçu des vifites fans nombre, et une princeffe de *Piombino* nous a envoyé deux écuyers nous prier de venir dîner chez elle. Nous y fommes allés dans un équipage magnifique; l'homme violet s'y eft trouvé. J'ai fu que c'eft un des feigneurs, c'eft-à-dire, un des valets du vice-dieu, qu'on appelle préférés, *prelati*. Rien n'eft plus aimable, plus honnête que cette princeffe de *Piombino*. Elle m'a placé à table à côté d'elle. Notre répugnance à manger des pigeons romains et des perdrix l'a fort furprife. Le *préféré* nous a dit que, puifque nous étions baptifés, il fallait manger des perdrix, et boire du vin de Montepulciano; que tous les vice-dieu en ufaient ainfi; que c'était la marque effentielle d'un véritable chrétien.

La belle *Adaté* a répondu avec fa naïveté ordinaire qu'elle n'était pas chrétienne, qu'elle avait été baptifée dans le Gange. Eh mon Dieu, Madame, a dit le *préféré*, dans le Gange, ou dans le Tibre, ou dans un bain, qu'importe! vous êtes des nôtres. Vous avez été convertie par le père *Fa tutto*; c'eft pour nous

un honneur que nous ne voulons pas perdre. Voyez quelle ſupériorité notre religion a ſur la vôtre; et auſſitôt il a couvert nos aſſiettes d'ailes de gelinotes. La princeſſe a bu à notre ſanté et à notre ſalut. On nous a preſſés avec tant de grâces, on a dit tant de bons mots, on a été ſi poli, ſi gai, ſi ſéduiſant, qu'enfin, enſorcelés par le plaiſir (j'en demande pardon à *Brama*), nous avons fait *Adaté* et moi la meilleure chère du monde, avec un ferme propos de nous laver dans le Gange juſqu'aux oreilles, à notre retour, pour effacer notre péché. On n'a pas douté que nous ne fuſſions chrétiens. Il faut, diſait la princeſſe, que ce père *Fa tutto* ſoit un grand miſſionnaire; j'ai envie de le prendre pour mon confeſſeur. Nous rougiſſions et nous baiſſions les yeux, ma pauvre femme et moi.

De temps en temps la ſignora *Adaté* feſait entendre que nous venions pour être jugés par le vice-dieu, et qu'elle avait la plus grande envie de le voir. Il n'y en a point, nous a dit la princeſſe; il eſt mort, et on eſt occupé à préſent à en faire un autre : dès qu'il ſera fait, on vous préſentera à ſa ſainteté. Vous ſerez témoin de la plus auguſte fête que les hommes puiſſent jamais voir, et vous en ſerez le plus bel ornement. *Adaté* a répondu avec eſprit; et la princeſſe s'eſt priſe d'un grand goût pour elle.

Sur la fin du repas nous avons eu une musique qui était, si j'ose le dire, supérieure à celle de Bénarès et de Maduré.

Après dîner la princesse a fait atteler quatre chars dorés : elle nous a fait monter dans le sien. Elle nous a fait voir de beaux édifices, des statues, des peintures. Le soir on a dansé. Je comparais secrétement cette réception charmante avec le cul de basse-fosse où nous avions été renfermés dans Goa : et je comprenais à peine comment le même gouvernement, la même religion pouvaient avoir tant de douceur et d'agrément dans Roume, et exercer au loin tant d'horreurs.

TREIZIEME LETTRE

D'Amabed.

TANDIS que cette ville est partagée sourdement en petites factions pour élire un vice-dieu, que ces factions animées de la plus forte haine se ménagent toutes avec une politesse qui ressemble à l'amitié, que le peuple regarde les pères *Fa tutto* et *Fa molto* comme les favoris de la Divinité, qu'on s'empresse autour de nous avec une curiosité respectueuse, je fais, mon cher *Shastasid*, de profondes réflexions sur le gouvernement de Roume.

Je le compare au repas que nous a donné la princeſſe de *Piombino*. La ſalle était propre, commode et parée ; l'or et l'argent brillaient ſur les buffets ; la gaieté, l'eſprit et les grâces animaient les convives ; mais dans les cuiſines le ſang et la graiſſe coulaient ; les peaux des quadrupèdes, les plumes des oiſeaux et leurs entrailles pêle-mêle amoncelées ſoulevaient le cœur, et répandaient l'infection.

Telle eſt, ce me ſemble, la cour romaine ; polie et flatteuſe chez elle, ailleurs brouillonne et tyrannique. Quand nous diſons que nous eſpérons avoir juſtice de *Fa tutto*, on ſe met doucement à rire ; on nous dit que nous ſommes trop au-deſſus de ces bagatelles ; que le gouvernement nous conſidère trop pour ſouffrir que nous gardions le ſouvenir d'une telle *facétie ;* que les *Fa tutto* et les *Fa molto* ſont des eſpèces de ſinges élevés avec ſoin pour faire des tours de paſſe-paſſe devant le peuple ; et on finit par des proteſtations de reſpect et d'amitié pour nous. Quel parti veux-tu que nous prenions, grand *Shaſtaſid ?* Je crois que le plus ſage eſt de rire comme les autres, et d'être poli comme eux. Je veux étudier Roume, elle en vaut la peine.

QUATORZIEME LETTRE

D'Amabed.

Il y a un aſſez grand intervalle entre ma dernière lettre et la préſente. J'ai lu, j'ai vu, j'ai converſé, j'ai médité. Je te jure qu'il n'y eut jamais ſur la terre une contradiction plus énorme qu'entre le gouvernement romain et ſa religion. J'en parlais hier à un théologien du vice-dieu. Un théologien eſt dans cette cour ce que ſont les derniers valets dans une maiſon; ils font la groſſe beſogne, portent les ordures; et s'ils y trouvent quelque chiffon qui puiſſe ſervir, ils le mettent à part pour le beſoin.

Je lui diſais : Votre Dieu eſt né dans une étable entre un bœuf et un âne; il a été élevé, a vécu, eſt mort dans la pauvreté; il a ordonné expreſſément la pauvreté à ſes diſciples; il leur a déclaré qu'il n'y aurait parmi eux ni premier ni dernier, et que celui qui voudrait commander aux autres les ſervirait : cependant je vois ici qu'on fait exactement tout le contraire de ce que veut votre Dieu. Votre culte même eſt tout différent du ſien. Vous obligez les hommes à croire des choſes dont il n'a pas dit un ſeul mot.

Tout cela eſt vrai, m'a-t-il répondu. Notre Dieu n'a pas commandé à nos maîtres formellement de s'enrichir aux dépens des peuples, et de ravir le bien d'autrui; mais il l'a commandé virtuellement. Il eſt né entre un bœuf et un âne; mais trois rois ſont venus l'adorer dans une écurie. Les bœufs et les ânes figurent les peuples que nous enſeignons, et les trois rois figurent tous les monarques qui ſont à nos pieds. Ses diſciples étaient dans l'indigence; donc nos maîtres doivent aujourd'hui regorger de richeſſes: car, ſi ces premiers vice-dieu n'eurent beſoin que d'un écu, ceux d'aujourd'hui ont un beſoin preſſant de dix millions d'écus: or, être pauvre, c'eſt n'avoir préciſément que le néceſſaire; donc nos maîtres, n'ayant pas même le néceſſaire, accompliſſent la loi de la pauvreté à la rigueur.

Quant aux dogmes, notre Dieu n'écrivit jamais rien, et nous ſavons écrire; donc c'eſt à nous d'écrire les dogmes: auſſi les avons-nous fabriqués avec le temps ſelon le beſoin. Par exemple, nous avons fait du mariage le ſigne viſible d'une choſe inviſible: cela fait que tous les procès ſuſcités pour cauſe de mariage reſſortiſſent de tous les coins de l'Europe à notre tribunal de Roume, parce que nous ſeuls pouvons voir des choſes inviſibles. C'eſt une ſource abondante de tréſors qui

coulent dans notre chambre ſacrée des finances pour étancher la ſoif de notre pauvreté.

Je lui demandai ſi la chambre ſacrée n'avait pas encore d'autres reſſources. Nous n'y avons pas manqué, dit-il ; nous tirons parti des vivans et des morts. Par exemple, dès qu'une ame eſt trépaſſée, nous l'envoyons dans une infirmerie ; nous lui feſons prendre médecine dans l'apothicairerie des ames ; et vous ne ſauriez croire combien cette apothicairerie nous vaut d'argent. Comment cela, Monſignor ? car il me ſemble que la bourſe d'une ame eſt d'ordinaire aſſez mal garnie. Cela eſt vrai, Signor ; mais elles ont des parens qui ſont bien aiſes de retirer leurs parens morts de l'infirmerie, et de les faire placer dans un lieu plus agréable. Il eſt triſte pour une ame de paſſer toute une éternité à prendre médecine. Nous compoſons avec les vivans ; ils achètent la ſanté des ames de leurs défunts parens, les uns plus cher, les autres à meilleur compte, ſelon leurs facultés. Nous leur délivrons des billets pour l'apothicairerie. Je vous aſſure que c'eſt un de nos meilleurs revenus.

Mais, Monſignor, comment ces billets parviennent-ils aux ames ? Il ſe mit à rire. C'eſt l'affaire des parens, dit-il ; et puis ne vous ai-je pas dit que nous avons un pouvoir inconteſtable ſur les choſes inviſibles.

Ce monſignor me paraît bien deſſalé ; je me forme beaucoup avec lui, et je me ſens déjà tout autre.

QUINZIEME LETTRE

D'Amabed.

Tu dois ſavoir, mon cher *Shaſtaſid*, que le cicéron à qui monſignor m'a recommandé, et dont je t'ai dit un mot dans mes précédentes lettres, eſt un homme fort intelligent qui montre aux étrangers les curioſités de l'ancienne Roume et de la nouvelle. L'une et l'autre, comme tu le vois, ont commandé aux rois ; mais les premiers Romains acquirent leur pouvoir par leur épée, et les derniers par leur plume. La diſcipline militaire donna l'empire aux *Céſars* dont tu connais l'hiſtoire : la diſcipline monaſtique donne une autre eſpèce d'empire à ces vice-dieu qu'on appelle *papes*. On voit des proceſſions dans la même place où l'on voyait autrefois des triomphes. Les cicérons expliquent tout cela aux étrangers ; ils leur fourniſſent des livres et des filles. Pour moi, qui ne veux pas faire d'infidélité à ma belle *Adaté*, tout jeune que je ſuis, je me borne aux livres, et j'étudie principalement la religion du pays, qui me divertit beaucoup.

Je

Je lisais avec mon cicéron l'histoire de la vie du Dieu du pays : elle est fort extraordinaire. C'était un homme qui séchait des figuiers d'une seule parole, qui changeait l'eau en vin, et qui noyait des cochons. Il avait beaucoup d'ennemis : tu sais qu'il était né dans une bourgade appartenante à l'empereur de Roume. Ses ennemis étaient malins ; ils lui demandèrent un jour s'ils devaient payer le tribut à l'empereur ; il leur répondit : Rendez au prince ce qui est au prince ; mais rendez à DIEU ce qui est à DIEU. Cette réponse me paraît sage ; nous en parlions, mon cicéron et moi, lorsque monsignor est entré. Je lui ai dit beaucoup de bien de son Dieu, et je l'ai prié de m'expliquer comment sa chambre des finances observait ce précepte en prenant tout pour elle, et en ne donnant rien à l'empereur : car tu dois savoir que, bien que les Romains aient un vice-dieu, ils ont un empereur aussi auquel même ils donnent le titre de *roi des Romains*. Voici ce que cet homme très-avisé m'a répondu :

Il est vrai que nous avons un empereur ; mais il ne l'est qu'en peinture ; il est banni de Roume ; il n'y a pas seulement une maison ; nous le laissons habiter auprès d'un grand fleuve qui est gelé quatre mois de l'année, dans un pays dont le langage écorche nos oreilles. Le véritable empereur est le pape,

puiſqu'il règne dans la capitale de l'empire. Ainſi *rendez à l'empereur* veut dire rendez au pape ; *rendez à Dieu* ſignifie encore rendez au pape, puiſqu'en effet il eſt vice-dieu. Il eſt ſeul le maître de tous les cœurs et de toutes les bourſes. Si l'autre empereur, qui demeure ſur un grand fleuve, oſait ſeulement dire un mot, alors nous ſoulèverions contre lui tous les habitans des rives du grand fleuve, qui ſont, pour la plupart, de gros corps ſans eſprit, et nous armerions contre lui les autres rois, qui partageraient avec lui ſes dépouilles.

Te voilà au fait, divin *Shaſtaſid*, de l'eſprit de Roume. Le pape eſt en grand ce que le *dalaï-lama* eſt en petit : s'il n'eſt pas immortel comme le *lama*, il eſt tout-puiſſant pendant ſa vie ; ce qui vaut bien mieux. Si quelquefois on lui réſiſte, ſi on le dépoſe, ſi on lui donne des ſoufflets, ou ſi même on le tue (*m*)

(*m*) *Jean VIII*, aſſaſſiné à coups de marteau par un mari jaloux.

Jean X, amant de *Théodora*, étranglé dans ſon lit.

Etienne VIII, enfermé au château qu'on appelle aujourd'hui *Saint-Ange*.

Etienne IX, ſabré au viſage par les Romains.

Jean XII, dépoſé par l'empereur *Othon I*, aſſaſſiné chez une de ſes maîtreſſes.

Benoît V, exilé par l'empereur *Othon I*.

Benoît VII, étranglé par le bâtard de *Jean X*.

Benoît IX, qui acheta le pontificat, lui troiſième, et revendit ſa part, &c. &c. Ils étaient tous infaillibles.

entre les bras de ſa maîtreſſe, comme il eſt arrivé quelquefois, ces inconvéniens n'attaquent jamais ſon divin caractère. On peut lui donner cent coups d'étrivières ; mais il faut toujours croire tout ce qu'il dit. Le pape meurt ; la papauté eſt immortelle. Il y a eu trois ou quatre vice-dieu à la fois qui diſputaient cette place. Alors la divinité était partagée entre eux : chacun en avait ſa part ; chacun était infaillible dans ſon parti.

J'ai demandé à monſignor par quel art ſa cour eſt parvenue à gouverner toutes les autres cours. Il faut peu d'art, me dit-il, aux gens d'eſprit pour conduire les ſots. J'ai voulu ſavoir ſi on ne s'était jamais révolté contre les déciſions du vice-dieu. Il m'a avoué qu'il y avait eu des hommes aſſez téméraires pour lever les yeux, mais qu'on les leur avait crevés auſſitôt, ou qu'on avait exterminé ces miſérables, et que ces révoltes n'avaient jamais ſervi juſqu'à préſent qu'à mieux affermir l'infaillibilité ſur le trône de la vérité.

On vient enfin de nommer un nouveau vice-dieu. Les cloches ſonnent, on frappe les tambours, les trompettes éclatent, le canon tire, cent mille voix lui répondent. Je t'informerai de tout ce que j'aurai vu.

SEIZIEME LETTRE

D'Amabed.

Ce fut le 25 du mois du *crocodile*, et le 13 de la planète de Mars, comme on dit ici, que des hommes vêtus de rouge et inſpirés élurent l'homme infaillible, devant qui je dois être jugé auſſi-bien que *Charme des yeux* en qualité d'*apoſtata*.

Ce dieu en terre s'appelle *Léone*, dixième du nom. C'eſt un très-bel homme de trente-quatre à trente-cinq ans, et fort aimable; les femmes ſont folles de lui. Il était attaqué d'un mal immonde qui n'eſt bien connu encore qu'en Europe, mais dont les Portugais commencent à faire part à l'Indouſtan. On croyait qu'il en mourrait; et c'eſt pourquoi on l'a élu, afin que cette ſublime place fût bientôt vacante; mais il eſt guéri, et il ſe moque de ceux qui l'ont nommé.

Rien n'a été ſi magnifique que ſon couronnement; il y a dépenſé cinq millions de roupies pour ſubvenir aux néceſſités de ſon Dieu qui a été ſi pauvre. Je n'ai pu t'écrire dans le fracas de nos fêtes: elles ſe ſont ſuccédées ſi rapidement; il a fallu paſſer par tant de plaiſirs, que le loiſir a été impoſſible.

Le vice-dieu *Léone* a donné des divertiſſemens dont tu n'as point d'idée. Il y en a un ſurtout qu'on appelle *comédie*, qui me plaît beaucoup plus que tous les autres enſemble. C'eſt une repréſentation de la vie humaine; c'eſt un tableau vivant ; les perſonnages parlent et agiſſent; ils expoſent leurs intérêts; ils développent leurs paſſions ; ils remuent l'ame des ſpectateurs.

La comédie que je vis avant-hier chez le pape eſt intitulée *la Mandragore.* Le ſujet de la pièce eſt un jeune homme adroit qui veut coucher avec la femme de ſon voiſin. Il engage avec de l'argent un moine, un *Fa tutto* ou un *Fa molto* à ſéduire ſa maîtreſſe et à faire tomber ſon mari dans un piége ridicule. On ſe moque tout le long de la pièce de la religion que l'Europe profeſſe, dont Roume eſt le centre, et dont le ſiége papal eſt le trône. De tels plaiſirs te paraîtront peut-être indécens, mon cher et pieux *Shaſtaſid. Charme des yeux* en a été ſcandaliſée ; mais la comédie eſt ſi jolie, que le plaiſir l'a emporté ſur le ſcandale.

Les feſtins, les bals, les belles cérémonies de la religion, les danſeurs de corde ſe ſont ſuccédés tour à tour ſans interruption. Les bals ſurtout ſont fort plaiſans. Chaque perſonne invitée au bal met un habit étranger et un viſage de carton par-deſſus le ſien. On tient

ſous ce déguiſement des propos à faire éclater de rire. Pendant le repas il y a toujours une muſique très-agréable ; enfin c'eſt un enchantement.

On m'a conté qu'un vice-dieu, prédéceſſeur de *Léone*, nommé *Alexandre*, ſixième du nom, avait donné aux noces d'une de ſes bâtardes une fête bien plus extraordinaire. Il y fit danſer cinquante filles toutes nues. Les brachmanes n'ont jamais inſtitué de pareilles danſes: tu vois que chaque pays a ſes coutumes. Je t'embraſſe avec reſpect, et je te quitte pour aller danſer avec ma belle *Adaté*. Que *Birma* te comble de bénédictions !

DIX-SEPTIEME LETTRE

D'Amabed.

VRAIMENT, mon grand brame, tous les vice-dieu n'ont pas été ſi plaiſans que celui-ci. C'eſt un plaiſir de vivre ſous ſa domination. Le défunt, nommé *Jules*, était d'un caractère différent ; c'était un vieux ſoldat turbulent qui aimait la guerre comme un fou ; toujours à cheval, toujours le caſque en tête, diſtribuant des bénédictions et des coups de ſabre, attaquant tous ſes voiſins, damnant leurs

ames et tuant leurs corps autant qu'il le pouvait : il eſt mort d'un accès de colère. Quel diable de vice-dieu on avait là ! croirais-tu bien qu'avec un morceau de papier il s'imaginait dépouiller les rois de leurs royaumes ? Il s'aviſa de détrôner de cette manière le roi d'un pays aſſez beau qu'on appelle la France. Ce roi était un fort bon homme : il paſſe ici pour un ſot, parce qu'il n'a pas été heureux. Ce pauvre prince fut obligé d'aſſembler un jour les plus ſavans hommes de ſon royaume (*n*) pour leur demander s'il lui était permis de ſe défendre contre un vice-dieu qui le détrônait avec du papier. C'eſt être bien bon que de faire une queſtion pareille ! j'en témoignais ma ſurpriſe au monſignor violet qui m'a pris en amitié. Eſt-il poſſible, lui diſais-je, qu'on

(*n*) Le pape *Jules II* excommunia le roi de France *Louis XII*, en 1510. Il mit le royaume de France en interdit, et le donna au premier qui voudrait s'en ſaiſir. Cette excommunication et cette interdiction furent réitérées en 1512. On a peine à concevoir aujourd'hui cet excès d'inſolence et de ridicule. Mais depuis *Grégoire VII*, il n'y eut preſque aucun évêque de Rome qui ne fît, ou qui ne voulût faire et défaire des ſouverains, ſelon ſon bon plaiſir. Tous les ſouverains méritaient cet infame traitement, puiſqu'ils avaient été aſſez imbécilles pour fortifier eux-mêmes chez leurs ſujets l'opinion de l'infaillibilité du pape et ſon pouvoir ſur toutes les égliſes. Ils s'étaient donné eux-mêmes des fers qu'il était très-difficile de briſer. Le gouvernement fut par-tout un chaos formé par la ſuperſtition. La raiſon n'a pénétré que très-tard chez les peuples de l'Occident ; elle a guéri quelques bleſſures que cette ſuperſtition, ennemie du genre-humain, avait faites aux hommes ; mais il en reſte encore de profondes cicatrices.

ſoit ſi ſot en Europe ? J'ai bien peur, me dit-il, que les vice-dieu n'abuſent tant de la complaiſance des hommes, qu'à la fin ils leur donneront de l'eſprit.

Il faudra donc qu'il y ait des révolutions dans la religion de l'Europe. Ce qui te ſurprendra, docte et pénétrant *Shaſtaſid*, c'eſt qu'il ne s'en fit point ſous le vice-dieu *Alexandre* qui régnait avant *Jules*. Il feſait aſſaſſiner, pendre, noyer, empoiſonner impunément tous les ſeigneurs ſes voiſins. Un de ſes cinq bâtards fut l'inſtrument de cette foule de crimes à la vue de toute l'Italie. Comment les peuples perſiſtèrent-ils dans la religion de ce monſtre ! c'eſt celui-là même qui feſait danſer les filles ſans aucun ornement ſuperflu. Ses ſcandales devaient inſpirer le mépris, ſes barbaries devaient aiguiſer contre lui mille poignards : cependant il vécut honoré et paiſible dans ſa cour. La raiſon en eſt, à mon avis, que les prêtres gagnaient à tous ſes crimes, et que les peuples n'y perdaient rien. Dès qu'on vexera trop les peuples, ils briſeront leurs liens. Cent coups de belier n'ont pu ébranler le coloſſe, un caillou le jettera par terre. C'eſt ce que diſent ici les gens déliés qui ſe piquent de prévoir.

Enfin les fêtes ſont finies ; il n'en faut pas trop ; rien ne laſſe comme les choſes extraor-

dinaires devenues communes. Il n'y a que les befoins renaiffans qui puiffent donner du plaifir tous les jours. Je me recommande à tes faintes prières.

DIX-HUITIEME LETTRE

D'Amabed.

L'INFAILLIBLE nous a voulu voir en particulier, *Charme des yeux* et moi. Notre monfignor nous a conduits dans fon palais. Il nous a fait mettre à genoux trois fois. Le vice-dieu nous a fait baifer fon pied droit en fe tenant les côtés de rire. Il nous a demandé fi le père *Fa tutto* nous avait convertis, et fi en effet nous étions chrétiens. Ma femme a répondu que le père *Fa tutto* était un infolent; et le pape s'eft mis à rire encore plus fort. Il a donné deux baifers à ma femme et à moi auffi.

Enfuite il nous a fait affeoir à côté de fon petit lit de baife-pieds. Il nous a demandé comment on fefait l'amour à Bénarès, à quel âge on mariait communément les filles, fi le grand *Brama* avait un férail. Ma femme rougiffait; je répondais avec une modeftie ref-pectueufe: enfuite il nous a congédiés, en

nous recommandant le chriſtianiſme, en nous embraſſant, et en nous donnant de petites claques ſur les feſſes en ſigne de bonté. Nous avons rencontré en ſortant les pères *Fa tutto* et *Fa molto* qui nous ont baiſé le bas de la robe. Le premier moment, qui commande toujours à l'ame, nous a fait d'abord reculer avec horreur, ma femme et moi; mais le violet nous a dit: Vous n'êtes pas encore entièrement formés; ne manquez pas de faire mille careſſes à ces bons pères; c'eſt un devoir eſſentiel dans ce pays-ci d'embraſſer ſes plus grands ennemis: vous les ferez empoiſonner, ſi vous pouvez, à la première occaſion; mais en attendant vous ne pouvez leur marquer trop d'amitié. Je les embraſſai donc; mais *Charme des yeux* leur fit une révérence fort sèche, et *Fa tutto* la lorgnait du coin de l'œil en s'inclinant juſqu'à terre devant elle. Tout ceci eſt un enchantement; nous paſſons nos jours à nous étonner. En vérité, je doute que Maduré ſoit plus agréable que Roume.

DIX-NEUVIEME LETTRE

D'Amabed.

POINT de juſtice du père *Fa tutto*. Hier notre jeune *Déra* s'aviſa d'aller le matin, par curioſité, dans un petit temple. Le peuple était à genoux ; un brame du pays, vêtu magnifiquement, ſe courbait ſur une table ; il tournait le derrière au peuple. On dit qu'il feſait DIEU. Dès qu'il eut fait DIEU, il ſe montra par devant. *Déra* fit un cri et dit : Voilà le coquin qui m'a violée. Heureuſement, dans l'excès de ſa douleur et de ſa ſurpriſe, elle prononça ces paroles en indien. On m'aſſure que ſi le peuple les avait compriſes, la canaille ſe ferait jetée ſur elle comme ſur une ſorcière. *Fa tutto* lui répondit en italien : Ma fille, la grâce de la vierge *Marie* ſoit avec vous ; parlez plus bas. Elle revint tout éperdue nous conter la choſe. Nos amis nous ont conſeillé de ne nous jamais plaindre. Ils nous ont dit que *Fa tutto* eſt un ſaint, et qu'il ne faut jamais mal parler des ſaints. Que veux-tu ? ce qui eſt fait eſt fait. Nous prenons en patience tous les agrémens qu'on nous fait goûter dans ce pays-ci. Chaque jour nous apprend des choſes dont nous ne

nous doutions pas. On ſe forme beaucoup par les voyages.

Il eſt venu à la cour de *Léone* un grand poëte : ſon nom eſt meſſer *Arioſto ;* il n'aime pas les moines : voici comme il parle d'eux.

Non ſa quel che ſia amor , non ſa che vaglia
La caritade ; et quindi avien che i frati
Sono ſi ingorda et ſi crudel canaglia.

Cela veut dire en indien :

Modermen ſeb'ar eſo
La te ben ſoſa meſo.

Tu ſens quelle ſupériorité la langue indienne, qui eſt ſi antique , conſervera toujours ſur tous les jargons nouveaux de l'Europe : nous exprimons en quatre mots ce qu'ils ont de la peine à faire entendre en dix. Je conçois bien que cet *Arioſto* diſe que les moines ſont de la canaille ; mais je ne ſais pourquoi il prétend qu'ils ne connaiſſent point l'amour : hélas ! nous en ſavons des nouvelles. Peut-être entend-il qu'ils jouiſſent et qu'ils n'aiment point.

VINGTIEME LETTRE

D'Amabed.

IL y a quelques jours, mon cher grand brame, que je ne t'ai écrit. Les empreſſemens dont on nous honore en ſont la cauſe. Notre monſignor nous donna un excellent repas, avec deux jeunes gens vêtus de rouge de la tête aux pieds. Leur dignité eſt *cardinal*, comme qui dirait *gond de porte;* l'un eſt le cardinal *Sacripante*, et l'autre le cardinal *Faquinetti.* Ils ſont les premiers de la terre après le vice-dieu : auſſi ſont-ils intitulés *vicaires du vicaire.* Leur droit, qui eſt ſans doute droit divin, eſt d'être égaux aux rois et ſupérieurs aux princes, et d'avoir ſurtout d'immenſes richeſſes. Ils méritent bien tout cela, vu la grande utilité dont ils ſont au monde.

Ces deux gentilshommes, en dînant avec nous, proposèrent de nous mener paſſer quelques jours à leurs maiſons de campagne; car c'eſt à qui nous aura. Après s'être diſputé la préférence le plus plaiſamment du monde, *Faquinetti* s'eſt emparé de la belle *Adaté*, et j'ai été le partage de *Sacripante*, à condition qu'ils changeraient le lendemain, et que le troiſième jour nous nous raſſemblerions tous quatre.

Déra était du voyage. Je ne fais comment te conter ce qui nous eft arrivé ; je vais pourtant effayer de m'en tirer.

Ici finit le manufcrit de lettres d'*Amabed.* On a cherché dans toutes les bibliothéques de Maduré et de Bénarès la fuite de ces lettres ; il eft sûr qu'elle n'exifte pas.

Ainfi, fuppofé que quelque malheureux fauffaire imprime jamais le refte des aventures des deux jeunes indiens, *nouvelles lettres d'Amabed*, *nouvelles lettres de Charme des yeux*, *réponfes du grand brame Shaftafid*, le lecteur peut être sûr qu'on le trompe et qu'on l'ennuie, comme il eft arrivé cent fois en cas pareil.

Fin des Lettres d'Amabed.

HISTOIRE DE JENNI, OU L'ATHÉE ET LE SAGE.

PAR M. SHERLOC.

TRADUIT PAR M. DE LA CAILLE. (*)

(*) Nous n'avons cru devoir faire aucune remarque ſur cet ouvrage par des raiſons que devineront ſans peine ceux qui connaiſſent le but que l'auteur avait en l'écrivant.

HISTOIRE

HISTOIRE DE JENNI,

OU

L'ATHÉE ET LE SAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Vous me demandez, Monſieur, quelques détails ſur notre ami le reſpectable *Freind*, et ſur ſon étrange fils. Le loiſir dont je jouis enfin après la retraite de milord *Peterboroug* me permet de vous ſatisfaire. Vous ſerez auſſi étonné que je l'ai été, et vous partagerez tous mes ſentimens.

Vous n'avez guère vu ce jeune et malheureux *Jenni*, ce fils unique de *Freind*, que ſon père mena avec lui en Eſpagne lorſqu'il était chapelain de notre armée, en 1705. Vous partîtes pour Alep avant que milord aſſiégeât Barcelone; mais vous avez raiſon de me dire que *Jenni* était de la figure la plus aimable et la plus engageante, et qu'il annonçait du courage et de l'eſprit. Rien n'eſt plus vrai;

on ne pouvait le voir ſans l'aimer. Son père l'avait d'abord deſtiné à l'Egliſe ; mais le jeune homme ayant marqué de la répugnance pour cet état qui demande tant d'art, de ménagement et de fineſſe, ce père ſage aurait cru faire un crime et une ſottiſe de forcer la nature.

Jenni n'avait pas encore vingt ans. Il voulut abſolument ſervir en volontaire à l'attaque du Mont-Joui, que nous emportâmes, et où le prince de Heſſe fut tué. Notre pauvre *Jenni* bleſſé fut priſonnier et mené dans la ville. Voici un récit très-fidelle de ce qui lui arriva depuis l'attaque de Mont-Joui juſqu'à la priſe de Barcelone. Cette relation eſt d'une catalane un peu trop libre et trop naïve ; de tels écrits ne vont point juſqu'au cœur du ſage. Je pris cette relation chez elle lorſque j'entrai dans Barcelone à la ſuite de milord *Peterboroug*. Vous la lirez ſans ſcandale comme un portrait fidelle des mœurs du pays.

Aventure d'un jeune anglais nommé Jenni, écrite de la main de dona las Nalgas.

LORSQU'ON nous dit que les mêmes ſauvages qui étaient venus par l'air d'une île inconnue nous prendre Gibraltar venaient aſſiéger notre belle ville de Barcelone, nous

commençâmes par faire des neuvaines à la ſainte Vierge de Manrèze ; ce qui eſt aſſurément la meilleure manière de ſe défendre.

Ce peuple, qui venait nous attaquer de ſi loin, s'appelle d'un nom qu'il eſt difficile de prononcer, car c'eſt *English.* Notre révérend père inquiſiteur dom *Jeronimo Bueno Caracucarador* prêcha contre ces brigands. Il lança contre eux une excommunication majeure dans Notre-Dame d'Elpino. Il nous aſſura que les English avaient des queues de ſinges, des pattes d'ours et des têtes de perroquets ; qu'à la vérité ils parlaient quelquefois comme les hommes, mais qu'ils ſifflaient preſque toujours ; que de plus ils étaient notoirement hérétiques ; que la ſainte Vierge, qui eſt très-favorable aux autres pécheurs et péchereſſes, ne pardonnait jamais aux hérétiques, et que par conſéquent ils ſeraient tous infailliblement exterminés, ſurtout s'ils ſe préſentaient devant le Mont-Joui. A peine avait-il fini ſon ſermon que nous apprîmes que le Mont-Joui était pris d'aſſaut.

Le ſoir on nous conta qu'à cet aſſaut nous avions bleſſé un jeune english, et qu'il était entre nos mains. On cria dans toute la ville, *vittoria*, *vittoria*, et on fit des illuminations.

La *dona Boca Vermeja*, qui avait l'honneur d'être maîtreſſe du révérend père inquiſiteur,

eut une extrême envie de voir comment un animal english et hérétique était fait. C'était mon intime amie : j'étais auſſi curieuſe qu'elle. Mais il fallut attendre qu'il fût guéri de ſa bleſſure ; ce qui ne tarda pas.

Nous sûmes bientôt après qu'il devait prendre les bains chez mon couſin-germain *Elvob*, le baigneur, qui eſt, comme on ſait, le meilleur chirurgien de la ville. L'impatience de voir ce monſtre redoubla dans mon amie *Boca Vermeja*. Nous n'eûmes point de ceſſe, point de repos, nous n'en donnâmes point à mon couſin le baigneur, juſqu'à ce qu'il nous eût cachées dans une petite garde-robe, derrière une jalouſie par laquelle on voyait la baignoire. Nous y entrâmes ſur la pointe du pied, ſans faire aucun bruit, ſans parler, ſans oſer reſpirer, préciſément dans le temps que l'english ſortait de l'eau. Son viſage n'était pas tourné vers nous, il ôta un petit bonnet ſous lequel étaient renoués ſes cheveux blonds qui deſcendirent en groſſes boucles, ſur la plus belle chute de reins que j'aye vue de ma vie ; ſes bras, ſes cuiſſes, ſes jambes me parurent d'un charnu, d'un fini, d'une élégance qui approche, à mon gré, de l'Apollon du Belveder de Rome, dont la copie eſt chez mon oncle le ſculpteur.

Dona Boca Vermeja était extaſiée de ſurpriſe

et d'enchantement. J'étais saisie comme elle ; je ne pus m'empêcher de dire, *oh che hermoso muchacho!* Ces paroles qui m'échappèrent firent tourner le jeune homme. Ce fut bien pis alors ; nous vîmes le visage d'*Adonis* sur le corps d'un jeune *Hercule*. Il s'en fallut peu que *dona Boca Vermeja* ne tombât à la renverse et moi aussi. Ses yeux s'allumèrent et se couvrirent d'une légère rosée, à travers laquelle on entrevoyait des traits de flamme. Je ne sais ce qui arriva aux miens.

Quand elle fut revenue à elle : Saint *Jacques*, me dit-elle, et sainte *Vierge!* est-ce ainsi que sont faits les hérétiques ? eh, qu'on nous a trompées !

Nous sortîmes le plus tard que nous pûmes. *Boca Vermeja* fut bientôt éprise du plus violent amour pour le monstre hérétique. Elle est plus belle que moi, je l'avoue ; et j'avoue aussi que je me sentis doublement jalouse. Je lui représentai qu'elle se damnait en trahissant le révérend père inquisiteur dom *Jeronimo Bueno Caracucarador* pour un english. Ah ! ma chère *las Nalgas*, me dit-elle (car *las Nalgas* est mon nom), je trahirais *Melchisédech* pour ce beau jeune homme. Elle n'y manqua pas, et puisqu'il faut tout dire, je donnai secrétement plus de la dixme des offrandes.

Un des familiers de l'inquisition, qui

entendait quatre meſſes par jour pour obtenir de Notre-Dame de Manrèze la deſtruction des English , fut inſtruit de nos actes de dévotion. Le révérend père dom *Caracucarador* nous donna le fouet à toutes deux. Il fit ſaiſir notre cher english par vingt-quatre alguazils de la ſainte hermandad. *Jenni* en tua cinq , et fut pris par les dix-neuf qui reſtaient. On le fit repoſer dans un caveau bien frais. Il fut deſtiné à être brûlé le dimanche ſuivant en cérémonie, orné d'un grand ſan-benito et d'un bonnet en pain de ſucre, en l'honneur de notre Sauveur et de la vierge *Marie* ſa mère. Dom *Caracucarador* prépara un beau ſermon ; mais il ne put le prononcer , car le dimanche même la ville fut priſe à quatre heures du matin.

Ici finit le récit de *dona las Nalgas*. C'était une femme qui ne manquait pas d'un certain eſprit que les Eſpagnols appellent *agudezza*.

CHAPITRE II.

Suite des aventures du jeune anglais Jenni et de celles de monſieur ſon père, docteur en théologie, membre du parlement et de la ſociété royale.

VOUS ſavez quelle admirable conduite tint le comte de *Peterboroug* dès qu'il fut maître de Barcelone ; comme il empêcha le pillage ; avec quelle ſagacité prompte il mit ordre à tout ; comme il arracha la ducheſſe de *Popoli* des mains de quelques ſoldats allemands ivres, qui la volaient et qui la violaient. Mais vous peindrez-vous bien la ſurpriſe, la douleur, l'anéantiſſement, la colère, les larmes, les tranſports de notre ami *Freind*, quand il apprit que *Jenni* était dans les cachots du ſaint-office, et que ſon bûcher était préparé ? Vous ſavez que les têtes les plus froides ſont les plus animées dans les grandes occaſions. Vous euſſiez vu ce père, que vous avez connu ſi grave et ſi imperturbable, voler à l'antre de l'inquiſition plus vîte que nos chevaux de race ne courent à Neumarket. Cinquante ſoldats qui le ſuivaient hors d'haleine étaient toujours à deux cents pas de lui.

Il arrive, il entre dans la caverne. Quel moment ! que de pleurs et que de joie ! vingt victimes destinées à la même cérémonie que *Jenni* sont délivrées. Tous ces prisonniers s'arment ; tous se joignent à nos soldats ; ils démolissent le saint-office en dix minutes, et déjeûnent sur ses ruines avec le vin et les jambons des inquisiteurs.

Au milieu de ce fracas, et des fanfares, et des tambours, et du retentissement de quatre cents canons qui annonçaient notre victoire à la Catalogne, notre ami *Freind* avait repris la tranquillité que vous lui connaissez. Il était calme comme l'air dans un beau jour après un orage. Il élevait à DIEU un cœur aussi serein que son visage, lorsqu'il vit sortir du soupirail d'une cave un spectre noir en surplis, qui se jeta à ses pieds, et qui lui criait miséricorde. Qui es-tu ? lui dit notre ami ; viens-tu de l'enfer ? A peu-près, répondit l'autre ; je suis dom *Jeronimo Bueno Caracucarador*, inquisiteur pour la foi ; je vous demande très-humblement pardon d'avoir voulu cuire monsieur votre fils en place publique ; je le prenais pour un juif.

Eh, quand il serait juif, répondit notre ami avec son sang froid ordinaire, vous sied-il bien, M. *Caracucarador*, de cuire des gens, parce qu'ils sont descendus d'une race qui

habitait

habitait autrefois un petit canton pierreux tout près du désert de Syrie ? Que vous importe qu'un homme ait un prépuce ou qu'il n'en ait pas, et qu'il faſſe ſa pâque dans la pleine lune rouſſe, ou le dimanche d'après ? Cet homme eſt juif, donc il faut que je le brûle ; et tout ſon bien m'appartient. Voilà un très-mauvais argument ; on ne raiſonne point ainſi dans la ſociété royale de Londres.

Savez-vous bien, M. *Caracucarador*, que JESUS-CHRIST était juif, qu'il naquit, vécut et mourut juif, qu'il fit ſa pâque en juif dans la pleine lune ; que tous ſes apôtres étaient juifs, qu'ils allèrent dans le temple juif après ſon malheur, comme il eſt dit expreſſément ; que les quinze premiers évêques ſecrets de Jéruſalem étaient juifs ? mon fils ne l'eſt pas, il eſt anglican : quelle idée vous a paſſé par la tête de le brûler ?

L'inquiſiteur *Caracucarador*, épouvanté de la ſcience de M. *Freind*, et toujours proſterné à ſes pieds, lui dit : Hélas ! nous ne ſavions rien de tout cela dans l'univerſité de Salamanque. Pardon, encore une fois ; mais la véritable raiſon eſt que M. votre fils m'a pris ma maîtreſſe *Boca Vermeja*. Ah ! s'il vous a pris votre maîtreſſe, repartit *Freind*, c'eſt autre choſe ; il ne faut jamais prendre le bien d'autrui. Il n'y a pourtant pas là une raiſon

ſuffiſante, comme dit *Leibnitz*, pour brûler un jeune homme : il faut proportionner les peines aux délits. Vous autres chrétiens de delà la mer Britannique, en tirant vers le Sud, vous avez plutôt fait cuire un de vos frères, ſoit le conſeiller *Anne Dubourg*, ſoit *Michel Servet*, ſoit tous ceux qui furent ards ſous *Philippe II*, ſurnommé *le diſcret*, que nous ne feſons rôtir un roſt-bif à Londres. Mais qu'on m'aille chercher Mlle *Boca Vermeja*, et que je ſache d'elle la vérité.

Boca Vermeja fut amenée pleurante et embellie par ſes larmes, comme c'eſt l'uſage. Eſt-il vrai, Mademoiſelle, que vous aimiez tendrement don *Caracucarador*, et que mon fils *Jenni* vous ait priſe à force ? — A force ! M. l'Anglais ! c'était aſſurément du meilleur de mon cœur. Je n'ai jamais rien vu de ſi beau et de ſi aimable que M. votre fils ; et je vous trouve bien heureux d'être ſon père. C'eſt moi qui lui ai fait toutes les avances ; il les mérite bien : je le ſuivrai juſqu'au bout du monde, ſi le monde a un bout. J'ai toujours dans le fond de mon ame déteſté ce vilain inquiſiteur ; il m'a fouettée preſque juſqu'au ſang, moi et Mlle *las Nalgas*. Si vous voulez me rendre la vie douce, vous ferez pendre ce ſcélérat de moine à ma fenêtre, tandis que je jurerai à M. votre fils un amour éternel ;

heureuſe ſi je pouvais jamais lui donner un ſils qui vous reſſemble!

En effet, pendant que *Boca Vermeja* prononçait ces paroles naïves, milord *Peterboroug* envoyait chercher l'inquiſiteur *Caracucarador* pour le faire pendre. Vous ne ſerez pas ſurpris quand je vous dirai que M. *Freind* s'y oppoſa fortement. Que votre juſte colère, dit-il, reſpecte votre généroſité; il ne faut jamais faire mourir un homme que quand la choſe eſt abſolument néceſſaire pour le ſalut du prochain. Les Eſpagnols diraient que les Anglais ſont des barbares qui tuent tous les prêtres qu'ils rencontrent. Cela pourrait faire grand tort à M. l'archiduc, pour lequel vous venez de prendre Barcelone. Je ſuis aſſez content que mon fils ſoit ſauvé, et que ce coquin de moine ſoit hors d'état d'exercer ſes fonctions inquiſitoriales. Enfin le ſage et charitable *Freind* en dit tant que milord ſe contenta de faire fouetter *Caracucarador*, comme ce miſérable avait fouetté miſs *Boca Vermeja* et miſs *las Nalgas*.

Tant de clémence toucha le cœur des Catalans. Ceux qui avaient été délivrés des cachots de l'inquiſition conçurent que notre religion valait infiniment mieux que la leur. Ils demandèrent preſque tous à être reçus dans l'Egliſe anglicane; et même quelques bacheliers de

l'univerſité de Salamanque, qui ſe trouvaient dans Barcelone, voulurent être éclairés. La plupart le furent bientôt. Il n'y en eut qu'un ſeul, nommé don *Inigo y Medroſo*, *y Comodios*, *y Papalamiendo*, qui fut un peu rétif.

Voici le précis de la diſpute honnête que notre cher ami *Freind* et le bachelier don *Papalamiendo* eurent enſemble en préſence de milord *Peterboroug*. On appela cette converſation familière le dialogue des *Mais*. Vous verrez aiſément pourquoi en le liſant.

CHAPITRE III.

Précis de la controverſe des Mais entre M. Freind et don Inigo y Medroſo, y Comodios, y Papalamiendo, bachelier de Salamanque.

LE BACHELIER.

Mais, Monſieur, malgré toutes les belles choſes que vous venez de me dire, vous m'avouerez que votre Egliſe anglicane, ſi reſpectable, n'exiſtait pas avant dom *Luther* et avant dom *Oecolampade*. Vous êtes tout nouveaux, donc vous n'êtes pas de la maiſon.

FREIND.

C'eſt comme ſi on me diſait que je ne ſuis pas le petit-fils de mon grand-père, parce qu'un

collatéral, demeurant en Italie, s'était emparé de ſon teſtament et de mes titres. Je les ai heureuſement retrouvés, et il eſt clair que je ſuis le petit-fils de mon grand-père. Nous ſommes vous et moi de la même famille, à cela près que nous autres Anglais nous liſons le teſtament de notre grand-père dans notre propre langue, et qu'il vous eſt défendu de le lire dans la vôtre. Vous êtes eſclaves d'un étranger, et nous ne ſommes ſoumis qu'à notre raiſon.

LE BACHELIER.

Mais ſi votre raiſon vous égare?..... car enfin vous ne croyez point à notre univerſité de Salamanque, laquelle a déclaré l'infaillibilité du pape, et ſon droit inconteſtable ſur le paſſé, le préſent, le futur et le paulo-poſt-futur.

FREIND.

Hélas! les apôtres n'y croyaient pas non plus. Il eſt écrit que ce *Pierre*, qui renia ſon maître JESUS, fut ſévèrement tancé par *Paul*. Je n'examine point ici lequel des deux avait tort; ils l'avaient peut-être tous deux, comme il arrive dans preſque toutes les querelles: mais enfin il n'y a pas un ſeul endroit dans les Actes des apôtres, où *Pierre* ſoit regardé comme le maître de ſes compagnons et du paulo-poſt-futur.

LE BACHELIER.

Mais certainement S[t] *Pierre* fut archevêque de Rome; car *Sanchez* nous enſeigne que ce grand homme y arriva du temps de *Néron*, et qu'il y occupa le trône archiépiſcopal pendant vingt-cinq ans ſous ce même *Néron* qui n'en régna que treize. De plus, il eſt de foi, et c'eſt don *Grillandus*, le prototype de l'inquiſition, qui l'affirme (car nous ne liſons jamais la ſainte Bible); il eſt de foi, dis-je, que S[t] *Pierre* était à Rome une certaine année; car il date une de ſes lettres de Babylone : car, puiſque Babylone eſt viſiblement l'anagramme de Rome, il eſt clair que le pape eſt de droit divin le maître de toute la terre : car de plus, tous les licenciés de Salamanque ont démontré que *Simon Vertu-de-Dieu*, premier ſorcier, conſeiller d'Etat de l'empereur *Néron*, envoya faire des complimens par ſon chien à S[t] *Simon Barjone*, autrement dit S[t] *Pierre*, dès qu'il fut à Rome; que S[t] *Pierre*, n'étant pas moins poli, envoya auſſi ſon chien complimenter *Simon Vertu-Dieu;* qu'enſuite ils jouèrent à qui reſſuſciterait le plutôt un couſin-germain de *Néron;* que *Simon Vertu-Dieu* ne reſſuſcita ſon mort qu'à moitié, et que *Simon Barjone* gagna la partie en reſſuſcitant le couſin tout-à-fait; que *Vertu-Dieu* voulut avoir ſa revanche en volant dans les airs comme S[t] *Dédale*, et que

S[t] *Pierre* lui caſſa les deux jambes en le feſant tomber. C'eſt pourquoi S[t] *Pierre* reçut la couronne du martyre, la tête en bas et les jambes en haut (*a*) : donc il eſt démontré *à poſteriori* que notre ſaint père le pape doit régner ſur tous ceux qui ont des couronnes ſur la tête, et qu'il eſt le maître du paſſé, du préſent, et de tous les futurs du monde.

FREIND.

Il eſt clair que toutes ces choſes arrivèrent dans le temps où *Hercule* d'un tour de main ſépara les deux montagnes, Calpe et Abila, et paſſa le détroit de Gibraltar dans ſon gobelet; mais ce n'eſt pas ſur ces hiſtoires, tout authentiques qu'elles ſont, que nous fondons notre religion; c'eſt ſur l'Evangile.

LE BACHELIER.

Mais, Monſieur, ſur quels endroits de l'Evangile? car j'ai lu une partie de cet Evangile dans nos cahiers de théologie. Eſt-ce ſur l'ange deſcendu des nuées pour annoncer à *Marie* qu'elle ſera engroſſée par le SAINT ESPRIT? eſt-ce ſur le voyage des trois rois et d'une étoile? ſur le maſſacre de tous les enfans du pays? ſur la peine que prit le diable d'emporter DIEU dans le déſert, au faîte du temple

(*a*) Toute cette hiſtoire eſt racontée par *Abdias*, *Marcel* et *Egéſippe; Euſèbe* en rapporte une partie.

et à la cime d'une montagne dont on découvrait tous les royaumes de la terre? ſur le miracle de l'eau changée en vin à une noce de village? ſur le miracle de deux mille cochons que le diable noya dans un lac par ordre de JESUS? ſur.....

FREIND.

Monſieur, nous reſpectons toutes ces choſes, parce qu'elles ſont dans l'Evangile; et nous n'en parlons jamais, parce qu'elles ſont trop au-deſſus de la faible raiſon humaine.

LE BACHELIER.

Mais on dit que vous n'appelez jamais la ſainte Vierge mère de DIEU?

FREIND.

Nous la révérons, nous la chériſſons; mais nous croyons qu'elle ſe ſoucie peu des titres qu'on lui donne ici-bas. Elle n'eſt jamais nommée mère de DIEU dans l'Evangile. Il y eut une grande diſpute, en 431, à un concile d'Ephèſe, pour ſavoir ſi *Marie* était *Théotocos*, et ſi JESUS-CHRIST étant DIEU à la fois et fils de *Marie*, il ſe pouvait que *Marie* fût à la fois fille de DIEU le père, et mère de DIEU le fils, qui ne ſont qu'un DIEU. Nous n'entrons point dans ces querelles d'Ephèſe; et la ſociété royale de Londres ne s'en mêle pas.

LE BACHELIER.

Mais, Monſieur, vous me donnez là du *théotocos!* qu'eſt-ce que *théotocos*, s'il vous plaît?

FREIND.

Cela ſignifie mère de DIEU. Quoi! vous êtes bachelier de Salamanque, et vous ne ſavez pas le grec?

LE BACHELIER.

Mais le grec, le grec! de quoi cela peut-il ſervir à un eſpagnol? Mais, Monſieur, croyez-vous que JESUS ait une nature, une perſonne et une volonté? ou deux natures, deux perſonnes et deux volontés? ou une volonté, une nature et deux perſonnes? ou deux volontés, deux perſonnes et une nature? ou....

FREIND.

Ce ſont encore les affaires d'Ephèſe; cela ne nous importe en rien.

LE BACHELIER.

Mais qu'eſt-ce donc qui vous importe? Penſez-vous qu'il n'y ait que trois perſonnes en DIEU, ou qu'il y ait trois dieux en une perſonne? la ſeconde perſonne procède-t-elle de la première perſonne, et la troiſième procède-t-elle des deux autres, ou de la ſeconde *intrinſecùs*, ou de la première ſeulement? le fils a-t-il

tous les attributs du père, excepté la paternité ? et cette troisième personne vient-elle par infusion, ou par identification, ou par spiration ?

FREIND.

L'Evangile n'agite pas cette question, et jamais St *Paul* n'écrit le nom de Trinité.

LE BACHELIER.

Mais vous me parlez toujours de l'Evangile, et jamais de St *Bonaventure*, ni d'*Albert le grand*, ni de *Tambourini*, ni de *Grillandus*, ni d'*Escobar*.

FREIND.

C'est que je ne suis ni dominicain, ni cordelier, ni jésuite; je me contente d'être chrétien.

LE BACHELIER.

Mais si vous êtes chrétien, dites-moi en conscience, croyez-vous que le reste des hommes soit damné éternellement ?

FREIND.

Ce n'est point à moi à mesurer la justice de DIEU et sa miséricorde.

LE BACHELIER.

Mais enfin, si vous êtes chrétien, que croyez-vous donc ?

FREIND.

Je crois avec JESUS-CHRIST qu'il faut aimer

DIEU et ſon prochain, pardonner les injures et réparer ſes torts. Croyez-moi, adorez DIEU, ſoyez juſte et bienfeſant; voilà tout l'homme. Ce ſont-là les maximes de JESUS. Elles ſont ſi vraies qu'aucun légiſlateur, aucun philoſophe n'a jamais eu d'autres principes avant lui, et qu'il eſt impoſſible qu'il y en ait d'autres. Ces vérités n'ont jamais eu et ne peuvent avoir pour adverſaires que nos paſſions.

LE BACHELIER.

Mais...... ah, ah! à propos de paſſions, eſt-il vrai que vos évêques, vos prêtres et vos diacres, vous êtes tous mariés?

FREIND.

Cela eſt très-vrai. St *Joſeph*, qui paſſa pour être père de JESUS, était marié. Il eut pour fils *Jacques le mineur*, ſurnommé *Oblia*, frère de Notre-Seigneur, lequel, après la mort de JESUS, paſſa ſa vie dans le temple. St *Paul*, le grand St *Paul*, était marié.

LE BACHELIER.

Mais *Grillandus* et *Molina* diſent le contraire.

FREIND.

Molina et *Grillandus* diront tout ce qu'ils voudront, j'aime mieux croire St *Paul* lui-même; car il dit dans ſa première aux Corinthiens (*b*): *N'avons-nous pas le droit de boire et*

(*b*) Chapitre IX.

de manger à vos dépens? n'avons-nous pas le droit de mener avec nous nos femmes, notre sœur, comme font les autres apôtres et les frères de Notre-Seigneur et Céphas? Va-t-on jamais à la guerre à ses dépens? Quand on a planté une vigne, n'en mange-t-on pas le fruit? &c.

LE BACHELIER.

Mais, Monsieur, est-il bien vrai que S[t] *Paul* ait dit cela?

FREIND.

Oui, il a dit cela, et il en a dit bien d'autres.

LE BACHELIER.

Mais quoi! ce prodige, cet exemple de la grâce efficace! ....

FREIND.

Il est vrai, Monsieur, que sa conversion était un grand prodige. J'avoue que, suivant les Actes des apôtres, il avait été le plus cruel satellite des ennemis de JESUS. Les actes disent qu'il servit à lapider saint *Etienne*; il dit lui-même que, quand les juifs fesaient mourir un suivant de JESUS c'était lui qui portait la sentence, *detuli sententiam* (*c*). J'avoue qu'*Abdias* son disciple, et *Jules* africain son traducteur, l'accusent aussi d'avoir fait

(*c*) Actes, chap. XXVI.

mourir *Jacques Oblia*, frère de Notre-Seigneur (*d*); mais ſes fureurs rendent ſa converſion plus admirable, et ne l'ont pas empêché de trouver une femme. Il était marié, vous dis-je, comme ſaint *Clément* d'Alexandrie le déclare expreſſément.

LE BACHELIER.

Mais c'était donc un digne homme, un brave homme que St *Paul!* je ſuis fâché qu'il ait aſſaſſiné St *Jacques* et St *Etienne*, et fort ſurpris qu'il ait voyagé au troiſième ciel; mais pourſuivez, je vous prie.

FREIND.

St *Pierre*, au rapport de St *Clément* d'Alexandrie, eut des enfans, et même on compte parmi eux une Ste *Pétronille*. *Eusèbe*, dans ſon hiſtoire de l'Egliſe, dit que St *Nicolas*, l'un des premiers diſciples, avait une très-belle femme, et que les apôtres lui reprochèrent d'en être trop occupé, et d'en paraître jaloux...... Meſſieurs, leur dit-il, la prenne qui voudra; je vous la cède. (*e*)

Dans l'économie juive, qui devait durer éternellement, et à laquelle cependant a ſuccédé l'économie chrétienne, le mariage était

(*d*) Hiſtoire apoſtolique d'*Abdias*. Traduction de *Jules* africain, liv. VI, pages 595 et ſuiv.

(*e*) *Eusèbe*, liv. III, chap. XXX.

non-ſeulement permis , mais expreſſément ordonné aux prêtres, puiſqu'ils devaient être de la même race ; et le célibat était une eſpèce d'infamie.

Il faut bien que le célibat ne fût pas regardé comme un état bien pur et bien honorable par les premiers chrétiens, puiſque parmi les hérétiques anathématiſés dans les premiers conciles , on trouve principalement ceux qui s'élevaient contre le mariage des prêtres , comme ſaturniens , baſilidiens , montaniſtes , encratiſtes , et autres *ens* et *iſtes*. Voilà pourquoi la femme d'un S[t] *Grégoire de Nazianze* accoucha d'un autre S[t] *Grégoire de Nazianze* , et qu'elle eut le bonheur ineſtimable d'être femme et mère d'un canoniſé, ce qui n'eſt pas même arrivé à S[te] *Monique* , mère de S[t] *Auguſtin*.

Voilà pourquoi je pourrais vous nommer autant et plus d'anciens évêques mariés, que vous n'avez autrefois eu d'évêques et de papes concubinaires, adultères , ou pédéraſtes, ce qu'on ne trouve plus aujourd'hui en aucun pays. Voilà pourquoi l'Egliſe grecque, mère de l'Egliſe latine , veut encore que les curés ſoient mariés. Voilà enfin pourquoi, moi qui vous parle, je ſuis marié , et j'ai le plus bel enfant du monde.

Et dites-moi, mon cher bachelier, n'avez-vous

pas dans votre Eglise sept sacremens de compte fait, qui sont tous des signes visibles d'une chose invisible ? Or un bachelier de Salamanque jouit des agrémens du baptême dès qu'il est né; de la confirmation dès qu'il a des culottes ; de la confession dès qu'il a fait quelques fredaines ; de la communion, quoiqu'un peu différente de la nôtre, dès qu'il a treize ou quatorze ans ; de l'ordre quand il est tondu sur le haut de la tête, et qu'on lui donne un bénéfice de vingt, ou trente, ou quarante mille piastres de rente ; enfin, de l'extrême-onction quand il est malade. Faut-il le priver du sacrement de mariage quand il se porte bien ? surtout après que DIEU lui-même a marié *Adam* et *Eve* ; *Adam* le premier des bacheliers du monde, puisqu'il avait la science infuse, selon votre école; *Eve* la première bachelière, puisqu'elle tâta de l'arbre de la science avant son mari.

LE BACHELIER.

Mais, s'il est ainsi, je ne dirai plus *mais*. Voilà qui est fait, je suis de votre religion; je me fais anglican ; je veux me marier à une femme honnête qui fera toujours semblant de m'aimer, tant que je serai jeune ; qui aura soin de moi dans ma vieillesse, et que j'enterrerai proprement si je lui survis ; cela vaut

mieux que de cuire des hommes, et de déshonorer des filles, comme a fait mon coufin don *Caracucarador*, inquifiteur pour la foi.

Tel eft le précis fidelle de la converfation qu'eurent enfemble le docteur *Freind* et le bachelier don *Papalamiendo*, nommé depuis par nous *Papa Dexando*. Cet entretien curieux fut rédigé par *Jacob Hulf*, l'un des fecrétaires de milord.

Après cet entretien, le bachelier me tira à part et me dit : Il faut que cet anglais, que j'avais cru d'abord anthropophage, foit un bien bon homme, car il eft théologien, et il ne m'a point dit d'injures. Je lui appris que M. *Freind* était tolérant, et qu'il defcendait de la fille de *Guillaume Penn*, le premier des tolérans, et le fondateur de Philadelphie. Tolérant et Philadelphie ! s'écria-t-il ; je n'avais jamais entendu parler de ces fectes-là. Je le mis au fait, il ne pouvait me croire, il penfait être dans un autre univers, et il avait raifon.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Retour à Londres; Jenni commence à ſe corrompre.

TANDIS que notre digne philoſophe *Freind* éclairait ainſi les Barcelonais, et que ſon fils *Jenni* enchantait les Barcelonaiſes, milord *Peterboroug* fut perdu dans l'eſprit de la reine *Anne*, et dans celui de l'archiduc, pour leur avoir donné Barcelone. Les courtiſans lui reprochèrent d'avoir pris cette ville contre toutes les règles, avec une armée moins forte de moitié que la garniſon. L'archiduc en fut d'abord très-piqué, et l'ami *Freind* fut obligé d'imprimer l'apologie du général. Cependant cet archiduc, qui était venu conquérir le royaume d'Eſpagne, n'avait pas de quoi payer ſon chocolat. Tout ce que la reine *Anne* lui avait donné était diſſipé. *Montecuculi* dit dans ſes mémoires qu'il faut trois choſes pour faire la guerre : 1°. de l'argent, 2°. de l'argent, 3°. de l'argent. L'archiduc écrivit de Guadalaxara où il était, le 11 auguſte 1706, à milord *Peterboroug*, une grande lettre ſignée *yo el rey*, par laquelle il le conjurait d'aller ſur le champ à Gènes lui chercher ſur ſon crédit cent mille

livres ſterling pour régner (*f*). Voilà donc notre *Sertorius* devenu banquier génois de général d'armée. Il confia ſa détreſſe à l'ami *Freind ;* tous deux allèrent à Gènes ; je les ſuivis, car vous ſavez que mon cœur me mène. J'admirai l'habileté et l'eſprit de conciliation de mon ami dans cette affaire délicate. Je vis qu'un bon eſprit peut ſuffire à tout ; notre grand *Locke* était médecin : il fut le ſeul métaphyſicien de l'Europe, et il rétablit les monnaies d'Angleterre.

Freind en trois jours trouva les cent mille livres ſterling que la cour de *Charles VI* mangea en moins de trois ſemaines. Après quoi il fallut que le général, accompagné de ſon théologien, allât ſe juſtifier à Londres en plein parlement d'avoir conquis la Catalogne contre les règles, et de s'être ruiné pour le ſervice de la cauſe commune. L'affaire traîna en longueur et en aigreur, comme toutes les affaires de parti.

Vous ſavez que M. *Freind* avait été député en parlement avant d'être prêtre, et qu'il eſt le ſeul à qui l'on ait permis d'exercer ces deux fonctions incompatibles. Or, un jour que *Freind* méditait un diſcours qu'il devait prononcer dans la chambre des communes, dont il était un digne membre, on lui annonça une

(*f*) Elle eſt imprimée dans l'apologie du comte de *Peterboroug*, par le docteur *Freind*, page 143, chez *Jonas Bourer.*

dame eſpagnole qui demandait à lui parler pour affaire preſſante. C'était dona *Boca Vermeja* elle-même. Elle était tout en pleurs; notre bon ami lui fit ſervir à déjeûner. Elle eſſuya ſes larmes, déjeûna, et lui parla ainſi :

Il vous ſouvient, mon cher Monſieur, qu'en allant à Gènes vous ordonnâtes à M. votre fils *Jenni* de partir de Barcelone pour Londres, et d'aller s'inſtaller dans l'emploi de clerc de l'échiquier que votre crédit lui a fait obtenir. Il s'embarqua ſur le *Triton* avec le jeune bachelier don *Papa Dexando*, et quelques autres que vous aviez convertis. Vous jugez bien que je fus du voyage avec ma bonne amie *las Nalgas*. Vous ſavez que vous m'avez permis d'aimer monſieur votre fils, et que je l'adore.....

Moi, Mademoiſelle! je ne vous ai point permis ce petit commerce, je l'ai toléré : cela eſt bien différent. Un bon père ne doit être ni le tyran de ſon fils, ni ſon mercure. La fornication entre deux perſonnes libres a été peut-être autrefois une eſpèce de droit naturel dont *Jenni* peut jouir avec diſcrétion ſans que je m'en mêle; je ne le gêne pas plus ſur ſes maîtreſſes que ſur ſon dîner et ſur ſon ſouper; s'il s'agiſſait d'un adultère, j'avoue que je ſerais plus difficile, parce que l'adultère eſt un larcin; mais pour vous, Mademoiſelle,

qui ne faites tort à perſonne, je n'ai rien à vous dire.

Eh bien, Monſieur, c'eſt d'adultère qu'il s'agit. Le beau *Jenni* m'abandonne pour une jeune mariée qui n'eſt pas ſi belle que moi. Vous ſentez bien que c'eſt une injure atroce. Il a tort, dit alors M. *Freind. Boca Vermeja*, en verſant quelques larmes, lui conta comment *Jenni* avait été jaloux, ou fait ſemblant d'être jaloux du bachelier ; comment madame *Clive-Hart*, jeune mariée, très-effrontée, très-emportée, très-maſculine, très-méchante, s'était emparée de ſon eſprit ; comment il vivait avec des libertins non craignant DIEU ; comment enfin il mépriſait ſa fidelle *Boca Vermeja* pour la coquine de *Clive-Hart*, parce que la *Clive-Hart* avait une nuance ou deux de blancheur et d'incarnat au-deſſus de la pauvre *Boca-Vermeja*.

J'examinerai cette affaire-là à loiſir, dit le bon *Freind;* il faut que j'aille en parlement pour celle de milord *Peterboroug*. Il alla donc en parlement ; je l'y entendis prononcer un diſcours ferme et ſerré, ſans aucun lieu commun, ſans épithète, ſans ce que nous appelons des phraſes ; il n'*invoquait* point un témoignage, une loi, il les atteſtait, il les citait, il les réclamait ; il ne diſait point qu'on avait *ſurpris la religion* de la cour en accuſant milord

Peterboroug d'avoir hasardé les troupes de la reine *Anne*, parce que ce n'était pas une affaire de religion : il ne prodiguait pas à une conjecture le nom de démonstration; il ne manquait pas de respect à l'auguste assemblée du parlement par de fades plaisanteries bourgeoises : il n'appelait pas milord *Peterboroug* son client, parce que le mot de client signifie un homme de la bourgeoisie protégé par un sénateur. *Freind* parlait avec autant de modestie que de fermeté : on l'écoutait en silence; on ne l'interrompait qu'en disant : *Hear him*, *hear him*, écoutez-le, écoutez-le. La chambre des communes vota qu'on remercierait le comte de *Peterboroug*, au lieu de le condamner. Milord obtint la même justice de la cour des pairs, et se prépara à repartir avec son cher *Freind* pour aller donner le royaume d'Espagne à l'archiduc; ce qui n'arriva pourtant pas, par la raison que rien n'arrive dans ce monde précisément comme on le veut.

Au sortir du parlement nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller nous informer de la conduite de *Jenni*. Nous apprîmes en effet qu'il menait une vie débordée et crapuleuse avec Mme *Clive-Hart*, et une troupe de jeunes athées, d'ailleurs gens d'esprit, à qui leurs débauches avaient persuadé „ que l'homme „ n'a rien au-dessus de la bête ; qu'il naît et

„ meurt comme la bête ; qu'ils ſont également
„ formés de terre ; qu'ils retournent également
„ à la terre ; et qu'il n'y a rien de bon et de
„ ſage que de ſe réjouir dans ſes œuvres, et
„ de vivre avec celle que l'on aime, comme
„ le conclut *Salomon* à la fin de ſon chapitre
„ troiſième du *Coheleth*, que nous nommons
„ *Eccléſiaſte*. „

Ces idées leur étaient principalement inſinuées par un nommé *Wirburton*, méchant garnement très-impudent. J'ai lu quelque choſe des manuſcrits de ce fou : DIEU nous préſerve de les voir imprimés un jour ! *Wirburton* prétend que *Moïſe* ne croyait pas à l'immortalité de l'ame ; et comme en effet *Moïſe* n'en parla jamais, il en conclut que c'eſt la ſeule preuve que ſa miſſion était divine. Cette concluſion abſurde fait malheureuſement conclure que la ſecte juive était fauſſe : les impies en concluent par conſéquent que la nôtre fondée ſur la juive eſt fauſſe auſſi, et que cette nôtre, qui eſt la meilleure de toutes, étant fauſſe, toutes les autres ſont encore plus fauſſes ; qu'ainſi il n'y a point de religion. De là quelques gens viennent à conclure qu'il n'y a point de DIEU ; ajoutez à ces concluſions que ce petit *Wirburton* eſt un intrigant et un calomniateur. Voyez quel danger !

Un autre fou nommé *Néedham*, qui eſt en

ſecret jéſuite, va bien plus loin. Cet animal, comme vous le ſavez d'ailleurs, et comme on vous l'a tant dit, s'imagine qu'il a créé des anguilles avec de la farine de ſeigle et du jus de mouton; que ſur le champ ces anguilles en ont produit d'autres ſans accouplement. Auſſitôt nos philoſophes décident qu'on peut faire des hommes avec de la farine de froment et du jus de perdrix; parce qu'ils doivent avoir une origine plus noble que celle des anguilles: ils prétendent que ces hommes en produiront d'autres incontinent; qu'ainſi ce n'eſt point DIEU qui a fait l'homme; que tout s'eſt fait de ſoi-même, qu'on peut très-bien ſe paſſer de DIEU; qu'il n'y a point de DIEU. Jugez quels ravages le *Coheleth* mal entendu, et *Wirburton* (1) et *Néedham* bien entendus peuvent faire dans de jeunes cœurs tout pétris de paſſions, et qui ne raiſonnent que d'après elles.

Mais ce qu'il y avait de pis, c'eſt que *Jenni* avait des dettes par-deſſus les oreilles; il les payait d'une étrange façon. Un de ſes créanciers était venu le jour même lui demander

(1) *Warburton*, évêque de Gloceſter, auteur d'un livre intitulé *la Légation de Moïſe;* il en eſt beaucoup queſtion dans pluſieurs ouvrages de M. de *Voltaire*, contre qui *Warburton* a écrit avec ce ton de ſupériorité que les érudits, qui ne ſavent que ce qu'ont penſé les autres, ne manquent jamais de prendre avec les hommes de génie.

cent guinées pendant que nous étions en parlement. Le beau *Jenni*, qui jusque-là paraissait très-doux et très-poli, s'était battu avec lui, et lui avait donné pour tout payement un bon coup d'épée. On craignait que le blessé n'en mourût : *Jenni* allait être mis en prison et risquait d'être pendu, malgré la protection de milord *Peterboroug*.

CHAPITRE V.

On veut marier Jenni.

Il vous souvient, mon cher ami, de la douleur et de l'indignation qu'avait ressentie le vénérable *Freind*, quand il apprit que son cher *Jenni* était à Barcelone dans les prisons du saint-office; croyez qu'il fut saisi d'un plus violent transport en apprenant les déportemens de ce malheureux enfant, ses débauches, ses dissipations, sa manière de payer ses créanciers et son danger d'être pendu. Mais *Freind* se contint. C'est une chose étonnante que l'empire de cet excellent homme sur lui-même. Sa raison commande à son cœur, comme un bon maître à un bon domestique. Il fait tout à propos et agit prudemment avec autant de célérité que les imprudens se déterminent. Il n'est pas temps, dit-il, de prêcher *Jenni*, il faut le tirer du précipice.

Vous

Vous ſaurez que notre ami avait touché la veille une très-groſſe ſomme de la ſucceſſion de *Georges Hubert* ſon oncle. Il va chercher lui-même notre grand chirurgien *Cheſelden*. Nous le trouvons heureuſement, nous allons enſemble chez le créancier bleſſé. M. *Freind* fait viſiter ſa plaie, elle n'était pas mortelle. Il donne au patient les cent guinées pour premier appareil, et cinquante autres en forme de réparation ; il lui demande pardon pour ſon fils ; il lui exprime ſa douleur avec tant de tendreſſe, avec tant de vérité, que ce pauvre homme, qui était dans ſon lit, l'embraſſe en verſant des larmes et veut lui rendre ſon argent. Ce ſpectacle étonnait et attendriſſait le jeune M. *Cheſelden*, qui commence à ſe faire une grande réputation, et dont le cœur eſt auſſi bon que ſon coup d'œil et ſa main ſont habiles. J'étais ému, j'étais hors de moi ; je n'avais jamais tant révéré, tant aimé notre ami.

Je lui demandai, en retournant à ſa maiſon, s'il ne ferait pas venir ſon fils chez lui, s'il ne lui repréſenterait pas ſes fautes ? Non, dit il, je veux qu'il les ſente avant que je lui en parle. Soupons ce ſoir tous deux, nous verrons enſemble ce que l'honnêteté m'oblige de faire. Les exemples corrigent bien mieux que les réprimandes.

J'allai, en attendant le fouper, chez *Jenni*; je le trouvai comme je penfe que tout homme eft après fon premier crime, pâle, l'œil égaré, la voix rauque et entrecoupée, l'efprit agité, répondant de travers à tout ce qu'on lui difait. Enfin je lui appris ce que fon père venait de faire. Il refta immobile, me regarda fixement, puis fe détourna un moment pour verfer quelques larmes. J'en augurai bien; je conçus une grande efpérance que *Jenni* pourrait être un jour très-honnête homme. J'allais me jeter à fon cou lorfque madame *Clive-Hart* entra avec un jeune étourdi de fes amis, nommé *Birton*.

Eh bien, dit la dame en riant, eft-il vrai que tu as tué un homme aujourd'hui? C'était apparemment quelque ennuyeux; il eft bon de délivrer le monde de ces gens-là. Quand il te prendra envie d'en tuer quelque autre, je te prie de donner la préférence à mon mari; car il m'ennuie furieufement.

Je regardais cette femme des pieds jufqu'à la tête. Elle était belle; mais elle me parut avoir quelque chofe de finiftre dans la phyfionomie. *Jenni* n'ofait répondre, et baiffait les yeux, parce que j'étais là. Qu'as-tu donc, mon ami? lui dit *Birton*; il femble que tu ayes fait quelque mal; je viens te remettre ton péché. Tiens, voici un petit livre que je viens

d'acheter chez *Lintot ;* il prouve, comme deux et deux font quatre, qu'il n'y a ni Dieu, ni vice, ni vertu : cela eſt conſolant. Buvons enſemble.

A cet étrange diſcours je me retirai au plus vîte. Je fis ſentir diſcrétement à M. *Freind* combien ſon fils avait beſoin de ſa préſence et de ſes conſeils. Je le conçois comme vous, dit ſon père, mais commençons par payer ſes dettes. Toutes furent acquittées dès le lendemain matin. *Jenni* vint ſe jeter à ſes pieds. Croiriez-vous bien que le père ne lui fit aucun reproche ? il l'abandonna à ſa conſcience, et lui dit ſeulement : Mon fils, ſouvenez-vous qu'il n'y a point de bonheur ſans la vertu.

Enſuite il maria *Boca Vermeja* avec le bachelier de Catalogne, pour qui elle avait un penchant ſecret, malgré les larmes qu'elle avait répandues pour *Jenni ;* car tout cela s'accorde merveilleuſement chez les femmes. On dit que c'eſt dans leurs cœurs que toutes les contradictions ſe raſſemblent. C'eſt, ſans doute, parce qu'elles ont été pétries originairement d'une de nos côtes.

Le généreux *Freind* paya la dot des deux mariés ; il plaça bien tous ſes nouveaux convertis, par la protection de milord *Peterboroug ;*

car ce n'eſt pas aſſez d'aſſurer le ſalut des gens, il faut les faire vivre.

Ayant dépêché toutes ces bonnes actions avec ce ſang froid actif qui m'étonnait toujours, il conclut qu'il n'y avait d'autre parti à prendre pour mettre ſon fils dans le chemin des honnêtes gens, que de le marier avec une perſonne bien née qui eût de la beauté, des mœurs, de l'eſprit, et même un peu de richeſſe; que c'était le ſeul moyen de détacher *Jenni* de cette déteſtable *Clive-Hart*, et des gens perdus qu'il fréquentait.

J'avais entendu parler de Mlle *Primeroſe*, jeune héritière, élevée par miladi *Hervey*, ſa parente. Milord *Peterboroug* m'introduiſit chez miladi *Hervey*. Je vis miſs *Primeroſe*, et je jugeai qu'elle était bien capable de remplir toutes les vues de mon ami *Freind*. *Jenni*, dans ſa vie débordée, avait un profond reſpect pour ſon père, et même de la tendreſſe. Il était touché principalement de ce que ſon père ne lui feſait aucun reproche de ſa conduite paſſée. Ses dettes payées, ſans l'en avertir, des conſeils ſages donnés à propos et ſans réprimandes, des marques d'amitié échappées de temps en temps ſans aucune familiarité qui eût pu les avilir; tout cela pénétrait *Jenni*, né ſenſible et avec beaucoup d'eſprit. J'avais toutes les raiſons de croire

que la fureur de ſes déſordres céderait aux charmes de *Primeroſe* et aux étonnantes vertus de mon ami.

Milord *Peterboroug* lui-même préſenta d'abord le père, et enſuite *Jenni* chez miladi *Hervey*. Je remarquai que l'extrême beauté de *Jenni* fit d'abord une impreſſion profonde ſur le cœur de *Primeroſe ;* car je la vis baiſſer les yeux, les relever et rougir. *Jenni* ne parut que poli, et *Primeroſe* avoua à miladi *Hervey* qu'elle eût bien ſouhaité que cette politeſſe fût de l'amour.

Peu à peu notre beau jeune homme démêla tout le mérite de cette incomparable fille, quoiqu'il fût ſubjugué par l'infame *Clive-Hart*. Il était comme cet indien invité par un ange à cueillir un fruit céleſte, et retenu par les griffes d'un dragon. Ici le ſouvenir de ce que j'ai vu me ſuffoque. Mes pleurs mouillent mon papier. Quand j'aurai repris mes ſens, je reprendrai le fil de mon hiſtoire.

CHAPITRE VI.

Aventure épouvantable.

L'ON était prêt à conclure le mariage de la belle *Primerose* avec le beau *Jenni*. Notre ami *Freind* n'avait jamais goûté une joie plus pure; je la partageais. Voici comme elle fut changée en un désaſtre que je puis à peine comprendre.

La *Clive-Hart* aimait *Jenni* en lui feſant continuellement des infidélités. C'eſt le ſort, dit-on, de toutes les femmes qui, en mépriſant trop la pudeur, ont renoncé à la probité. Elle trahiſſait ſurtout ſon cher *Jenni* pour ſon cher *Birton* et pour un autre débauché de la même trempe. Ils vivaient enſemble dans la crapule; et ce qui ne ſe voit peut-être que dans notre nation, c'eſt qu'ils avaient tous de l'eſprit et de la valeur. Malheureuſement ils n'avaient jamais plus d'eſprit que contre DIEU. La maiſon de madame *Clive-Hart* était le rendez-vous des athées. Encore s'ils avaient été des athées gens de bien, comme *Epicure* et *Leontium*, comme *Lucrèce* et *Memmius*, comme *Spinoſa* qu'on dit avoir été un des plus honnêtes hommes de la Hollande, comme *Hobbes*, ſi fidelle à ſon infortuné monarque *Charles I*.... Mais!....

Quoi qu'il en ſoit, *Clive-Hart*, jalouſe avec fureur de la tendre et innocente *Primeroſe*, ſans être fidelle à *Jenni*, ne put ſouffrir cet heureux mariage. Elle médite une vengeance dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple dans notre ville de Londres, où nos pères cependant ont vu tant de crimes de tant d'eſpèces.

Elle ſut que *Primeroſe* devait paſſer devant ſa porte en revenant de la cité, où cette jeune perſonne était allée faire des emplettes avec ſa femme de chambre. Elle prend ce temps pour faire travailler à un petit canal ſouterrain qui conduiſait l'eau dans ſes offices.

Le carroſſe de *Primeroſe* fut obligé, en revenant, de s'arrêter vis-à-vis cet embarras. La *Clive-Hart* ſe préſente à elle, la prie de deſcendre, de ſe repoſer, d'accepter quelques rafraîchiſſemens, en attendant que le chemin ſoit libre. La belle *Primeroſe* tremblait à cette propoſition; mais *Jenni* était dans le veſtibule. Un mouvement involontaire, plus fort que la réflexion, la fit deſcendre. *Jenni* courait au-devant d'elle, et lui donnait déjà la main. Elle entre; le mari de la *Clive-Hart* était un ivrogne imbécille, odieux à ſa femme autant que ſoumis, à charge même par ſes complaiſances. Il préſente d'abord, en balbutiant, des rafraîchiſſemens à la demoiſelle qui honore ſa

maiſon, il en boit après elle. La dame *Clive-Hart* les emporte ſur le champ, et en fait préſenter d'autres. Pendant ce temps la rue eſt débarraſſée. *Primeroſe* remonte en carroſſe et rentre chez ſa mère.

Au bout d'un quart d'heure elle ſe plaint d'un mal de cœur et d'un étourdiſſement. On croit que ce petit dérangement n'eſt que l'effet du mouvement du carroſſe : mais le mal augmente de moment en moment ; et le lendemain elle était à la mort. Nous courûmes chez elle, M. *Freind* et moi. Nous trouvâmes cette charmante créature pâle, livide, agitée de convulſions, les lèvres retirées, les yeux tantôt éteints, tantôt étincelans, et toujours fixes. Des taches noires défiguraient ſa belle gorge et ſon beau viſage. Sa mère était évanouie à côté de ſon lit. Le ſecourable *Cheſelden* prodiguait en vain toutes les reſſources de ſon art. Je ne vous peindrai point le déſeſpoir de *Freind ;* il était inexprimable. Je vole au logis de la *Clive-Hart.* J'apprends que ſon mari vient de mourir, et que la femme a déſerté la maiſon. Je cherche *Jenni*, on ne le trouve pas. Une ſervante me dit que ſa maîtreſſe s'eſt jetée aux pieds de *Jenni*, et l'a conjuré de ne la pas abandonner dans ſon malheur; qu'elle eſt partie avec *Jenni* et *Birton*, et qu'on ne ſait où elle eſt allée.

Ecrasé de tant de coups si rapides et si multipliés, l'esprit bouleversé par des soupçons horribles que je chassais et qui revenaient, je me traîne dans la maison de la mourante. Cependant, me disais-je à moi-même, si cette abominable femme s'est jetée aux genoux de *Jenni*, si elle l'a prié d'avoir pitié d'elle, il n'est donc point complice. *Jenni* est incapable d'un crime si lâche, si affreux, qu'il n'a eu nul intérêt, nul motif de commettre, qui le priverait d'une femme adorable et de sa fortune, qui le rendrait exécrable au genre-humain : faible, il se sera laissé subjuguer par une malheureuse dont il n'aura pas connu les noirceurs. Il n'a point vu comme moi *Primerose* expirante ; il n'aurait pas quitté le chevet de son lit pour suivre l'empoisonneuse de sa femme. Dévoré de ces pensées j'entre en frissonnant chez celle que je craignais de ne plus trouver en vie : elle respirait ; le vieux *Clive-Hart* avait succombé en un moment, parce que son corps était usé par les débauches ; mais la jeune *Primerose* était soutenue par un tempérament aussi robuste que son ame était pure. Elle m'aperçut, et d'une voix tendre elle me demanda où était *Jenni*. A ce mot, j'avoue qu'un torrent de larmes coula de mes yeux. Je ne pus lui répondre. Je ne pus parler au père. Il fallut

la laiſſer enfin entre les mains fidelles qui la ſervaient.

Nous allâmes inſtruire milord de ce déſaſtre. Vous connaiſſez ſon cœur ; il eſt auſſi tendre pour ſes amis que terrible pour ſes ennemis. Jamais homme ne fut plus compatiſſant avec une phyſionomie plus dure. Il ſe donna autant de peine pour ſecourir la mourante, pour découvrir l'aſile de *Jenni* et de ſa ſcélérate, qu'il en avait pris pour donner l'Eſpagne à l'archiduc. Toutes nos recherches furent inutiles. Je crus que *Freind* en mourrait. Nous volions tantôt chez *Primeroſe*, dont l'agonie était longue, tantôt à Rocheſter, à Douvres, à Portſmouth ; on envoyait des courriers par-tout, on était par-tout, on errait à l'aventure, comme des chiens de chaſſe qui ont perdu la voie ; et cependant la mère infortunée de l'infortunée *Primeroſe* voyait d'heure en heure mourir ſa fille.

Enfin nous apprenons qu'une femme aſſez jeune et aſſez belle, accompagnée de trois jeunes gens et de quelques valets, s'eſt embarquée à Neuport dans le comté de Pembroke, ſur un petit vaiſſeau qui était à la rade, plein de contrebandiers ; et que ce bâtiment eſt parti pour l'Amérique ſeptentrionale.

Freind à cette nouvelle pouſſa un profond ſoupir, puis tout à coup ſe recueillant et me

ſerrant la main : Il faut, dit-il, que j'aille en Amérique. Je lui répondis en l'admirant et en pleurant : Je ne vous quitterai pas ; mais que pourrez-vous faire ? Ramener mon fils unique, dit-il, à ſa patrie et à la vertu, ou m'enſevelir auprès de lui. Nous ne pouvions douter en effet, aux indices qu'on nous donna, que ce ne fût *Jenni* qui s'était embarqué avec cette horrible femme et *Birton*, et les garnemens de ſon cortége.

Le bon père, ayant pris ſon parti, dit adieu à milord *Peterboroug* qui retourna bientôt en Catalogne, et nous allâmes fréter à Briſtol un vaiſſeau pour la rivière de Laware et pour la baie de Mariland. *Freind* concluait que ces parages étant au milieu des poſſeſſions anglaiſes, il fallait y diriger ſa navigation ; ſoit que ſon fils fût vers le ſud, ſoit qu'il eût marché vers le ſeptentrion. Il ſe munit d'argent, de lettres de change et de vivres, laiſſant à Londres un domeſtique affidé, chargé de lui donner des nouvelles par les vaiſſeaux qui allaient toutes les ſemaines dans le Mariland ou dans la Penſilvanie.

Nous partîmes ; les gens de l'équipage, en voyant la ſérénité ſur le viſage de *Freind*, croyaient que nous feſions un voyage de plaiſir ; mais quand il n'avait que moi pour témoin, ſes ſoupirs m'expliquaient aſſez ſa douleur

profonde. Je m'applaudiſſais quelquefois en ſecret de l'honneur de conſoler une ſi belle ame. Un vent d'oueſt nous retint long-temps à la hauteur des Sorlingues.. Nous fûmes obligés de diriger notre route vers la nouvelle Angleterre. Que d'informations nous fîmes ſur toute la côte ! que de temps et de ſoins perdus ! Enfin un vent de nord-eſt s'étant levé, nous tournâmes vers Mariland. C'eſt là qu'on nous dépeignit *Jenni*, la *Clive-Hart* et leurs compagnons.

Ils avaient ſéjourné ſur la côte pendant plus d'un mois, et avaient étonné toute la colonie par des débauches et des magnificences inconnues juſqu'alors dans cette partie du globe, après quoi ils étaient diſparus, et perſonne ne ſavait de leurs nouvelles.

Nous avançâmes dans la baie avec le deſſein d'aller juſqu'à Baltimore prendre de nouvelles informations.

CHAPITRE VII.

Ce qui arriva en Amérique.

NOUS trouvâmes dans la route ſur la droite une habitation très-bien entendue. C'était une maiſon baſſe, commode et propre, entre une grange ſpacieuſe et une vaſte étable, le tout

entouré d'un jardin où croiſſaient tous les fruits du pays. Cet enclos appartenait à un vieillard qui nous invita à deſcendre dans ſa retraite. Il n'avait pas l'air d'un anglais, et nous jugeâmes bientôt à ſon accent qu'il était étranger. Nous ancrâmes ; nous deſcendîmes ; ce bon homme nous reçut avec cordialité, et nous donna le meilleur repas qu'on puiſſe faire dans le nouveau monde.

Nous lui inſinuâmes diſcrétement notre déſir de ſavoir à qui nous avions l'obligation d'être ſi bien reçus. Je ſuis, dit-il, un de ceux que vous appelez ſauvages : je naquis ſur une des Montagnes bleues qui bordent cette contrée, et que vous voyez à l'occident. Un gros vilain ſerpent à ſonnette m'avait mordu dans mon enfance ſur une de ces montagnes ; j'étais abandonné, j'allais mourir. Le père de milord *Baltimore* d'aujourd'hui me rencontra, me mit entre les mains de ſon médecin, et je lui dus la vie. Je lui rendis bientôt ce que je lui devais ; car je lui ſauvai la ſienne dans un combat contre une horde voiſine. Il me donna pour récompenſe cette habitation où je vis heureux.

M. *Freind* lui demanda s'il était de la religion du lord *Baltimore?* Moi ? dit-il, je ſuis de la mienne ; pourquoi voudriez-vous que je fuſſe de la religion d'un autre homme ? Cette réponſe courte et énergique nous fit rentrer

un peu en nous-mêmes. Vous avez donc, lui dis-je, votre Dieu et votre loi? Oui, nous répondit-il avec une aſſurance qui n'avait rien de la fierté; mon Dieu eſt là, et il montra le ciel; ma loi eſt là-dedans, et il mit la main ſur ſon cœur.

M. *Freind* fut ſaiſi d'admiration, et me ſerrant la main : Cette pure nature, me dit-il, en ſait plus que tous les bacheliers qui ont raiſonné avec nous dans Barcelone.

Il était preſſé d'apprendre, s'il ſe pouvait, quelque nouvelle certaine de ſon fils *Jenni*. C'était un poids qui l'oppreſſait. Il demanda ſi on n'avait pas entendu parler de cette bande de jeunes gens qui avaient fait tant de fracas dans les environs? Comment! dit le vieillard, ſi on m'en a parlé! je les ai vus, je les ai reçus chez moi; et ils ont été ſi contens de ma réception qu'ils ſont partis avec une de mes filles.

Jugez quel fut le frémiſſement et l'effroi de mon ami à ce diſcours. Il ne put s'empêcher de s'écrier dans ſon premier mouvement : Quoi! votre fille a été enlevée par mon fils! Bon anglais, lui repartit le vieillard, ne te fâche point; je ſuis très-aiſe que celui qui eſt parti de chez moi avec ma fille ſoit ton fils; car il eſt beau, bien fait et paraît courageux. Il ne m'a point enlevé ma chère *Parouba*; car

il faut que tu faches que *Parouba* eſt ſon nom, parce que *Parouba* eſt le mien. S'il m'avait pris ma *Parouba*, ce ſerait un vol; et mes cinq enfans mâles, qui ſont à préſent à la chaſſe dans le voiſinage à quarante ou cinquante milles d'ici, n'auraient pas ſouffert cet affront. C'eſt un grand péché de voler le bien d'autrui. Ma fille s'en eſt allée de ſon plein gré avec ces jeunes gens; elle a voulu voir le pays; c'eſt une petite ſatisfaction qu'on ne doit pas refuſer à une perſonne de ſon âge. Ces voyageurs me la rendront avant qu'il ſoit un mois, j'en ſuis sûr; car ils me l'ont promis. Ces paroles m'auraient fait rire ſi la douleur où je voyais mon ami plongé n'avait pas pénétré mon ame qui en était toute occupée.

Le ſoir, tandis que nous étions prêts à partir et à profiter du vent, arrive un des fils de *Parouba* tout eſſoufflé, la pâleur, l'horreur et le déſeſpoir ſur le viſage. Qu'as-tu donc, mon fils? d'où viens-tu? je te croyais à la chaſſe; que t'eſt-il arrivé? es-tu bleſſé par quelque bête ſauvage? — Non, mon père, je ne ſuis point bleſſé, mais je me meurs. — Mais d'où viens-tu, encore une fois, mon cher fils? — De quarante milles d'ici ſans m'arrêter; mais je ſuis mort.

Le père, tout tremblant, le fait repoſer. On lui donne des reſtaurans; nous nous

empreſſions autour de lui, ſes petits frères, ſes petites ſœurs, M. *Freind* et moi, et nos domeſtiques. Quand il eut repris ſes ſens, il ſe jeta au cou du bon vieillard *Parouba*. Ah! dit-il en ſanglottant, ma ſœur *Parouba* eſt priſonnière de guerre, et probablement va être mangée.

Le bon homme *Parouba* tomba par terre à ces paroles. M. *Freind*, qui était père auſſi, ſentit ſes entrailles s'émouvoir. Enfin *Parouba* le fils nous apprit qu'une troupe de jeunes anglais fort étourdis avaient attaqué par paſſe-temps des gens de la Montagne bleue. Ils avaient, dit-il, avec eux une très-belle femme et ſa ſuivante; et je ne ſais comment ma ſœur ſe trouvait dans cette compagnie. La belle anglaiſe a été tuée et mangée, ma ſœur a été priſe et ſera mangée tout de même. Je viens ici chercher du ſecours contre les gens de la Montagne bleue; je veux les tuer, les manger à mon tour, reprendre ma chère ſœur ou mourir.

Ce fut alors à M. *Freind* de s'évanouir; mais l'habitude de ſe commander à lui-même le ſoutint. DIEU m'a donné un fils, me dit-il; il reprendra le fils et le père quand le moment d'exécuter ſes décrets éternels ſera venu. Mon ami, je ſerais tenté de croire que DIEU agit quelquefois par une providence particulière, ſoumiſe à ſes lois générales, puiſqu'il punit

en

en Amérique des crimes commis en Europe, et que la ſcélérate *Clive-Hart* eſt morte comme elle devait mourir. Peut-être le ſouverain fabricateur de tant de mondes, aura-t-il arrangé les choſes de façon que les grands forfaits commis dans un globe ſont expiés quelquefois dans ce globe même. Je n'oſe le croire, mais je le ſouhaite; et je le croirais ſi cette idée n'était pas contre toutes les règles de la bonne métaphyſique.

Après des réflexions ſi triſtes ſur de ſi fatales aventures, fort ordinaires en Amérique, *Freind* prit ſon parti incontinent ſelon ſa coutume. J'ai un bon vaiſſeau, dit-il à ſon hôte, il eſt bien approviſionné; remontons le golfe avec la marée le plus près que nous pourrons des Montagnes bleues. Mon affaire la plus preſſée eſt à préſent de ſauver votre fille. Allons vers vos anciens compatriotes; vous leur direz que je viens leur apporter le calumet de la paix, et que je ſuis le petit-fils de *Penn:* ce nom ſeul ſuffira.

A ce nom de *Penn*, ſi révéré dans toute l'Amérique boréale, le bon *Parouba* et ſon fils ſentirent les mouvemens du plus profond reſpect et de la plus chère eſpérance. Nous nous embarquons, nous mettons à la voile, nous abordons en trente-ſix heures auprès de Baltimore.

A peine étions-nous à la vue de cette petite place, alors presque déserte, que nous découvrîmes de loin une troupe nombreuse d'habitans des Montagnes bleues qui descendaient dans la plaine, armés de casse-têtes, de haches et de ces mousquets que les Européans leur ont si sottement vendus pour avoir des pelleteries. On entendait déjà leurs hurlemens effroyables. D'un autre côté s'avançaient quatre cavaliers suivis de quelques hommes de pied. Cette petite troupe nous prit pour des gens de Baltimore qui venaient les combattre. Les cavaliers courent sur nous à bride abattue, le sabre à la main. Nos compagnons se préparaient à les recevoir. M. *Freind*, ayant regardé fixement les cavaliers, frissonna un moment; mais, reprenant tout à coup son sang froid ordinaire : Ne bougez, mes amis, nous dit-il d'une voix attendrie; laissez-moi agir seul. Il s'avance en effet seul, sans armes, à pas lents, vers la troupe. Nous voyons en un moment le chef abandonner la bride de son cheval, se jeter à terre, et tomber prosterné. Nous poussons un cri d'étonnement, nous approchons; c'était *Jenni* lui-même qui baignait de larmes les pieds de son père, qu'il embrassait de ses mains tremblantes. Ni l'un ni l'autre ne pouvait parler. *Birton* et les deux jeunes cavaliers qui l'accompagnaient descendirent de

cheval. Mais *Birton*, conservant son caractère, lui dit : Pardieu, notre cher *Freind*, je ne t'attendais pas ici. Toi et moi nous sommes faits pour les aventures ; pardieu, je suis bien aise de te voir.

Freind, sans daigner lui répondre, se tourna vers l'armée des Montagnes bleues qui s'avançait. Il marche à elle avec le seul *Parouba*, qui lui servait d'interprète. Compatriotes, leur dit *Parouba*, voici le descendant de *Penn* qui vous apporte le calumet de la paix.

A ces mots, le plus ancien du peuple répondit, en élevant les mains et les yeux au ciel : Un fils de *Penn!* que je baise ses pieds et ses mains, et ses parties sacrées de la génération. Qu'il puisse faire une longue race de *Penn!* que les *Penn* vivent à jamais ! le grand *Penn* est notre *Manitou*, notre dieu. Ce fut presque le seul des gens d'Europe qui ne nous trompa point, qui ne s'empara point de nos terres par la force. Il acheta le pays que nous lui cédâmes ; il le paya libéralement ; il entretint chez nous la concorde ; il apporta des remèdes pour le peu de maladies que notre commerce avec les gens d'Europe nous communiquait ; il nous enseigna des arts que nous ignorions. Jamais nous ne fumâmes contre lui ni contre ses enfans le calumet de la guerre ; nous n'avons avec les *Penn* que le calumet de l'adoration.

Ayant parlé ainſi au nom de ſon peuple, il courut en effet baiſer les pieds et les mains de M. *Freind ;* mais il s'abſtint de parvenir aux parties ſacrées, dès qu'on lui dit que ce n'était pas l'uſage en Angleterre, et que chaque pays a ſes cérémonies.

Freind fit apporter ſur le champ une trentaine de jambons, autant de grands pâtés et de poulardes à la daube, deux cents gros flacons de vin de Pontac qu'on tira du vaiſſeau ; il plaça à côté de lui le commandant des Montagnes bleues. *Jenni* et ſes compagnons furent du feſtin ; mais *Jenni* aurait voulu être cent pieds ſous terre. Son père ne lui diſait mot ; et ce ſilence augmentait encore ſa honte.

Birton, à qui tout était égal, montrait une gaieté évaporée. *Freind*, avant qu'on ſe mît à manger, dit au bon *Parouba :* Il nous manque ici une perſonne bien chère, c'eſt votre fille. Le commandant des Montagnes bleues la fit venir ſur le champ ; on ne lui avait fait aucun outrage ; elle embraſſa ſon père et ſon frère, comme ſi elle fût revenue de la promenade.

Je profitai de la liberté du repas pour demander par quelle raiſon les guerriers des Montagnes bleues avaient tué et mangé madame *Clive-Hart*, et n'avaient rien fait à la fille de *Parouba ?* C'eſt parce que nous

ſommes juſtes, répondit le commandant. Cette fière anglaiſe était de la troupe qui nous attaqua; elle tua un des nôtres d'un coup de piſtolet par derrière. Nous n'avons rien fait à la *Parouba*, dès que nous avons ſu qu'elle était la fille d'un de nos anciens camarades, et qu'elle n'était venue ici que pour s'amuſer; il faut rendre à chacun ſelon ſes œuvres.

Freind fut touché de cette maxime, mais il repréſenta que la coutume de manger des femmes était indigne de ſi braves gens, et qu'avec tant de vertu on ne devait pas être anthropophage.

Le chef des Montagnes nous demanda alors ce que nous feſions de nos ennemis, lorſque nous les avions tués. Nous les enterrons, lui répondis-je. J'entends, dit-il, vous les faites manger par les vers. Nous voulons avoir la préférence; nos eſtomacs ſont une ſépulture plus honorable.

Birton prit plaiſir à ſoutenir l'opinion des Montagnes bleues. Il dit que la coutume de mettre ſon prochain au pot ou à la broche était la plus ancienne et la plus naturelle, puiſqu'on l'avait trouvée établie dans les deux hémiſphères; qu'il était par conſéquent démontré que c'était-là une idée innée; qu'on avait été à la chaſſe aux hommes avant d'aller à la chaſſe aux bêtes, par la raiſon qu'il était bien

plus aiſé de tuer un homme que de tuer un loup ; que ſi les Juifs, dans leurs livres ſi long-temps ignorés, ont imaginé qu'un nommé *Caïn* tua un nommé *Abel*, ce ne put être que pour le manger ; que ces Juifs eux-mêmes avouent nettement s'être nourris pluſieurs fois de chair humaine ; que, ſelon les meilleurs hiſtoriens, les Juifs dévorèrent les chairs ſanglantes des romains aſſaſſinés par eux en Egypte, en Chypre, en Aſie, dans leurs révoltes contre les empereurs *Trajan* et *Adrien.*

Nous lui laiſsâmes débiter ces dures plaiſanteries, dont le fond pouvait malheureuſement être vrai, mais qui n'avaient rien de l'atticiſme grec et de l'urbanité romaine.

Le bon *Freind*, ſans lui répondre, adreſſa la parole aux gens du pays. *Parouba* l'interprétait phraſe à phraſe. Jamais le grave *Tillotſon* ne parla avec tant d'énergie ; jamais l'inſinuant *Smaldrige* n'eut des grâces ſi touchantes. Le grand ſecret eſt de démontrer avec éloquence. Il leur démontra donc que ces feſtins où l'on ſe nourrit de la chair de ſes ſemblables ſont des repas de vautours, et non pas d'hommes ; que cette exécrable coutume inſpire une férocité deſtructive du genre-humain ; que c'était la raiſon pour laquelle ils ne connaiſſaient ni les conſolations de la ſociété, ni la culture de la terre. Enfin ils jurèrent par leur

grand *Manitou* qu'ils ne mangeraient plus ni hommes ni femmes.

Freind, dans une ſeule converſation, fut leur légiſlateur ; c'était *Orphée* qui apprivoiſait les tigres. Les jéſuites ont beau s'attribuer des miracles dans leurs Lettres curieuſes et édifiantes, qui ſont rarement l'un et l'autre, ils n'égaleront jamais notre ami *Freind*.

Après avoir comblé de préſens les ſeigneurs des Montagnes bleues, il ramena dans ſon vaiſſeau le bon homme *Parouba* vers ſa demeure. Le jeune *Parouba* fut du voyage avec ſa ſœur ; les autres frères avaient pourſuivi leur chaſſe du côté de la Caroline. *Jenni*, *Birton* et leurs camarades s'embarquèrent dans le vaiſſeau ; le ſage *Freind* perſiſtait toujours dans ſa méthode de ne faire aucun reproche à ſon fils, quand ce garnement avait fait quelque mauvaiſe action ; il le laiſſait s'examiner lui-même et dévorer ſon cœur, comme dit *Pythagore*. Cependant il reprit trois fois la lettre qu'on lui avait apportée d'Angleterre ; et, en la reliſant, il regardait ſon fils qui baiſſait toujours les yeux, et on liſait ſur le viſage de ce jeune homme le reſpect et le repentir.

Pour *Birton*, il était auſſi gai et auſſi déſinvolte que s'il était revenu de la comédie ; c'était un caractère à peu-près dans le goût du feu comte de *Rocheſter*, extrême dans la

débauche, dans la bravoure, dans ſes idées, dans ſes expreſſions, dans ſa philoſophie épicurienne, n'étant attaché à rien, ſinon aux choſes extraordinaires dont il ſe dégoûtait bien vîte; ayant cette ſorte d'eſprit qui tient les vraiſemblances pour des démonſtrations; plus ſavant, plus éloquent qu'aucun jeune homme de ſon âge, mais ne s'étant jamais donné la peine de rien approfondir.

Il échappa à M. *Freind*, en dînant avec nous dans le vaiſſeau, de me dire: En vérité, mon ami, j'eſpère que DIEU inſpirera des mœurs plus honnêtes à ces jeunes gens, et que l'exemple terrible de la *Clive-Hart* les corrigera.

Birton, ayant entendu ces paroles, lui dit d'un ton un peu dédaigneux: J'étais depuis long-temps très-mécontent de cette méchante *Clive-Hart*, je ne me ſoucie pas plus d'elle que d'une poularde graſſe qu'on aurait miſe à la broche: mais, en bonne foi, penſez-vous qu'il exiſte, je ne ſais où, un être continuellement occupé à faire punir toutes les méchantes femmes, et tous les hommes pervers qui peuplent et dépeuplent les quatre parties de notre petit monde? Oubliez-vous que notre déteſtable *Marie*, fille de *Henri VIII*, fut heureuſe juſqu'à ſa mort? et cependant elle avait fait périr dans les flammes plus de huit cents

citoyens

citoyens et citoyennes, ſur le ſeul prétexte qu'ils ne croyaient ni à la tranſſubſtantiation ni au pape. Son père, preſque auſſi barbare qu'elle, et ſon mari, plus profondément méchant, vécurent dans les plaiſirs. Le pape *Alexandre VI*, plus criminel qu'eux tous, fut auſſi le plus fortuné; tous ſes crimes lui réuſſirent, et il mourut à ſoixante et douze ans, puiſſant, riche, courtiſé de tous les rois. Où eſt donc le Dieu juſte et vengeur? non, pardieu, il n'y a point de Dieu.

M. *Freind*, d'un air auſtère, mais tranquille, lui dit: Monſieur, vous ne devriez pas, ce me ſemble, jurer par DIEU même que ce DIEU n'exiſte pas. Songez que *Newton* et *Locke* n'ont prononcé jamais ce nom ſacré ſans un air de recueillement et d'adoration ſecrète qui a été remarqué de tout le monde.

Pox, repartit *Birton*, je me ſoucie bien de la mine que deux hommes ont faite. Quelle mine avait donc *Newton* quand il commentait l'Apocalypſe? et quelle grimace feſait *Locke* lorſqu'il racontait la longue converſation d'un perroquet avec le prince *Maurice?* Alors *Freind* prononça ces belles paroles d'or qui ſe gravèrent dans mon cœur: *Oublions les rêves des grands hommes, et ſouvenons-nous des vérités qu'ils nous ont enſeignées.* Cette réponſe engagea une diſpute réglée, plus intéreſſante que la

conversation avec le bachelier de Salamanque; je me mis dans un coin, j'écrivis en notes tout ce qui fut dit : on se rangea autour des deux combattans ; le bon homme *Parouba*, son fils, et surtout sa fille, les compagnons de débauches de *Jenni*, écoutaient, le cou tendu, les yeux fixés ; et *Jenni*, la tête baissée, les deux coudes sur ses genoux, les mains sur ses yeux, semblait plongé dans la plus profonde méditation.

Voici mot à mot la dispute.

CHAPITRE VIII.

Dialogue de Freind et de Birton sur l'athéisme.

FREIND.

Je ne vous répéterai pas, Monsieur, les argumens métaphysiques de notre célèbre *Clarke*. Je vous exhorte seulement à les relire ; ils sont plus faits pour vous éclairer que pour vous toucher : je ne veux vous apporter que des raisons qui peut-être parleront plus à votre cœur.

BIRTON.

Vous me ferez plaisir ; je veux qu'on m'amuse et qu'on m'intéresse ; je hais les sophismes : les disputes métaphysiques ressemblent à des

ballons remplis de vent que les combattans ſe renvoient. Les veſſies crèvent, l'air en ſort, il ne reſte rien.

FREIND.

Peut-être, dans les profondeurs du reſpectable arien *Clarke*, y a-t-il quelques obſcurités, quelques veſſies ; peut-être s'eſt-il trompé ſur la réalité de l'infini actuel et de l'eſpace, &c. peut-être, en ſe feſant commentateur de DIEU, a-t-il imité quelquefois les commentateurs d'*Homère*, qui lui ſuppoſent des idées auxquelles *Homère* ne penſa jamais.

(A ces mots d'infini, d'eſpace, d'*Homère*, de commentateurs, le bon homme *Parouba* et ſa fille, et quelques anglais même, voulurent aller prendre l'air ſur le tillac ; mais *Freind* ayant promis d'être intelligible, ils demeurèrent ; et moi j'expliquais tout bas à *Parouba* quelques mots un peu ſcientifiques, que des gens nés ſur les Montagnes bleues ne pouvaient entendre auſſi commodément que des docteurs d'Oxford et de Cambridge.)

L'ami *Freind* continua donc ainſi : Il ſerait triſte que, pour être sûr de l'exiſtence de DIEU, il fût néceſſaire d'être un profond métaphyſicien : il n'y aurait tout au plus en Angleterre qu'une centaine d'eſprits bien verſés ou renverſés dans cette ſcience ardue du pour et du contre, qui fuſſent capables de

ſonder cet abyme ; et le reſte de la terre entière croupirait dans une ignorance invincible, abandonné en proie à ſes paſſions brutales, gouverné par le ſeul inſtinct, et ne raiſonnant paſſablement que ſur les groſſières notions de ſes intérêts charnels. Pour ſavoir s'il eſt un Dieu, je ne vous demande qu'une choſe, c'eſt d'ouvrir les yeux.

BIRTON.

Ah ! je vous vois venir; vous recourez à ce vieil argument tant rebattu, que le ſoleil tourne ſur ſon axe en vingt-cinq jours et demi, en dépit de l'abſurde inquiſition de Rome ; que la lumière nous arrive réfléchie de Saturne en quatorze minutes, malgré les ſuppoſitions abſurdes de *Deſcartes ;* que chaque étoile fixe eſt un ſoleil comme le nôtre, environné de planètes ; que tous ces aſtres innombrables, placés dans les profondeurs de l'eſpace, obéiſſent aux lois mathématiques découvertes et démontrées par le grand *Newton ;* qu'un catéchiſte annonce DIEU aux enfans, et que *Newton* le prouve aux ſages, comme le dit un philoſophe *frenchman*, perſécuté dans ſon drôle de pays pour l'avoir dit. (*)

Ne vous tourmentez pas à m'étaler cet ordre conſtant qui règne dans toutes les parties

(*) M. de *Voltaire.* C'eſt un anachroniſme.

de l'univers ; il faut bien que tout ce qui exiſte ſoit dans un ordre quelconque ; il faut bien que la matière plus rare s'élève ſur la plus maſſive, que le plus fort en tout ſens preſſe le plus faible, que ce qui eſt pouſſé avec plus de mouvement coure plus vîte ; tout s'arrange ainſi de ſoi-même. Vous auriez beau, après avoir bu une pinte de vin comme *Eſdras*, me parler comme lui neuf cents ſoixante heures de ſuite ſans fermer la bouche, je ne vous en croirais pas davantage. Voudriez-vous que j'adoptaſſe un Etre éternel, infini et immuable, qui s'eſt plu, dans je ne ſais quel temps, à créer de rien des choſes qui changent à tout moment, et à faire des araignées pour éventrer des mouches ? voudriez-vous que je diſſe, avec ce bavard impertinent de *Nieuventyd*, que DIEU *nous a donné des oreilles pour avoir la foi, parce que la foi vient par ouï-dire ?* Non, non, je ne croirai point à des charlatans qui ont vendu cher leurs drogues à des imbécilles ; je m'en tiens au petit livre d'un *frenchman*, qui dit que rien n'exiſte et ne peut exiſter, ſinon la nature ; que la nature fait tout, que la nature eſt tout, qu'il eſt impoſſible et contradictoire qu'il exiſte quelque choſe au-delà du tout ; en un mot, je ne crois qu'à la nature. (*)

(*) Il s'agit du *Syſtême de la nature*, fort poſtérieur au ſiége de Barcelone et aux aventures de *Jenni*.

FREIND.

Et ſi je vous diſais qu'il n'y a point de nature, et que dans nous, autour de nous, et à cent mille millions de lieues, tout eſt art ſans aucune exception.

BIRTON.

Comment, tout eſt art! en voici bien d'une autre!

FREIND.

Preſque perſonne n'y prend garde; cependant rien n'eſt plus vrai. Je vous dirai toujours: Servez-vous de vos yeux, et vous reconnaîtrez, vous adorerez un Dieu. Songez comment ces globes immenſes, que vous voyez rouler dans leur immenſe carrière, obſervent les lois d'une profonde mathématique; il y a donc un grand mathématicien, que *Platon* appelait l'éternel géomètre. Vous admirez ces machines d'une nouvelle invention qu'on appelle *oréri*, parce que milord *Oréri* les a miſes à la mode en protégeant l'ouvrier par ſes libéralités; c'eſt une très-faible copie de notre monde planétaire et de ſes révolutions. La période même du changement des ſolſtices et des équinoxes, qui nous amène de jour en jour une nouvelle étoile polaire, cette période, cette courſe ſi lente d'environ vingt-ſix mille ans, n'a pu être exécutée par des mains humaines dans

nos oréri. Cette machine eſt très-imparfaite ; il faut la faire tourner avec une manivelle ; cependant c'eſt un chef-d'œuvre de l'habileté de nos artiſans. Jugez donc quelle eſt la puiſſance, quel eſt le génie de l'éternel architecte, ſi l'on peut ſe ſervir de ces termes impropres ſi mal aſſortis à l'Etre ſuprême.

(Je donnai une légère idée d'un oréri à *Parouba.*) Il dit : S'il y a du génie dans cette copie, il faut bien qu'il y en ait dans l'original : je voudrais voir un oréri ; mais le ciel eſt plus beau. Tous les aſſiſtans, anglais et américains, entendant ces mots, furent également frappés de la vérité, et levèrent les mains au ciel. *Birton* demeura tout penſif, puis il s'écria : „ Quoi ! tout ſerait art, et la nature ne ſerait „ que l'ouvrage d'un ſuprême artiſan ! ſerait-il „ poſſible ? „ Le ſage *Freind* continua ainſi :

Portez à préſent vos yeux ſur vous-même ; examinez avec quel art étonnant, et jamais aſſez connu, tout y eſt conſtruit en dedans et en dehors pour tous vos uſages et pour tous vos déſirs ; je ne prétends pas faire ici une leçon d'anatomie ; vous ſavez aſſez qu'il n'y a pas un viſcère qui ne ſoit néceſſaire, et qui ne ſoit ſecouru dans ſes dangers par le jeu continuel des viſcères voiſins. Les ſecours dans le corps ſont ſi artificieuſement préparés de tous côtés, qu'il n'y a pas une ſeule veine

qui n'ait ſes valvules, ſes écluſes, pour ouvrir au ſang des paſſages. Depuis la racine des cheveux juſqu'aux orteils des pieds, tout eſt art, tout eſt préparation, moyen et fin. Et, en vérité, on ne peut que ſe ſentir de l'indignation contre ceux qui oſent nier les véritables cauſes finales, et qui ont aſſez de mauvaiſe foi ou de fureur pour dire que la bouche n'eſt pas faite pour parler et pour manger; que ni les yeux ne ſont merveilleuſement diſpoſés pour voir, ni les oreilles pour entendre, ni les parties de la génération pour engendrer: cette audace eſt ſi folle que j'ai peine à la comprendre.

Avouons que chaque animal rend le témoignage au ſuprême fabricateur.

La plus petite herbe ſuffit pour confondre l'intelligence humaine; et cela eſt ſi vrai qu'il eſt impoſſible aux efforts de tous les hommes réunis de produire un brin de paille, ſi le germe n'eſt pas dans la terre: et il ne faut pas dire que les germes pourriſſent pour produire; car ces bêtiſes ne ſe diſent plus.

(L'aſſemblée ſentit la vérité de ces preuves plus vivement que tout le reſte, parce qu'elles étaient plus palpables. *Birton* diſait entre ſes dents: Faudra-t-il ſe ſoumettre à reconnaître un DIEU? nous verrons cela, pardieu; c'eſt une affaire à examiner. *Jenni* rêvait toujours

profondément, et était touché ; et notre *Freind* acheva sa phrase.)

Non, mes amis, nous ne fesons rien, nous ne pouvons rien faire ; il nous est donné d'arranger, d'unir, de désunir, de nombrer, de peser, de mesurer ; mais faire ! quel mot ! il n'y a que l'Etre nécessaire, l'Etre existant éternellement par lui-même, qui fasse ; voilà pourquoi les charlatans qui travaillent à la pierre philosophale sont de si grands imbécilles ou de si grands fripons. Ils se vantent de créer de l'or, et ils ne peuvent créer de la crotte.

Avouons donc, mes amis, qu'il est un Etre suprême, nécessaire, incompréhensible, qui nous a faits.

BIRTON.

Et où est-il cet Etre ? s'il y en a un, pourquoi se cache-t-il ? Quelqu'un l'a-t-il jamais vu ? doit-on se cacher quand on a fait du bien ?

FREIND.

Avez-vous jamais vu *Christophe Wren* qui a bâti Saint-Paul de Londres ? cependant il est démontré que cet édifice est l'ouvrage d'un architecte très-habile.

BIRTON.

Tout le monde conçoit aisément que *Wren*

a bâti avec beaucoup d'argent ce vaſte édifice, où *Burgeſs* nous endort quand il prêche. Nous ſavons bien pourquoi et comment nos pères ont élevé ce bâtiment : mais pourquoi et comment un Dieu aurait-il créé de rien cet univers ? Vous ſavez l'ancienne maxime de toute l'antiquité : *Rien ne peut rien créer*, *rien ne retourne à rien*. C'eſt une vérité dont perſonne n'a jamais douté. Votre Bible même dit expreſſément que votre Dieu fit le ciel et la terre, quoique le ciel, c'eſt-à-dire l'aſſemblage de tous les aſtres, ſoit beaucoup plus ſupérieur à la terre que cette terre ne l'eſt au plus petit des grains de ſable : mais votre Bible n'a jamais dit que DIEU fit le ciel et la terre avec rien du tout : elle ne prétend point que le Seigneur ait fait la femme de rien. Il la pétrit fort ſingulièrement d'une côte qu'il arracha à ſon mari. Le chaos exiſtait, ſelon la Bible même, avant la terre : donc la matière était auſſi éternelle que votre Dieu.

(Il s'éleva alors un petit murmure dans l'aſſemblée ; on diſait : *Birton* pourrait bien avoir raiſon ; mais *Freind* répondit :)

Je vous ai, je penſe, prouvé qu'il exiſte une intelligence ſuprême, une puiſſance éternelle à qui nous devons une vie paſſagère : je ne vous ai point promis de vous expliquer le pourquoi et le comment. DIEU m'a donné

aſſez de raiſon pour comprendre qu'il exiſte; mais non aſſez pour ſavoir au juſte ſi la matière lui a été éternellement ſoumiſe, ou s'il l'a fait naître dans le temps. Que vous importe l'éternité ou la création de la matière, pourvu que vous reconnaiſſiez un DIEU, un maître de la matière et de vous? Vous me demandez où DIEU eſt; je n'en ſais rien, et je ne le dois pas ſavoir. Je ſais qu'il eſt; je ſais qu'il eſt notre maître, qu'il fait tout, que nous devons tout attendre de ſa bonté.

BIRTON.

De ſa bonté! vous vous moquez de moi. Vous m'avez dit: Servez-vous de vos yeux; et moi je vous dis: Servez-vous des vôtres. Jetez ſeulement un coup d'œil ſur la terre entière, et jugez ſi votre Dieu ſerait bon.

(M. *Freind* ſentit bien que c'était-là le fort de la diſpute, et que *Birton* lui préparait un rude aſſaut; il s'aperçut que les auditeurs, et ſurtout les américains, avaient beſoin de prendre haleine pour écouter, et lui pour parler. Il ſe recommanda à DIEU; on alla ſe promener ſur le tillac: on prit enſuite du thé dans le yacht, et la diſpute réglée recommença.)

CHAPITRE IX.

Sur l'athéisme.

BIRTON.

PARDIEU, Monsieur, vous n'aurez pas si beau jeu sur l'article de la bonté que vous l'avez eu sur la puissance et sur l'industrie : je vous parlerai d'abord des énormes défauts de ce globe, qui sont précisément l'opposé de cette industrie tant vantée ; ensuite je mettrai sous vos yeux les crimes et les malheurs perpétuels des habitans, et vous jugerez de l'affection paternelle que, selon vous, le maître a pour eux.

Je commence par vous dire que les gens de Glocestershire, mon pays, quand ils ont fait naître des chevaux dans leurs haras, les élèvent dans de beaux pâturages, leur donnent ensuite une bonne écurie, et de l'avoine et de la paille à foison. Mais, s'il vous plaît, quelle nourriture et quel abri avaient tous ces pauvres Américains du Nord quand nous les avons découverts après tant de siècles ? Il fallait qu'ils courussent trente et quarante milles pour avoir de quoi manger. Toute la côte boréale de notre ancien monde languit à peu-près

ſous la même néceſſité ; et, depuis la Laponie ſuédoiſe juſqu'aux mers ſeptentrionales du Japon, cent peuples traînent leur vie, auſſi courte qu'inſupportable, dans une diſette affreuſe, au milieu de leurs neiges éternelles.

Les plus beaux climats ſont expoſés ſans ceſſe à des fléaux deſtructeurs. Nous y marchons ſur des précipices enflammés, recouverts de terrains fertiles qui ſont des piéges de mort. Il n'y a point d'autres enfers, ſans doute ; et ces enfers ſe ſont ouverts mille fois ſous nos pas.

On nous parle d'un déluge univerſel, phyſiquement impoſſible, et dont tous les gens ſenſés rient ; mais du moins on nous conſole en nous diſant qu'il n'a duré que dix mois : il devait éteindre ces feux qui depuis ont détruit tant de villes floriſſantes. Votre ſaint *Auguſtin* nous apprend qu'il y eut cent villes entières d'embraſées et d'abymées en Lybie par un ſeul tremblement de terre ; ces volcans ont bouleverſé toute la belle Italie. Pour comble de maux, les triſtes habitans de la zone Glaciale ne ſont pas exempts de ces gouffres ſouterrains ; les Iſlandais toujours menacés voient la faim devant eux, cent pieds de glace et cent pieds de flamme à droite et à gauche ſur leur mont Hécla : car tous les grands volcans ſont placés ſur ces montagnes hideuſes.

On a beau nous dire que ces montagnes de deux mille toises de hauteur ne sont rien par rapport à la terre, qui a trois mille lieues de diamètre ; que c'est un grain de la peau d'une orange sur la rondeur de ce fruit, que ce n'est pas un pied sur trois mille. Hélas ! qui sommes-nous donc, si les hautes montagnes ne sont sur la terre que la figure d'un pied sur trois mille pieds, et de quatre pouces sur mille pieds ? Nous sommes donc des animaux absolument imperceptibles ; et cependant nous sommes écrasés par tout ce qui nous environne quoique notre infinie petitesse, si voisine du néant, semblât devoir nous mettre à l'abri de tous les accidens. Après cette innombrable quantité de villes détruites, rebâties et détruites encore comme des fourmillières, que dirons-nous de ces mers de sable qui traversent le milieu de l'Afrique, et dont les vagues brûlantes, amoncelées par les vents, ont englouti des armées entières ? A quoi servent ces vastes déserts à côté de la belle Syrie ? déserts si affreux, si inhabitables, que ces animaux féroces appelés Juifs se crurent dans le paradis terrestre, quand ils passèrent de ces lieux d'horreur dans un coin de terre dont on pouvait cultiver quelques arpens.

Ce n'est pas encore assez que l'homme, cette noble créature, ait été si mal logé, si

mal vêtu, si mal nourri pendant tant de siècles : il naît entre de l'urine et de la matière fécale pour respirer deux jours ; et, pendant ces deux jours composés d'espérances trompeuses et de chagrins réels, son corps formé avec un art inutile est en proie à tous les maux qui résultent de cet art même ; il vit entre la peste et la vérole ; la source de son être est empoisonnée ; il n'y a personne qui puisse mettre dans sa mémoire la liste de toutes les maladies qui nous poursuivent ; et le médecin des urines en Suisse prétend les guérir toutes !

(Pendant que *Birton* parlait ainsi, la compagnie était tout attentive et tout émue ; le bon homme *Parouba* disait : Voyons comme notre docteur se tirera de là ; *Jenni* même laissa échapper ces paroles à voix basse : Ma foi, il a raison ; j'étais bien sot de m'être laissé toucher des discours de mon père. M. *Freind* laissa passer cette première bordée qui frappait toutes les imaginations ; puis il dit :)

Un jeune théologien répondrait par des sophismes à ce torrent de tristes vérités, et vous citerait S[t] *Basile* et S[t] *Cyrille* qui n'ont que faire ici : pour moi, Messieurs, je vous avouerai sans détour qu'il y a beaucoup de mal physique sur la terre ; je n'en diminue pas l'existence ; mais M. *Birton* l'a trop

exagérée. Je m'en rapporte à vous, mon cher *Parouba ;* votre climat eſt fait pour vous, et il n'eſt pas ſi mauvais, puiſque ni vous ni vos compatriotes n'avez jamais voulu le quitter. Les Eſquimaux, les Iſlandais, les Lapons, les Oſtiaks, les Samoïèdes n'ont jamais voulu ſortir du leur. Les rangifères, ou rennes, que DIEU leur a données pour les nourrir, les vêtir et les traîner, meurent quand on les tranſporte dans une autre zone. Les Lapons même auſſi meurent dans les climats un peu méridionaux ; le climat de la Sibérie eſt trop chaud pour eux : ils ſe trouveraient brûlés dans le parage où nous ſommes.

Il eſt clair que DIEU a fait chaque eſpèce d'animaux et de végétaux pour la place dans laquelle ils ſe perpétuent. Les Nègres, cette eſpèce d'hommes ſi différente de la nôtre, ſont tellement nés pour leur patrie, que des milliers de ces animaux noirs ſe ſont donné la mort quand notre barbare avarice les a tranſportés ailleurs. Le chameau et l'autruche vivent commodément dans les ſables de l'Afrique ; le taureau et ſes compagnes bondiſſent dans les pays gras où l'herbe ſe renouvelle continuellement pour leur nourriture ; la cannelle et le giroſle ne croiſſent qu'aux Indes ; le froment n'eſt bon que dans le peu de pays où DIEU le fait croître. On a d'autres nourritures

dans

dans toute votre Amérique, depuis la Californie jufqu'au détroit de Lemaire : nous ne pouvons cultiver la vigne dans notre fertile Angleterre, non plus qu'en Suède et en Canada. Voilà pourquoi ceux qui fondent dans quelques pays l'effence de leurs rites religieux fur du pain et du vin, n'ont confulté que leur climat ; ils font très-bien, eux, de remercier DIEU de l'aliment et de la boiffon qu'ils tiennent de fa bonté ; et vous ferez très-bien, vous, Américains, de lui rendre grâce de votre maïs, de votre manioc et de votre caffave. DIEU, dans toute la terre, a proportionné les organes et les facultés des animaux, depuis l'homme jufqu'au limaçon, au lieu où il leur a donné la vie : n'accufons donc pas toujours la Providence, quand nous lui devons fouvent des actions de grâces.

Venons aux fléaux, aux inondations, aux volcans, aux tremblemens de terre. Si vous ne confidérez que ces calamités, fi vous ne ramaffez qu'un affemblage affreux de tous les accidens qui ont attaqué quelques roues de la machine de cet univers, DIEU eft un tyran à vos yeux ; fi vous faites attention à fes innombrables bienfaits, DIEU eft un père. Vous me citez S[t] *Auguftin* le rhéteur, qui, dans fon livre des miracles, parle de cent villes englouties à la fois en Lybie ; mais fongez que cet

africain, qui paſſa ſa vie à ſe contredire, prodiguait dans ſes écrits la figure de l'exagération : il traitait les tremblemens de terre comme la grâce efficace, et la damnation éternelle de tous les petits enfans morts ſans baptême. N'a-t-il pas dit, dans ſon trente-ſeptième ſermon, avoir vu en Ethiopie des races d'hommes pourvues d'un grand œil au milieu du front, comme les cyclopes, et des peuples entiers ſans tête ?

Nous qui ne ſommes pas pères de l'Egliſe, nous ne devons aller ni au-delà, ni en-deçà de la vérité : cette vérité eſt que ſur cent mille habitations on en peut compter tout au plus une détruite chaque ſiècle par les feux néceſſaires à la formation de ce globe.

Le feu eſt tellement néceſſaire à l'univers entier, que ſans lui il n'y aurait ſur la terre ni animaux, ni végétaux, ni minéraux : il n'y aurait ni ſoleil ni étoiles dans l'eſpace. Ce feu, répandu ſous la première écorce de la terre, obéit aux lois générales établies par DIEU même : il eſt impoſſible qu'il n'en réſulte quelques déſaſtres particuliers : or on ne peut pas dire qu'un artiſan ſoit un mauvais ouvrier, quand une machine immenſe, formée par lui ſeul, ſubſiſte depuis tant de ſiècles ſans ſe déranger. Si un homme avait inventé une machine hydraulique qui arroſât toute une

province et la rendît fertile, lui reprocheriez-vous que l'eau qu'il vous donnerait noyât quelques insectes ?

Je vous ai prouvé que la machine du monde est l'ouvrage d'un Etre souverainement intelligent et puissant : vous qui êtes intelligens, vous devez l'admirer ; vous qui êtes comblés de ses bienfaits, vous devez l'aimer.

Mais les malheureux, dites-vous, condamnés à souffrir toute leur vie, accablés de maladies incurables, peuvent-ils l'admirer et l'aimer ? Je vous dirai, mes amis, que ces maladies si cruelles viennent presque toutes de notre faute, ou de celle de nos pères qui ont abusé de leurs corps ; et non de la faute du grand fabricateur. On ne connaissait guère de maladies que celle de la décrépitude dans toute l'Amérique septentrionale, avant que nous vous y eussions apporté cette eau de mort que nous appelons eau-de-vie, et qui donne mille maux divers à quiconque en a trop bu. La contagion secrète des Caraïbes, que vous autres jeunes gens appelez *pox*, n'était qu'une indisposition légère dont nous ignorons la source, et qu'on guérissait en deux jours, soit avec du gayac, soit avec du bouillon de tortue ; l'incontinence des Européans transplanta dans le reste du monde cette incommodité, qui prit parmi nous un caractère si

funeste, et qui est devenue un fléau si abominable. Nous lisons que le pape *Léon X*, un archevêque de Maïence, nommé *Henneberg*, le roi de France *François I*, en moururent.

La petite vérole, née dans l'Arabie heureuse, n'était qu'une faible éruption, une ébullition passagère sans danger, une simple dépuration du sang : elle est devenue mortelle en Angleterre, comme dans tant d'autres climats ; notre avarice l'a portée dans ce nouveau monde; elle l'a dépeuplé.

Souvenons-nous que, dans le poëme de *Milton*, ce benêt d'*Adam* demande à l'ange *Gabriel* s'il vivra long-temps. Oui, lui répond l'ange, si tu observes la grande règle *rien de trop*. Observez tous cette règle, mes amis ; oseriez-vous exiger que DIEU vous fît vivre sans douleur des siècles entiers pour prix de votre gourmandise, de votre ivrognerie, de votre incontinence, de votre abandonnement à d'infames passions qui corrompent le sang et qui abrègent nécessairement la vie ?

(J'approuvai cette réponse ; *Parouba* en fut assez content ; mais *Birton* ne fut pas ébranlé ; et je remarquai dans les yeux de *Jenni* qu'il était encore très-indécis. *Birton* répliqua en ces termes :)

Puisque vous vous êtes servi de lieux communs, mêlés avec quelques réflexions

nouvelles, j'emploierai aussi un lieu commun auquel on n'a jamais pu répondre que par des fables et du verbiage. S'il existait un Dieu si puissant, si bon, il n'aurait pas mis le mal sur la terre ; il n'aurait pas dévoué ses créatures à la douleur et au crime. S'il n'a pu empêcher le mal, il est impuissant ; s'il l'a pu et ne l'a pas voulu, il est barbare.

Nous n'avons des annales que d'environ huit mille années, conservées chez les brachmanes ; nous n'en avons que d'environ cinq mille ans chez les Chinois ; nous ne connaissons rien que d'hier ; mais dans cet hier tout est horreur. On s'est égorgé d'un bout de la terre à l'autre, et on a été assez imbécille pour donner le nom de grands hommes, de héros, de demi-dieux, de dieux même, à ceux qui ont fait assassiner le plus grand nombre des hommes leurs semblables.

Il restait dans l'Amérique deux grandes nations civilisées qui commençaient à jouir des douceurs de la paix : les Espagnols arrivent et en massacrent douze millions ; ils vont à la chasse aux hommes avec des chiens ; et *Ferdinand*, roi de Castille, assigne une pension à ces chiens, pour l'avoir si bien servi. Les héros vainqueurs du nouveau monde, qui massacrent tant d'innocens désarmés et nus, font servir sur leur table des gigots d'hommes

et de femmes, des fesses, des avant-bras, des mollets en ragoût; ils font rôtir sur des brasiers le roi *Gatimozin* au Mexique; ils courent au Pérou convertir le roi *Atabalipa*. Un nommé *Almagro*, prêtre, fils de prêtre, condamné à être pendu en Espagne pour avoir été voleur de grand chemin, vient avec un nommé *Pizarro* signifier au roi, par la voix d'un autre prêtre, qu'un troisième prêtre, nommé *Alexandre VI*, souillé d'incestes, d'assassinats et d'homicides, a donné de son plein gré, *proprio motu*, et de sa pleine puissance, non-seulement le Pérou, mais la moitié du nouveau monde au roi d'Espagne; qu'*Atabalipa* doit sur le champ se soumettre, sous peine d'encourir l'indignation des apôtres S[t] *Pierre* et S[t] *Paul*. Et comme ce roi n'entendait pas la langue latine plus que le prêtre qui lisait la bulle, il fut déclaré sur le champ incrédule et hérétique: on fit pendre *Atabalipa*, comme on avait brûlé *Gatimozin*: on massacra sa nation, et tout cela pour ravir de la boue jaune endurcie, qui n'a servi qu'à dépeupler l'Espagne et à l'appauvrir; car elle lui a fait négliger la véritable boue qui nourrit les hommes quand elle est cultivée.

Çà, mon cher M. *Freind*, si l'être fantastique et ridicule qu'on appelle le diable avait voulu faire des hommes à son image, les

aurait-il formés autrement ? Ceſſez donc d'attribuer à un Dieu un ouvrage ſi abominable.

(Cette tirade fit revenir toute l'aſſemblée au ſentiment de *Birton*. Je voyais *Jenni* en triompher en ſecret; il n'y eut pas juſqu'à la jeune *Parouba* qui ne fût ſaiſie d'horreur contre le prêtre *Almagro*, contre le prêtre qui avait lu la bulle en latin, contre le prêtre *Alexandre VI*, contre tous les chrétiens qui avaient commis tant de crimes inconcevables par dévotion, et pour voler de l'or. J'avoue que je tremblai pour l'ami *Freind*; je déſeſpérais de ſa cauſe : voici pourtant comme il répondit ſans s'étonner :)

Mes amis, ſouvenez-vous toujours qu'il exiſte un Etre ſuprême ; je vous l'ai prouvé, vous en êtes convenus ; et, après avoir été forcés d'avouer qu'il eſt, vous vous efforcez de lui chercher des imperfections, des vices, des méchancetés.

Je ſuis bien loin de vous dire, comme certains raiſonneurs, que les maux particuliers forment le bien général. Cette extravagance eſt trop ridicule. Je conviens avec douleur qu'il y a beaucoup de mal moral et de mal phyſique; mais puiſque l'exiſtence de DIEU eſt certaine, il eſt auſſi très-certain que tous ces maux ne peuvent empêcher que DIEU

existe. Il ne peut être méchant, car quel intérêt aurait-il à l'être? Il y a des maux horribles, mes amis; eh bien, n'en augmentons pas le nombre. Il est impossible qu'un DIEU ne soit pas bon; mais les hommes sont pervers : ils font un détestable usage de la liberté que ce grand Etre leur a donnée et dû leur donner, c'est-à-dire de la puissance d'exécuter leurs volontés, sans quoi ils ne seraient que de pures machines, formées par un être méchant pour être brisées par lui.

Tous les espagnols éclairés conviennent qu'un petit nombre de leurs ancêtres abusa de cette liberté jusqu'à commettre des crimes qui font frémir la nature. Don *Carlos*, second du nom (de qui M. l'archiduc puisse être le successeur), a réparé autant qu'il a pu les atrocités auxquelles les Espagnols s'abandonnèrent sous *Ferdinand* et sous *Charles-Quint*.

Mes amis, si le crime est sur la terre, la vertu y est aussi.

BIRTON.

Ha, ha, ha, la vertu! voilà une plaisante idée; pardieu je voudrais bien savoir comment la vertu est faite, et où l'on peut la trouver.

(A ces paroles je ne me contins pas, j'interrompis *Birton* à mon tour. Vous la trouverez

chez

chez M. *Freind*, lui dis-je, chez le bon *Parouba*, chez vous-même, quand vous aurez nettoyé votre cœur des vices qui le couvrent. Il rougit, *Jenni* auſſi : puis *Jenni* baiſſa les yeux, et parut ſentir des remords. Son père le regarda avec quelque compaſſion, et pourſuivit ainſi ſon diſcours :)

FREIND.

Oui, mes chers amis, il y eut toujours des vertus, s'il y eut des crimes. Athènes vit des *Socrate*, ſi elle vit des *Anitus ;* Rome eut des *Caton*, ſi elle eut des *Sylla ; Caligula*, *Néron* effrayèrent la terre par leurs atrocités, mais *Titus*, *Trajan*, *Antonin le pieux*, *Marc-Aurèle* la conſolèrent par leur bienfeſance : mon ami *Sherloc* dira en peu de mots au bon *Parouba* ce qu'étaient les gens dont je parle. J'ai heureuſement mon *Epictète* dans ma poche : cet *Epictète* n'était qu'un eſclave, mais égal à *Marc-Aurèle* par ſes ſentimens. Ecoutez, et puiſſent tous ceux qui ſe mêlent d'enſeigner les hommes, écouter ce qu'*Epictète* ſe dit à lui-même : *C'eſt* DIEU *qui m'a créé, je le porte dans moi ; oſerais-je le déshonorer par des penſées infames, par des actions criminelles, par d'indignes déſirs ?* Sa vie fut conforme à ſes diſcours. *Marc-Aurèle*, ſur le trône de l'Europe et de deux autres parties de notre hémiſphère, ne penſa pas autrement que l'eſclave *Epictète ;*

l'un ne fut jamais humilié de sa bassesse, l'autre ne fut jamais ébloui de sa grandeur ; et, quand ils écrivirent leurs pensées, ce fut pour eux-mêmes et pour leurs disciples, et non pour être loués dans des journaux. Et, à votre avis, *Locke*, *Newton*, *Tillotson*, *Penn*, *Clarke*, le bon homme qu'on appelle *The wan of Ross*, tant d'autres dans notre île et hors de notre île, que je pourrais vous citer, n'ont-ils pas été des modèles de vertu ?

Vous m'avez parlé, M. *Birton*, des guerres aussi cruelles qu'injustes, dont tant de nations se sont rendues coupables ; vous avez peint les abominations des chrétiens au Mexique et au Pérou, vous pouvez y ajouter la Saint-Barthelemi de France, et les massacres d'Irlande ; mais n'est-il pas des peuples entiers qui ont toujours eu l'effusion du sang en horreur ? les brachmanes n'ont-ils pas donné de tout temps cet exemple au monde ? et, sans sortir du pays où nous sommes, n'avons-nous pas auprès de nous la Pensilvanie où nos primitifs, qu'on défigure en vain par le nom de quakers, ont toujours détesté la guerre ? n'avons-nous pas la Caroline où le grand *Locke* a dicté ses lois ? Dans ces deux patries de la vertu, tous les citoyens sont égaux, toutes les consciences sont libres, toutes les religions sont bonnes, pourvu

qu'on adore un DIEU; tous les hommes y ſont frères. Vous avez vu, M. *Birton*, comme au ſeul nom d'un deſcendant de *Penn*, les habitans des Montagnes bleues, qui pouvaient vous exterminer, ont mis bas les armes. Ils ont ſenti ce que c'eſt que la vertu, et vous vous obſtinez à l'ignorer! Si la terre produit des poiſons comme des alimens ſalutaires, voudrez-vous ne vous nourrir que de poiſons?

BIRTON.

Ah! Monſieur, pourquoi tant de poiſons? ſi DIEU a tout fait, ils ſont ſon ouvrage; il eſt le maître de tout, il fait tout; il dirige la main de *Cromwell* qui ſigne la mort de *Charles premier;* il conduit le bras du bourreau qui lui tranche la tête: non, je ne puis admettre un Dieu homicide.

FREIND.

Ni moi non plus. Ecoutez, je vous prie, vous conviendrez avec moi que DIEU gouverne le monde par des lois générales. Selon ces lois, *Cromwell*, monſtre de fanatiſme et d'hypocriſie, réſolut la mort de *Charles premier* pour ſon intérêt, que tous les hommes aiment néceſſairement, et qu'ils n'entendent pas tous également. Selon les lois du mouvement établies par DIEU même, le bourreau coupa la tête de ce roi; mais certainement

DIEU n'aſſaſſina pas *Charles premier* par un acte particulier de ſa volonté. DIEU ne fut ni *Cromwell*, ni *Jeffreis*, ni *Ravaillac*, ni *Balthazar Gérard*, ni le frère prêcheur *Jacques Clément*. DIEU ne commet, ni n'ordonne, ni ne permet le crime; mais il a fait l'homme, et il a fait les lois du mouvement; ces lois éternelles du mouvement ſont également exécutées par la main de l'homme charitable qui ſecourt le pauvre, et par la main du ſcélérat qui égorge ſon frère. De même que DIEU n'éteignit point ſon ſoleil et n'engloutit point l'Eſpagne ſous la mer, pour punir *Cortez*, *Almagro* et *Pizarro* qui avaient inondé de ſang humain la moitié d'un hémiſphère; de même auſſi il n'envoie point une troupe d'anges à Londres, et ne fait point deſcendre du ciel cent mille tonneaux de vin de Bourgogne, pour faire plaiſir à ſes chers Anglais, quand ils ont fait une bonne action. Sa providence générale ſerait ridicule, ſi elle deſcendait dans chaque moment à chaque individu; et cette vérité eſt ſi palpable, que jamais DIEU ne punit ſur le champ un criminel par un coup éclatant de ſa toute-puiſſance: il laiſſe luire ſon ſoleil ſur les bons et ſur les méchans. Si quelques ſcélérats ſont morts immédiatement après leurs crimes, ils ſont morts par les lois générales qui préſident au monde. J'ai

lu dans le gros livre d'un frenchman, nommé *Mézeray*, que DIEU avait fait mourir notre grand *Henri V* de la fistule à l'anus, parce qu'il avait osé s'asseoir sur le trône du roi très-chrétien ; non, il mourut parce que les lois générales émanées de la toute-puissance, avaient tellement arrangé la matière, que la fistule à l'anus devait terminer la vie de ce héros. Tout le physique d'une mauvaise action est l'effet des lois générales imprimées par la main de DIEU à la matière : tout le mal moral de l'action criminelle est l'effet de la liberté dont l'homme abuse.

Enfin, sans nous plonger dans les brouillards de la métaphysique, souvenons-nous que l'existence de DIEU est démontrée; il n'y a plus à disputer sur son existence. Otez DIEU au monde, l'assassinat de *Charles premier* en devient-il plus légitime? son bourreau vous en sera-t-il plus cher? DIEU existe, il suffit: s'il existe, il est juste : soyez donc juste.

BIRTON.

Votre petit argument sur le concours de DIEU a de la finesse et de la force, quoiqu'il ne disculpe pas DIEU entièrement d'être l'auteur du mal physique et du mal moral. Je vois que la manière dont vous excusez DIEU fait quelque impression sur l'assemblée ; mais

ne pouvait-il pas faire en ſorte que ſes lois généiales n'entraînaſſent pas tant de malheurs particuliers ? Vous m'avez prouvé un Etre éternel et puiſſant ; et, Dieu me pardonne ! j'ai craint un moment que vous ne me fiſſiez croire en DIEU ; mais j'ai de terribles objections à vous faire : allons, *Jenni*, prenons courage ; ne nous laiſſons point abattre.

Et vous, Monſieur *Freind*, qui parlez ſi bien, avez-vous lu le livre intitulé *Le bon ſens ?* (*)

FREIND.

Oui, je l'ai lu, et je ne ſuis point de ceux qui condamnent tout dans leurs adverſaires. Il y a dans ce livre des vérités bien expoſées ; mais elles ſont gâtées par un grand défaut. L'auteur veut continuellement détruire le dieu de *Scot*, d'*Albert*, de *Bonaventure*, le dieu des ridicules ſcolaſtiques et des moines. Remarquez qu'il n'oſe pas dire un mot contre le Dieu de *Socrate*, de *Platon*, d'*Epictète*, de *Marc-Aurèle*, contre le Dieu de *Newton* et de *Locke*, j'oſe dire contre le mien. Il perd ſon temps à déclamer contre des ſuperſtitions

(*) Ouvrage qui parut en même temps que le *Syſtême de la nature*. M. de *Voltaire* a grande raiſon. L'auteur de cet ouvrage prouve très-bien que la plupart des philoſophes, en voulant pénétrer la nature de DIEU, en ont donné des idées abſurdes ; mais cela ne détruit point les preuves de ſon exiſtence, qui peuvent être tirées de l'ordre de l'univers.

abſurdes et abominables dont tous les honnêtes gens ſentent aujourd'hui le ridicule et l'horreur. C'eſt comme ſi on écrivait contre la nature, parce que les tourbillons de *Deſcartes* l'ont défigurée; c'eſt comme ſi on diſait que le bon goût n'exiſte pas, parce que la plupart des auteurs n'ont point de goût. Celui qui a fait le livre du *Bon ſens*, croit avoir attaqué DIEU, et en cela il manque tout à fait de bon ſens; il n'a écrit que contre certains prêtres anciens et modernes. Croit-il avoir anéanti le maître pour avoir redit qu'il a été ſouvent ſervi par des fripons?

BIRTON.

Ecoutez, nous pourrions nous rapprocher. Je pourrais reſpecter le maître, ſi vous m'abandonniez les valets. J'aime la vérité; faites-la moi voir, et je l'embraſſe.

CHAPITRE X.

Sur l'athéiſme.

LA nuit était venue, elle était belle, l'atmoſphère était une voûte d'azur tranſparent, ſemée d'étoiles d'or; ce ſpectacle touche toujours les hommes, et leur inſpire une douce rêverie: le bon *Parouba* admirait le ciel,

comme un allemand admire Saint-Pierre de Rome, ou l'opéra de Naples, quand il le voit pour la première fois. Cette voûte eſt bien hardie, diſait *Parouba* à *Freind ;* et *Freind* lui diſait : Mon cher *Parouba*, il n'y a point de voûte ; ce cintre bleu n'eſt autre choſe qu'une étendue de vapeurs, de nuages légers que DIEU a tellement diſpoſés et combinés avec la mécanique de vos yeux, qu'en quelque endroit que vous ſoyez, vous êtes toujours au centre de votre promenade, et vous voyez ce qu'on nomme le ciel, et qui n'eſt point le ciel, arrondi ſur votre tête. Et ces étoiles, M. *Freind?* Ce ſont, comme je vous l'ai déjà dit, autant de ſoleils autour deſquels tournent d'autres mondes ; loin d'être attachées à cette voûte bleue, ſouvenez-vous qu'elles en ſont à des diſtances différentes et prodigieuſes : cette étoile que vous voyez eſt à douze cents millions de mille pas de notre ſoleil. Alors il lui montra le téleſcope qu'il avait apporté : il lui fit voir nos planètes, Jupiter avec ſes quatre lunes, Saturne avec ſes cinq lunes et ſon inconcevable anneau lumineux; c'eſt la même lumière, lui diſait-il, qui part de tous ces globes, et qui arrive à nos yeux ; de cette planète-ci en un quart d'heure, de cette étoile-ci en ſix mois. *Parouba* ſe mit à genoux et dit : Les cieux annoncent DIEU. Tout l'équipage

était autour du vénérable *Freind*, regardait et admirait. Le coriace *Birton* avança ſans rien regarder, et parla ainſi :

BIRTON.

Eh bien ſoit, il y a un DIEU, je vous l'accorde ; mais qu'importe à vous et à moi ? qu'y a-t-il entre l'Etre infini et nous autres vers de terre ? quel rapport peut-il exiſter de ſon eſſence à la nôtre ? *Epicure*, en admettant des dieux dans les planètes, avait bien raiſon d'enſeigner qu'ils ne ſe mêlaient nullement de nos ſottiſes et de nos horreurs ; que nous ne pouvions ni les offenſer, ni leur plaire ; qu'ils n'avaient nul beſoin de nous, ni nous d'eux : vous admettez un Dieu plus digne de l'eſprit humain que les dieux d'*Epicure*, et que tous ceux des Orientaux et des Occidentaux. Mais ſi vous diſiez, comme tant d'autres, que ce Dieu a formé le monde et nous pour ſa gloire ; qu'il exigea autrefois des ſacrifices de bœufs pour ſa gloire ; qu'il apparut, pour ſa gloire, ſous notre forme de bipèdes, &c. vous diriez, ce me ſemble, une choſe abſurde qui ferait rire tous les gens qui penſent. L'amour de la gloire n'eſt autre choſe que de l'orgueil, et l'orgueil n'eſt que de la vanité : un orgueilleux eſt un fat que *Shakeſpeare* jouait ſur ſon théâtre : cette épithète ne peut pas plus convenir à DIEU

que celle d'injuſte, de cruel, d'inconſtant. Si DIEU a daigné faire, ou plutôt arranger l'univers, ce ne doit être que dans la vue de faire des heureux. Je vous laiſſe à penſer s'il eſt venu à bout de ce deſſein, le ſeul pourtant qui pût convenir à la nature divine.

FREIND.

Oui, ſans doute, il y a réuſſi avec toutes les ames honnêtes; elles ſeront heureuſes un jour, ſi elles ne le ſont pas aujourd'hui.

BIRTON.

Heureuſes! quel rêve! quel conte de peau d'âne! où? quand? comment? qui vous l'a dit?

FREIND.

Sa juſtice.

BIRTON.

N'allez-vous pas me dire, après tant de déclamateurs, que nous vivrons éternellement quand nous ne ſerons plus, que nous poſſédons une ame immortelle, ou plutôt qu'elle nous poſsède, après nous avoir avoué que les Juifs eux-mêmes, les Juifs auxquels vous vous vantez d'avoir été ſubrogés, n'ont jamais ſoupçonné ſeulement cette immortalité de l'ame juſqu'au temps d'*Hérode*. Cette idée d'une ame immortelle avait été inventée par les brachmanes, adoptée par

les Perſes, les Chaldéens, les Grecs, ignorée très-long-temps de la malheureuſe petite horde judaïque, mère des plus infames ſuperſtitions. Hélas, Monſieur! ſavons-nous ſeulement ſi nous avons une ame? ſavons-nous ſi les animaux dont le ſang fait la vie, comme il fait la nôtre, qui ont comme nous des volontés, des appétits, des paſſions, des idées, de la mémoire, de l'induſtrie; ſavez-vous, dis-je, ſi ces êtres, auſſi incompréhenſibles que nous, ont une ame, comme on prétend que nous en avons une?

J'avais cru juſqu'à préſent qu'il eſt dans la nature une force active dont nous tenons le don de vivre dans tout notre corps, de marcher par nos pieds, de prendre par nos mains, de voir par nos yeux, d'entendre par nos oreilles, de ſentir par nos nerfs, de penſer par notre tête, et que tout cela était ce que nous appelons l'ame; mot vague qui ne ſignifie au fond que le principe inconnu de nos facultés. J'appellerai DIEU, avec vous, ce principe intelligent et puiſſant qui anime la nature entière; mais a-t-il daigné ſe faire connaître à nous?

FREIND.

Oui, par ſes œuvres.

BIRTON.

Nous a-t-il dicté ſes lois? nous a-t-il parlé?

FREIND.

Oui, par la voix de votre confcience. N'eft-il pas vrai que fi vous aviez tué votre père et votre mère, cette confcience vous déchirerait par des remords auffi affreux qu'involontaires? Cette vérité n'eft-elle pas fentie et avouée par l'univers entier? Defcendons maintenant à de moindres crimes. Y en a-t-il un feul qui ne vous effraie au premier coup d'œil, qui ne vous faffe pâlir la première fois que vous le commettez, et qui ne laiffe dans votre cœur l'aiguillon du repentir?

BIRTON.

Il faut que je l'avoue.

FREIND.

DIEU vous a donc expreffément ordonné, en parlant à votre cœur, de ne vous fouiller jamais d'un crime évident. Et quant à toutes ces actions équivoques, que les uns condamnent et que les autres juftifient, qu'avons-nous de mieux à faire que de fuivre cette grande loi du premier des *Zoroaftres*, tant remarquée de nos jours par un auteur français? *Quand tu ne fais fi l'action que tu médites eft bonne ou mauvaife, abftiens-toi.*

BIRTON.

Cette maxime eft admirable; c'eft, fans

doute, ce qu'on a jamais dit de plus beau, c'eſt-à-dire, de plus utile en morale; et cela me ferait preſque penſer que DIEU a ſuſcité de temps en temps des ſages qui ont enſeigné la vertu aux hommes égarés. Je vous demande pardon d'avoir raillé la vertu.

FREIND.

Demandez-en pardon à l'Etre éternel qui peut la récompenſer éternellement, et punir les tranſgreſſeurs.

BIRTON.

Quoi! DIEU me punirait éternellement de m'être livré à des paſſions qu'il m'a données?

FREIND.

Il vous a donné des paſſions avec leſquelles on peut faire du bien et du mal. Je ne vous dis pas qu'il vous punira à jamais, ni comment il vous punira; car perſonne n'en peut rien ſavoir : je vous dis qu'il le peut. Les brachmanes furent les premiers qui imaginèrent une priſon éternelle pour les ſubſtances céleſtes qui s'étaient révoltées contre DIEU dans ſon propre palais; il les enferma dans une eſpèce d'enfer qu'ils appelaient *ondera;* mais au bout de quelques milliers de ſiècles, il adoucit leurs peines, les mit ſur la terre, et les fit

hommes ; c'eſt de là que vint notre mélange de vices et de vertus, de plaiſirs et de calamités. Cette imagination eſt ingénieuſe ; la fable de *Pandore* et de *Prométhée* l'eſt encore davantage. Des nations groſſières ont imité groſſièrement la belle fable de *Pandore ;* ces inventions ſont des rêves de la philoſophie orientale ; tout ce que je puis vous dire, c'eſt que ſi vous avez commis des crimes en abuſant de votre liberté, il vous eſt impoſſible de prouver que DIEU ſoit incapable de vous en punir ; je vous en défie.

BIRTON.

Attendez ; vous penſez que je ne peux pas vous démontrer qu'il eſt impoſſible au grand Etre de me punir : par ma foi, vous avez raiſon ; j'ai fait ce que j'ai pu pour me prouver que cela était impoſſible, et je n'en ſuis jamais venu à bout. J'avoue que j'ai abuſé de ma liberté, et que DIEU peut m'en châtier ; mais pardieu, je ne ſerai pas puni quand je ne ſerai plus.

FREIND.

Le meilleur parti que vous ayez à prendre, eſt d'être honnête homme tandis que vous exiſtez.

BIRTON.

D'être honnête homme pendant que j'exiſte?..

oui, je l'avoue ; oui, vous avez raiſon; c'eſt le parti qu'il faut prendre.

(Je voudrais, mon cher ami, que vous euſſiez été témoin de l'effet que firent les diſcours de *Freind* ſur tous les anglais et ſur tous les américains. *Birton*, ſi évaporé et ſi audacieux prit tout à coup un air recueilli et modeſte ; *Jenni*, les yeux mouillés de larmes, ſe jeta aux genoux de ſon père, et ſon père l'embraſſa : voici enfin la dernière ſcène de cette diſpute ſi épineuſe et ſi intéreſſante.)

CHAPITRE XI.

De l'athéiſme.

BIRTON.

JE conçois bien que le grand Etre, le maître de la nature, eſt éternel; mais nous qui n'étions pas hier, pouvons-nous avoir la folle hardieſſe de prétendre à une éternité future? Tout périt ſans retour autour de nous, depuis l'inſecte dévoré par l'hirondelle juſqu'à l'éléphant mangé des vers.

FREIND.

Non, rien ne périt, tout change ; les germes impalpables des animaux et des végétaux

ſubſiſtent, ſe développent et perpétuent les eſpèces. Pourquoi ne voudriez-vous pas que DIEU conſervât le principe qui vous fait agir et penſer, de quelque nature qu'il puiſſe être? DIEU me garde de faire un ſyſtême, mais certainement il y a dans nous quelque choſe qui penſe et qui veut : ce quelque choſe que l'on appelait autrefois une monade, ce quelque choſe eſt imperceptible. DIEU nous l'a donnée, ou peut-être, pour parler plus juſte, DIEU nous a donnés à elle. Etes-vous bien sûr qu'il ne peut la conſerver? ſongez, examinez, pouvez-vous m'en fournir quelque démonſtration?

BIRTON.

Non, j'en ai cherché dans mon entendement, dans tous les livres des athées, et ſurtout dans le troiſième chant de *Lucrèce;* j'avoue que je n'ai jamais trouvé que des vraiſemblances.

FREIND.

Et ſur ces ſimples vraiſemblances, nous nous abandonnerions à toutes nos paſſions funeſtes! nous vivrions en brutes! n'ayant pour règle que nos appétits, et pour frein que la crainte des autres hommes rendus éternellement ennemis les uns des autres par cette crainte mutuelle; car on veut toujours détruire

ce

ce qu'on craint : penſez-y bien , M. *Birton*, réfléchiſſez-y ſérieuſement, mon fils *Jenni* : n'attendre de DIEU ni châtiment ni récompenſe, c'eſt être véritablement athée. A quoi ſervirait l'idée d'un Dieu qui n'aurait ſur vous aucun pouvoir? c'eſt comme ſi l'on diſait, il y a un roi de la Chine qui eſt très-puiſſant : je réponds, grand bien lui faſſe; qu'il reſte dans ſon manoir, et moi dans le mien : je ne me ſoucie pas plus de lui qu'il ne ſe ſoucie de moi; il n'a pas plus de juridiction ſur ma perſonne qu'un chanoine de Windſor n'en a ſur un membre de notre parlement : alors je ſuis mon dieu à moi-même ; je ſacrifie le monde entier à mes fantaiſies, ſi j'en trouve l'occaſion; je ſuis ſans loi, je ne regarde que moi. Si les autres êtres ſont moutons, je me fais loup; s'ils ſont poules, je me fais renard.

Je ſuppoſe, ce qu'à DIEU ne plaiſe, que toute notre Angleterre ſoit athée par principes; je conviens qu'il pourra ſe trouver pluſieurs citoyens qui, nés tranquilles et doux, aſſez riches pour n'avoir pas beſoin d'être injuſtes, gouvernés par l'honneur, et par conſéquent attentifs à leur conduite, pourront vivre enſemble en ſociété; ils cultiveront les beaux arts par qui les mœurs s'adouciſſent; ils pourront vivre dans la paix, dans l'innocente gaieté des honnêtes gens; mais l'athée pauvre

et violent, sûr de l'impunité, ſera un ſot s'il ne vous aſſaſſine pas pour voler votre argent. Dès-lors tous les liens de la ſociété ſont rompus, tous les crimes ſecrets inondent la terre, comme les ſauterelles à peine d'abord aperçues viennent ravager les campagnes : le bas peuple ne ſera qu'une horde de brigands, comme nos voleurs, dont on ne pend pas la dixième partie à nos ſeſſions ; ils paſſent leurs miſérables vies dans des tavernes avec des filles perdues, ils les battent, ils ſe battent entre eux ; ils tombent ivres au milieu de leurs pintes de plomb dont ils ſe ſont caſſé la tête ; ils ſe réveillent pour voler et pour aſſaſſiner ; ils recommencent chaque jour ce cercle abominable de brutalités.

Qui retiendra les grands et les rois dans leurs vengeances, dans leur ambition à laquelle ils veulent tout immoler ? Un roi athée eſt plus dangereux qu'un *Ravaillac* fanatique.

Les athées fourmillaient en Italie au quinzième ſiècle ; qu'en arriva-t-il ? il fut auſſi commun d'empoiſonner que de donner à ſouper, et d'enfoncer un ſtylet dans le cœur de ſon ami que de l'embraſſer ; il y eut des profeſſeurs du crime, comme il y a aujourd'hui des maîtres de muſique et de mathématique. On choiſiſſait exprès les temples pour y aſſaſſiner les princes aux pieds des autels. Le pape *Sixte IV* et un

archevêque de Florence firent aſſaſſiner ainſi les deux princes les plus accomplis de l'Europe. (Mon cher *Sherloc*, dites, je vous prie, à *Parouba* et à ſes enfans ce que c'eſt qu'un pape et un archevêque, et dites-leur ſurtout qu'il n'eſt plus de pareils monſtres.) Mais continuons. Un duc de Milan fut aſſaſſiné de même au milieu d'une égliſe. On ne connaît que trop les étonnantes horreurs d'*Alexandre VI.* Si de telles mœurs avaient ſubſiſté, l'Italie aurait été plus déſerte que ne l'a été le Pérou après ſon invaſion.

La croyance d'un DIEU rémunérateur des bonnes actions, puniſſeur des méchantes, pardonneur des fautes légères, eſt donc la croyance la plus utile au genre-humain; c'eſt le ſeul frein des hommes puiſſans qui commettent inſolemment les crimes publics; c'eſt le ſeul frein des hommes qui commettent adroitement les crimes ſecrets. Je ne vous dis pas, mes amis, de mêler à cette croyance néceſſaire des ſuperſtitions qui la déshonoreraient, et qui même pourraient la rendre funeſte: l'athée eſt un monſtre qui ne dévorera que pour apaiſer ſa faim; le ſuperſtitieux eſt un autre monſtre qui déchirera les hommes par devoir. J'ai toujours remarqué qu'on peut guérir un athée, mais on ne guérit jamais le ſuperſtitieux radicalement: l'athée eſt un

homme d'efprit qui fe trompe, mais qui penfe par lui-même; le fuperftitieux eft un fot brutal qui n'a jamais eu que les idées des autres. L'athée violera *Iphigénie* près d'époufer *Achille;* mais le fanatique l'égorgera pieufement fur l'autel, et croira que *Jupiter* lui en aura beaucoup d'obligation : l'athée dérobera un vafe d'or dans une églife, pour donner à fouper à des filles de joie; mais le fanatique célébrera un auto-da-fé dans cette églife, et chantera un cantique juif à plein gofier, en fefant brûler des juifs. Oui, mes amis, l'athéifme et le fanatifme font les deux pôles d'un univers de confufion et d'horreur. La petite zone de la vertu eft entre ces deux pôles; marchez d'un pas ferme dans ce fentier; croyez un Dieu bon, et foyez bons. C'eft tout ce que les grands légiflateurs *Locke* et *Penn* demandent à leurs peuples.

Répondez-moi, M. *Birton*, vous et vos amis : Quel mal peut vous faire l'adoration d'un Dieu jointe au bonheur d'être honnête homme? Nous pouvons tous être attaqués d'une maladie mortelle au moment où je vous parle; qui de nous alors ne voudrait pas avoir vécu dans l'innocence? Voyez comme notre méchant *Richard III* meurt dans *Shakefpeare ;* comme les fpectres de tous ceux qu'il a tués viennent épouvanter fon imagination. Voyez

comme expire *Charles IX* de France après la Saint-Barthelemi. Son chapelain a beau lui dire qu'il a bien fait, ſon crime le déchire, ſon ſang jaillit par ſes pores, et tout le ſang qu'il fit couler, crie contre lui. Soyez sûr que de tous ces monſtres, il n'en eſt aucun qui n'ait vécu dans les tourmens du remords, et qui n'ait fini dans la rage du déſeſpoir.

CHAPITRE XII.

Retour en Angleterre. Mariage de Jenni.

BIRTON et ſes amis ne purent tenir davantage; ils ſe jetèrent aux genoux de *Freind.* Oui, dit *Birton*, je crois en DIEU et en vous.

On était déjà près de la maiſon de *Parouba*, on y ſoupa; mais *Jenni* ne put ſouper : il ſe tenait à l'écart, il fondait en larmes; ſon père alla le chercher pour le conſoler. Ah! lui dit *Jenni*, je ne méritais pas d'avoir un père tel que vous; je mourrai de douleur d'avoir été ſéduit par cette abominable *Clive-Hart :* je ſuis la cauſe quoiqu'innocente de la mort de *Primeroſe;* et tout à l'heure quand vous nous avez parlé d'empoiſonnement, un friſſon m'a ſaiſi, j'ai cru voir *Clive-Hart* préſentant le breuvage horrible à *Primeroſe.* O Ciel! ô Dieu! comment

ai-je pu avoir l'efprit affez aliéné pour fuivre une créature fi coupable ! mais elle me trompa ; j'étais aveugle ; je ne fus détrompé que peu de temps avant qu'elle fût prife par les fauvages : elle me fit prefque l'aveu de fon crime dans un mouvement de colère ; depuis ce moment je l'eus en horreur ; et, pour mon fupplice, l'image de *Primerofe* eft fans ceffe devant mes yeux ; je la vois, je l'entends : elle me dit : Je fuis morte parce que je t'aimais.

M. *Freind* fe mit à fourire, d'un fourire de bonté dont *Jenni* ne put comprendre le motif ; fon père lui dit qu'une vie irréprochable pouvait feule réparer les fautes paffées : il le ramena à table comme un homme qu'on vient de retirer des flots où il fe noyait ; je l'embraffai, je le flattai, je lui donnai du courage ; nous étions tous attendris ; nous appareillâmes le lendemain pour retourner en Angleterre, après avoir fait des préfens à toute la famille de *Parouba :* nos adieux furent mêlés de larmes fincères ; *Birton* et fes camarades, qui n'avaient jamais été qu'évaporés, femblaient déjà raifonnables.

Nous étions en pleine mer quand *Freind* dit à *Jenni* en ma préfence : Eh bien, mon fils, le fouvenir de la belle, de la vertueufe et tendre *Primerofe* vous eft donc toujours cher ! *Jenni* fe défefpéra à ces paroles ; les traits d'un

repentir inutile et éternel perçaient ſon cœur, et je craignis qu'il ne ſe précipitât dans la mer. Eh bien, lui dit *Freind*, conſolez-vous, *Primeroſe* eſt vivante, et elle vous aime.

Freind en effet en avait reçu des nouvelles ſûres de ſon domeſtique affidé qui lui écrivait par tous les vaiſſeaux qui partaient pour le Mariland. M. *Mead*, qui a depuis acquis une ſi grande réputation pour la connaiſſance de tous les poiſons, avait été aſſez heureux pour tirer *Primeroſe* des bras de la mort. M. *Freind* fit voir à ſon fils cette lettre qu'il avait relue tant de fois, et avec tant d'attendriſſement.

Jenni paſſa en un moment de l'excès du déſeſpoir à celui de la félicité; je ne vous peindrai point les effets de ce changement ſi ſubit : plus j'en ſuis ſaiſi, moins je puis les exprimer; ce fut le plus beau moment de la vie de *Jenni*. *Birton* et ſes camarades partagèrent une joie ſi pure. Que vous dirai-je enfin? l'excellent *Freind* leur a ſervi de père à tous; les noces du beau *Jenni* et de la belle *Primeroſe* ſe ſont faites chez le docteur *Mead*; nous avons marié auſſi *Birton*, qui était tout changé. *Jenni* et lui ſont aujourd'hui les plus honnêtes gens de l'Angleterre. Vous conviendrez qu'un ſage peut guérir des fous.

Fin de l'hiſtoire de Jenni.

LES

LES OREILLES
DU COMTE
DE CHESTERFIELD,
ET LE
CHAPELAIN GOUDMAN.

LES OREILLES

DU COMTE

DE CHESTERFIELD,

ET LE

CHAPELAIN GOUDMAN.

CHAPITRE PREMIER.

AH ! la fatalité gouverne irrémiſſiblement toutes les choſes de ce monde. J'en juge, comme de raiſon, par mon aventure.

Milord *Cheſterfield*, qui m'aimait fort, m'avait promis de me faire du bien. Il vaquait un bon *preferment* (*a*) à ſa nomination. Je cours du fond de ma province à Londres ; je me préſente à milord ; je le fais ſouvenir de ſes promeſſes ; il me ſerre la main avec amitié, et me dit qu'en effet j'ai bien mauvais viſage. Je lui réponds que mon plus grand mal eſt la pauvreté. Il me réplique qu'il veut me faire

(*a*) *Preferment* ſignifie *bénéfice* en anglais.

guérir, et me donne ſur le champ une lettre pour M. *Sidrac* près de Guid'hall.

Je ne doute pas que M. *Sidrac* ne ſoit celui qui doit m'expédier les proviſions de ma cure. Je vole chez lui. M. *Sidrac*, qui était le chirurgien de milord, ſe met incontinent en devoir de me ſonder, et m'aſſure que, ſi j'ai la pierre, il me taillera très-heureuſement.

Il faut ſavoir que milord avait entendu que j'avais un grand mal à la veſſie, et qu'il avait voulu, ſelon ſa générosité ordinaire, me faire tailler à ſes dépens. Il était ſourd, auſſi-bien que monſieur ſon frère, et je n'en étais pas encore inſtruit.

Pendant le temps que je perdis à défendre ma veſſie contre M. *Sidrac*, qui voulait me ſonder à toute force, un des cinquante-deux compétiteurs qui prétendaient au même bénéfice, arriva chez milord, demanda ma cure, et l'emporta.

J'étais amoureux de miſs *Fidler*, que je devais épouſer dès que je ſerais curé ; mon rival eut ma place et ma maîtreſſe.

Le comte ayant appris mon déſaſtre et ſa mépriſe, me promit de tout réparer : mais il mourut deux jours après.

M. *Sidrac* me fit voir clair comme le jour, que mon bon protecteur ne pouvait pas vivre

une minute de plus, vu la conſtitution préſente de ſes organes, et me prouva que ſa ſurdité ne venait que de l'extrême ſéchereſſe de la corde et du tambour de ſon oreille. Il m'offrit même d'endurcir mes deux oreilles avec de l'eſprit de vin, de façon à me rendre plus ſourd qu'aucun pair du royaume.

Je compris que M. *Sidrac* était un très-ſavant homme. Il m'inſpira du goût pour la ſcience de la nature. Je voyais d'ailleurs que c'était un homme charitable qui me taillerait gratis dans l'occaſion, et qui me ſoulagerait dans tous les accidens qui pourraient m'arriver vers le col de la veſſie.

Je me mis donc à étudier la nature ſous ſa direction pour me conſoler de la perte de ma cure et de ma maîtreſſe.

CHAPITRE II.

APRÈS bien des obſervations ſur la nature, faites avec mes cinq ſens, des lunettes, des microſcopes, je dis un jour à M. *Sidrac :* On ſe moque de nous ; il n'y a point de nature, tout eſt art. C'eſt par un art admirable que toutes les planètes danſent régulièrement autour du ſoleil, tandis que le ſoleil fait la roue ſur lui-même. Il faut aſſurément que

quelqu'un d'auffi favant que la fociété royale de Londres ait arrangé les chofes de manière que le carré des révolutions de chaque planète foit toujours proportionnel à la racine du cube de leur diftance à leur centre ; et il faut être forcier pour le deviner.

Le flux et le reflux de notre Tamife me paraît l'effet conftant d'un art non moins profond et non moins difficile à connaître.

Animaux, végétaux, minéraux, tout me paraît arrangé avec poids, mefure, nombre, mouvement. Tout eft reffort, lévier, poulie, machine hydraulique, laboratoire de chimie, depuis l'herbe jufqu'au chêne, depuis la puce jufqu'à l'homme, depuis un grain de fable jufqu'à nos nuées.

Certainement il n'y a que de l'art, et la nature eft une chimère. Vous avez raifon, me répondit M. *Sidrac*, mais vous n'en avez pas les gants ; cela a déjà été dit par un rêveur delà la Manche (*b*), mais on n'y a pas fait attention. Ce qui m'étonne, et ce qui me plaît le plus, c'eft que par cet art incompréhenfible deux machines en produifent toujours une troifième ; et je fuis bien fâché de n'en avoir pas fait une avec mifs *Fidler ;* mais je vois bien qu'il était arrangé de toute

(*b*) *Dictionnaire philofophique*, article NATURE.

éternité que miſs *Fidler* emploierait une autre machine que moi.

Ce que vous me dites, me répliqua M. *Sidrac*, a été encore dit, et tant mieux; c'eſt une probabilité que vous penſez juſte. Oui, il eſt fort plaiſant que deux êtres en produiſent un troiſième; mais cela n'eſt pas vrai de tous les êtres. Deux roſes ne produiſent point une troiſième roſe en ſe baiſant. Deux cailloux, deux métaux n'en produiſent pas un troiſième; et cependant un métal, une pierre ſont des choſes que toute l'induſtrie humaine ne ſaurait faire. Le grand, le beau miracle continuel eſt qu'un garçon et une fille faſſent un enfant enſemble, qu'un roſſignol faſſe un roſſignolet à ſa roſſignole, et non pas à une fauvette. Il faudrait paſſer la moitié de ſa vie à les imiter, et l'autre moitié à bénir celui qui inventa cette méthode. Il y a dans la génération mille ſecrets tout-à-fait curieux. *Newton* dit que la nature ſe reſſemble par-tout: *Natura eſt ubique ſibi conſona.* Cela eſt faux en amour; les poiſſons, les reptiles, les oiſeaux ne font point l'amour comme nous: c'eſt une variété infinie. La fabrique des êtres ſentans et agiſſans me ravit. Les végétaux ont auſſi leur prix. Je m'étonne toujours qu'un grain de blé jeté en terre en produiſe pluſieurs autres.

Ah! lui dis-je, comme un ſot que j'étais encore, c'eſt que le blé doit mourir pour naître, comme on l'a dit dans l'école.

M. *Sidrac* me reprit en riant avec beaucoup de circonſpection. Cela était vrai du temps de l'école, dit-il; mais le moindre laboureur ſait bien aujourd'hui que la choſe eſt abſurde. Ah! M. *Sidrac*, je vous demande pardon; mais j'ai été théologien, et on ne ſe défait pas tout d'un coup de ſes habitudes.

CHAPITRE III.

QUELQUE temps après ces converſations entre le pauvre prêtre *Goudman* et l'excellent anatomiſte *Sidrac*, ce chirurgien le rencontra dans le parc Saint-James, tout penſif, tout rêveur, et l'air plus embarraſſé qu'un algébriſte qui vient de faire un faux calcul. Qu'avez-vous, lui dit *Sidrac*? eſt-ce la veſſie ou le colon qui vous tourmente? Non, dit *Goudman*, c'eſt la véſicule du fiel. Je viens de voir paſſer dans un bon carroſſe l'évêque de Glocester (*) qui eſt un pédant bavard et inſolent; j'étais à pied, et cela m'a irrité. J'ai ſongé que ſi je voulais avoir un évêché dans ce royaume, il y a dix mille à parier contre un que je ne

(*) *Warburton.*

l'aurais pas, attendu que nous sommes dix mille prêtres en Angleterre. Je suis sans aucune protection depuis la mort de milord *Chesterfield* qui était sourd. Posons que les dix mille prêtres anglicans aient chacun deux protecteurs, il y aurait en ce cas vingt mille à parier contre un que je n'aurais pas l'évêché. Cela fâche quand on y fait attention.

Je me suis souvenu qu'on m'avait proposé autrefois d'aller aux grandes Indes en qualité de mousse; on m'assurait que j'y ferais une grande fortune, mais je ne me sentis pas propre à devenir un jour amiral. Et après avoir examiné toutes les professions, je suis resté prêtre sans être bon à rien.

Ne soyez plus prêtre, lui dit *Sidrac*, et faites-vous philosophe. Ce métier n'exige ni ne donne des richesses. Quel est votre revenu? — Je n'ai que trente guinées de rente, et après la mort de ma vieille tante j'en aurai cinquante. — Allons, mon cher *Goudman*, c'est assez pour vivre libre et pour penser. Trente guinées font six cents trente schellings, c'est près de deux schellings par jour. *Philips* n'en voulait qu'un seul. On peut, avec ce revenu assuré, dire tout ce qu'on pense de la compagnie des Indes, du parlement, de nos colonies, du roi, de l'être en général, de l'homme et de DIEU, ce qui

eſt un grand amuſement. Venez dîner avec moi, cela vous épargnera de l'argent; nous cauſerons, et votre faculté penſante aura le plaiſir de ſe communiquer à la mienne par le moyen de la parole, ce qui eſt une choſe merveilleuſe que les hommes n'admirent pas aſſez.

CHAPITRE IV.

Converſation du docteur Goudman et de l'anatomiſte Sidrac ſur l'ame et ſur quelque autre choſe.

GOUDMAN.

MAIS, mon cher *Sidrac*, pourquoi dites-vous toujours *ma faculté penſante?* que ne dites-vous mon ame, tout court? cela ſerait plutôt fait, et je vous entendrais tout auſſi bien.

SIDRAC.

Et moi, je ne m'entendrais pas. Je ſens bien, je ſais bien que DIEU m'a donné la faculté de penſer et de parler; mais je ne ſens ni ne ſais s'il m'a donné un être qu'on appelle ame.

GOUDMAN.

Vraiment quand j'y réfléchis, je vois que je n'en ſais rien non plus, et que j'ai été

long-temps aſſez hardi pour croire le ſavoir. J'ai remarqué que les peuples orientaux appelèrent l'ame d'un nom qui ſignifiait la vie. A leur exemple, les Latins entendirent d'abord par *anima* la vie de l'animal. Chez les Grecs on diſait la reſpiration de l'ame. Cette reſpiration eſt un ſouffle. Les Latins traduiſirent le mot *ſouffle* par *ſpiritus :* de là le mot qui répond à *eſprit* chez preſque toutes les nations modernes. Comme perſonne n'a jamais vu ce ſouffle, cet eſprit, on en a fait un être que perſonne ne peut voir ni toucher. On a dit qu'il logeait dans notre corps ſans y tenir de place, qu'il remuait nos organes ſans les atteindre. Que n'a-t-on pas dit? Tous nos diſcours, à ce qu'il me ſemble, ont été fondés ſur des équivoques. Je vois que le ſage *Locke* a bien ſenti dans quel chaos ces équivoques de toutes les langues avaient plongé la raiſon humaine. Il n'a fait aucun chapitre ſur l'ame dans le ſeul livre de métaphyſique raiſonnable qu'on ait jamais écrit. Et ſi par haſard il prononce ce mot en quelques endroits, ce mot ne ſignifie chez lui que notre intelligence.

En effet tout le monde ſent bien qu'il a une intelligence, qu'il reçoit des idées, qu'il en aſſemble, qu'il en décompoſe ; mais perſonne ne ſent qu'il ait dans lui un autre être

qui lui donne du mouvement, des ſenſations et des penſées. Il eſt au fond ridicule de prononcer des mots qu'on n'entend pas, et d'admettre des êtres dont on ne peut avoir la plus légère connaiſſance.

SIDRAC.

Nous voilà donc déjà d'accord ſur une choſe qui a été un objet de diſpute pendant tant de ſiècles.

GOUDMAN.

Et j'admire que nous ſoyons d'accord.

SIDRAC.

Cela n'eſt pas étonnant, nous cherchons le vrai de bonne foi. Si nous étions ſur les bancs de l'école, nous argumenterions comme les perſonnages de *Rabelais*. Si nous vivions dans les ſiècles de ténèbres affreuſes qui enveloppèrent ſi long-temps l'Angleterre, l'un de nous deux ferait peut-être brûler l'autre. Nous ſommes dans un ſiècle de raiſon; nous trouvons aiſément ce qui nous paraît la vérité, et nous oſons la dire.

GOUDMAN.

Oui, mais j'ai peur que cette vérité ne ſoit bien peu de choſe. Nous avons fait en mathématique des prodiges qui étonneraient *Apollonius* et *Archimède*, et qui les rendraient

nos écoliers : mais en métaphyſique qu'avons-nous trouvé ? notre ignorance.

SIDRAC.

Et n'eſt-ce rien? Vous convenez que le grand Etre vous a donné une faculté de ſentir et de penſer, comme il a donné à vos pieds la faculté de marcher, à vos mains le pouvoir de faire mille ouvrages, à vos viſcères le pouvoir de digérer, à votre cœur le pouvoir de pouſſer votre ſang dans vos artères. Nous tenons tout de lui; nous n'avons rien pu nous donner : et nous ignorerons toujours la manière dont le maître de l'univers s'y prend pour nous conduire. Pour moi, je lui rends grâce de m'avoir appris que je ne ſais rien des premiers principes.

On a toujours recherché comment l'ame agit ſur le corps. Il fallait d'abord ſavoir ſi nous en avions une. Ou DIEU nous a fait ce préſent, ou il nous a communiqué quelque choſe qui en eſt l'équivalent. De quelque manière qu'il s'y ſoit pris, nous ſommes ſous ſa main. Il eſt notre maître; voilà tout ce que je ſais.

GOUDMAN.

Mais au moins, dites-moi ce que vous en ſoupçonnez. Vous avez diſſéqué des cerveaux, vous avez vu des embryons et des

fœtus, y avez-vous découvert quelque apparence d'ame ?

SIDRAC.

Pas la moindre, et je n'ai jamais pu comprendre comment un être immatériel, immortel, logeait pendant neuf mois, inutilement caché dans une membrane puante entre de l'urine et des excrémens. Il m'a paru difficile de concevoir que cette prétendue ame ſimple exiſtât avant la formation de ſon corps; car à quoi aurait-elle ſervi pendant des ſiècles ſans être ame humaine? Et puis, comment imaginer un être ſimple, un être métaphyſique qui attend pendant une éternité le moment d'animer de la matière pendant quelques minutes ? Que devient cet être inconnu ſi le fœtus qu'il doit animer meurt dans le ventre de ſa mère ?

Il m'a paru encore plus ridicule que DIEU créât une ame au moment qu'un homme couche avec une femme. Il m'a ſemblé blaſphématoire que DIEU attendît la conſommation d'un adultère, d'un inceſte, pour récompenſer ces turpitudes en créant des ames en leur faveur. C'eſt encore pis quand on me dit que DIEU tire du néant des ames immortelles pour leur faire ſouffrir éternellement des tourmens incroyables. Quoi ! brûler des êtres ſimples, des êtres qui n'ont rien de brûlable.

Comment nous y prendrions-nous pour brûler un ſon de voix, un vent qui vient de paſſer? encore ce ſon, ce vent étaient matériels dans le petit moment de leur paſſage; mais un eſprit pur, une penſée, un doute? je m'y perds. De quelque côté que je me tourne, je ne trouve qu'obſcurité, contradiction, impoſſibilité, ridicule, rêveries, impertinence, chimères, abſurdité, bêtiſe, charlatanerie.

Mais je ſuis à mon aiſe quand je me dis: DIEU eſt le maître. Celui qui fait graviter des aſtres innombrables les uns vers les autres; celui qui fit la lumière eſt bien aſſez puiſſant pour nous donner des ſentimens et des idées, ſans que nous ayons beſoin d'un petit atome étranger, inviſible, appelé *ame*.

DIEU a donné certainement du ſentiment, de la mémoire, de l'induſtrie, à tous les animaux. Il leur a donné la vie, et il eſt bien auſſi beau de faire préſent de la vie que de faire préſent d'une ame. Il eſt aſſez reçu que les animaux vivent; il eſt démontré qu'ils ont du ſentiment, puiſqu'ils ont les organes du ſentiment. Or, s'ils ont tout cela ſans ame, pourquoi voulons-nous à toute force en avoir une?

GOUDMAN.

Peut-être c'eſt par vanité. Je ſuis perſuadé que ſi un paon pouvait parler, il ſe vanterait

d'avoir une ame, et il dirait que ſon ame eſt dans ſa queue. Je me ſens très-enclin à ſoupçonner avec vous que DIEU nous a faits mangeans, buvans, marchans, dormans, ſentans, penſans, pleins de paſſions, d'orgueil et de misère, ſans nous dire un mot de ſon ſecret. Nous n'en ſavons pas plus ſur cet article que ce paon dont je parle; et celui qui a dit que nous naiſſons, vivons et mourons ſans ſavoir comment, a dit une grande vérité.

Celui qui nous appelle les marionnettes de la Providence me paraît nous avoir bien définis; car enfin, pour que nous exiſtions il faut une infinité de mouvemens. Or nous n'avons pas fait le mouvement; ce n'eſt pas nous qui en avons établi les lois. Il y a quelqu'un qui, ayant fait la lumière, la fait mouvoir du ſoleil à nos yeux, et y arriver en ſept minutes. Ce n'eſt que par le mouvement que mes cinq ſens ſont remués: ce n'eſt que par ces cinq ſens que j'ai des idées; donc c'eſt l'auteur du mouvement qui me donne mes idées. Et quand il me dira de quelle manière il me les donne, je lui rendrai de très-humbles actions de grâces. Je lui en rends déjà beaucoup de m'avoir permis de contempler pendant quelques années le magnifique ſpectacle de ce monde, comme diſait *Epictète*. Il eſt vrai qu'il pouvait me rendre plus heureux, et me faire

avoir

avoir un bon bénéfice et ma maîtreſſe miſs *Fidler;* mais enfin, tel que je ſuis avec mes ſix cents trente ſchellings de rente, je lui ai encore bien de l'obligation.

SIDRAC.

Vous dites que DIEU pouvait vous donner un bon bénéfice, et qu'il pouvait vous rendre plus heureux que vous n'êtes. Il y a des gens qui ne vous paſſeraient pas cette propoſition. Eh ne vous ſouvenez-vous pas que vous-même vous vous êtes plaint de la fatalité? il n'eſt pas permis à un homme qui a voulu être curé de ſe contredire. Ne voyez-vous pas que ſi vous aviez eu la cure et la femme que vous demandiez, ce ſerait vous qui auriez fait un enfant à miſs *Fidler* et non pas votre rival? L'enfant dont elle aurait accouché aurait pu être mouſſe, devenir amiral, gagner une bataille navale à l'embouchure du Gange, et achever de détrôner le grand mogol. Cela ſeul aurait changé la conſtitution de l'univers. Il aurait fallu un monde tout différent du nôtre pour que votre compétiteur n'eût pas la cure, pour qu'il n'épousât pas miſs *Fidler*, pour que vous ne fuſſiez pas réduit à ſix cents trente ſchellings, en attendant la mort de votre tante. Tout eſt enchaîné; et DIEU n'ira pas rompre la chaîne éternelle pour mon ami *Goudman.*

GOUDMAN.

Je ne m'attendais pas à ce raiſonnement, quand je parlais de fatalité ; mais enfin, ſi cela eſt ainſi, DIEU eſt donc eſclave tout comme moi.

SIDRAC.

Il eſt eſclave de ſa volonté, de ſa ſageſſe, des propres lois qu'il a faites, de ſa nature néceſſaire. Il ne peut les enfreindre, parce qu'il ne peut être faible, inconſtant, volage comme nous, et que l'Etre néceſſairement éternel ne peut être une girouette.

GOUDMAN.

Monſieur *Sidrac*, cela pourrait mener tout droit à l'irréligion ; car, ſi DIEU ne peut rien changer aux affaires de ce monde, à quoi bon chanter ſes louanges, à quoi bon lui adreſſer des prières ?

SIDRAC.

Eh ! qui vous dit de prier DIEU et de le louer ? Il a vraiment bien affaire de vos louanges et de vos placets ! on loue un homme parce qu'on le croit vain ; on le prie quand on le croit faible, et qu'on eſpère le faire changer d'avis. Feſons notre devoir envers DIEU, adorons-le, ſoyons juſtes ; voilà nos vraies louanges, nos vraies prières.

GOUDMAN.

Monſieur *Sidrac*, nous avons embraſſé bien du terrain ; car, ſans compter miſs *Fidler*, nous examinons ſi nous avons une ame, s'il y a un Dieu, s'il peut changer, ſi nous ſommes deſtinés à deux vies, ſi... ce ſont-là de profondes études, et peut-être je n'y aurais jamais penſé ſi j'avais été curé. Il faut que j'approfondiſſe ces choſes néceſſaires et ſublimes, puiſque je n'ai rien à faire.

SIDRAC.

Eh bien, demain le docteur *Grou* vient dîner chez moi ; c'eſt un médecin fort inſtruit ; il a fait le tour du monde avec MM. *Banks* et *Solander ;* il doit certainement connaître DIEU et l'ame, le vrai et le faux, le juſte et l'injuſte, bien mieux que ceux qui ne ſont jamais ſortis de Covent-garden. De plus, le docteur *Grou* a vu preſque toute l'Europe dans ſa jeuneſſe ; il a été témoin de cinq ou ſix révolutions en Ruſſie ; il a fréquenté le bacha comte de *Bonneval*, qui était devenu, comme on ſait, un parfait muſulman à Conſtantinople. Il a été lié avec le prêtre papiſte *Makarti*, irlandais, qui ſe fit couper le prépuce à l'honneur de *Mahomet*, et avec notre presbytérien écoſſais, *Ramſay*, qui en fit autant, et qui enſuite ſervit en Ruſſie, et fut tué dans une bataille contre

les Suédois en Finlande. Enfin il a converſé avec le révérend père *Malagrida* qui a été brûlé depuis à Lisbonne, parce que la ſainte Vierge lui avait révélé tout ce qu'elle avait fait lorſqu'elle était dans le ventre de ſa mère S[te] *Anne*.

Vous ſentez bien qu'un homme comme M. *Grou*, qui a vu tant de choſes, doit être le plus grand métaphyſicien du monde. A demain donc chez moi à dîner.

GOUDMAN.

Et après-demain encore, mon cher *Sidrac*; car il faut plus d'un dîner pour s'inſtruire.

CHAPITRE V.

Le lendemain, les trois penſeurs dînèrent enſemble; et comme ils devenaient un peu plus gais ſur la fin du repas, ſelon la coutume des philoſophes qui dînent, on ſe divertit à parler de toutes les miſères, de toutes les ſottiſes, de toutes les horreurs qui affligent le genre animal, depuis les terres auſtrales juſqu'auprès du pôle arctique, et depuis Lima juſqu'à Méaco. Cette diverſité d'abominations ne laiſſe pas d'être fort amuſante. C'eſt un plaiſir que n'ont point les bourgeois caſaniers et les vicaires de paroiſſe, qui ne connaiſſent que leur clocher, et qui croient que

tout le reſte de l'univers eſt fait comme ex-change-alley à Londres, ou comme la rue de la Huchette à Paris.

Je remarque, dit le docteur *Grou*, que, malgré la variété infinie répandue ſur ce globe, cependant tous les hommes que j'ai vus, ſoit noirs à laine, ſoit noirs à cheveux, ſoit bronzés, ſoit rouges, ſoit bis qui s'appellent blancs, ont également deux jambes, deux yeux et une tête ſur leurs épaules, quoi qu'en ait dit S[t] *Auguſtin* qui, dans ſon trente-ſeptième ſermon, aſſure qu'il a vu des acéphales, c'eſt-à-dire des hommes ſans tête, des monocules qui n'ont qu'un œil, et des monopèdes qui n'ont qu'une jambe. Pour des anthropophages, j'avoue qu'on en regorge, et que tout le monde l'a été.

On m'a ſouvent demandé ſi les habitans de ce pays immenſe nommé la nouvelle Zélande, qui ſont aujourd'hui les plus barbares de tous les barbares, étaient baptiſés. J'ai répondu que je n'en ſavais rien, que cela pouvait être; que les Juifs, qui étaient plus barbares qu'eux, avaient eu deux baptêmes au lieu d'un, le baptême de juſtice et le baptême de domicile.

Vraiment, je les connais, dit M. *Goudman*, et j'ai eu ſur cela de grandes diſputes avec ceux qui croient que nous avons inventé le

baptême. Non, Meſſieurs, nous n'avons rien inventé; nous n'avons fait que rapetaſſer. Mais dites-moi, je vous prie, M. *Grou*, de quatre-vingts ou cent religions que vous avez vues en chemin, laquelle vous a paru la plus agréable? eſt-ce celle des Zélandais ou celle des Hottentots?

M. GROU.

C'eſt celle de l'île d'Otaïti, ſans aucune comparaiſon. J'ai parcouru les deux hémiſphères; je n'ai rien vu comme Otaïti et ſa religieuſe reine. C'eſt dans Otaïti que la nature habite. Je n'ai vu ailleurs que des maſques; je n'ai vu que des fripons qui trompent des ſots, des charlatans qui eſcamotent l'argent des autres pour avoir de l'autorité, et qui eſcamotent de l'autorité pour avoir de l'argent impunément; qui vous vendent des toiles d'araignées pour manger vos perdrix; qui vous promettent richeſſes et plaiſir quand il n'y aura plus perſonne, afin que vous tourniez la broche pendant qu'ils exiſtent.

Pardieu, il n'en eſt pas de même dans l'île d'Aïti, ou d'Otaïti. Cette île eſt bien plus civiliſée que celle de Zélande et que le pays des Cafres, et j'oſe dire que notre Angleterre, parce que la nature l'a favoriſée d'un ſol plus fertile; elle lui a donné l'arbre à pain, préſent auſſi utile qu'admirable, qu'elle n'a

fait qu'à quelques îles de la mer du Sud. Otaïti poſsède d'ailleurs beaucoup de volailles, de légumes et de fruits. On n'a pas beſoin dans un tel pays de manger ſon ſemblable ; mais il y a un beſoin plus naturel, plus doux, plus univerſel, que la religion d'Otaïti ordonne de ſatisfaire en public. C'eſt de toutes les cérémonies religieuſes la plus reſpectable ſans doute ; j'en ai été témoin auſſi-bien que tout l'équipage de notre vaiſſeau. Ce ne ſont point ici des fables de miſſionnaires, telles qu'on en trouve quelquefois dans les lettres édifiantes et curieuſes des révérends pères jéſuites. Le docteur *Jean Hakerovorht* achève actuellement de faire imprimer nos découvertes dans l'hémiſphère méridional. J'ai toujours accompagné M. *Banks*, ce jeune homme ſi eſtimable, qui a conſacré ſon temps et ſon bien à obſerver la nature vers le pôle antarctique, tandis que MM. *Dakins* et *Vood* revenaient des ruines de Palmyre et de Balbek, où ils avaient fouillé les plus anciens monumens des arts, et que M. *Hamilton* apprenait aux Napolitains étonnés l'hiſtoire naturelle de leur mont Véſuve. Enfin j'ai vu avec MM. *Banks*, *Solander*, *Cook* et cent autres, ce que je vais vous raconter.

La princeſſe *Obéira*, reine de l'île Otaïti.... Alors on apporta le café, et dès qu'on l'eut pris, M. *Grou* continua ainſi ſon récit.

CHAPITRE VI.

La princeſſe *Obéira*, dis-je, après nous avoir comblés de préſens, avec une politeſſe digne d'une reine d'Angleterre, fut curieuſe d'aſſiſter un matin à notre ſervice anglican. Nous le célébrâmes auſſi pompeuſement que nous pûmes. Elle nous invita au ſien l'après-dîner; c'était le 14 mai 1769. Nous la trouvâmes entourée d'environ mille perſonnes des deux ſexes, rangées en demi-cercle, et dans un ſilence reſpectueux. Une jeune fille très-jolie, ſimplement parée d'un déshabillé galant, était couchée ſur une eſtrade qui ſervait d'autel. La reine *Obéira* ordonna à un beau garçon d'environ vingt ans d'aller ſacrifier. Il prononça une eſpèce de prière et monta ſur l'autel. Les deux ſacrificateurs étaient à demi-nus. La reine, d'un air majeſtueux, enſeignait à la jeune victime la manière la plus convenable de conſommer le ſacrifice. Tous les Otaïtiens étaient ſi attentifs et ſi reſpectueux, qu'aucun de nos matelots n'oſa troubler la cérémonie par un rire indécent. Voilà ce que j'ai vu, vous dis-je; voilà tout ce que notre équipage a vu : c'eſt à vous d'en tirer les conſéquences.

Cette fête ſacrée ne m'étonne pas, dit le

docteur

docteur *Goudman*. Je ſuis perſuadé que c'eſt la première fête que les hommes aient jamais célébrée ; et je ne vois pas pourquoi on ne prierait pas DIEU lorſqu'on va faire un être à ſon image, comme nous le prions avant les repas, qui ſervent à ſoutenir notre corps. Travailler à faire naître une créature raiſonnable eſt l'action la plus noble et la plus ſainte. C'eſt ainſi que penſaient les premiers Indiens qui révérèrent le Lingam, ſymbole de la génération, les anciens Egyptiens qui portaient en proceſſion le Phallus, les Grecs qui érigèrent des temples à *Priape*. S'il eſt permis de citer la miſérable petite nation juive, groſſière imitatrice de tous ſes voiſins, il eſt dit dans ſes livres que ce peuple adora *Priape*, et que la reine-mère du roi juif *Aſa* fut ſa grande prêtreſſe. (*c*)

Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-vraiſemblable que jamais aucun peuple n'établit, ni ne put établir un culte par libertinage. La débauche s'y gliſſe quelquefois dans la ſuite des temps ; mais l'inſtitution en eſt toujours innocente et pure. Nos premières agapes, dans leſquelles les garçons et les filles ſe baiſaient modeſtement ſur la bouche, ne dégénérèrent qu'aſſez tard en rendez-vous et en infidélités ; et

(*c*) Troiſième des Rois, chap. XIII, et Paralipomènes, chap. XV.

plût à Dieu que je puſſe ſacrifier avec miſs *Fidler* devant la reine *Obéira* en tout bien et en tout honneur ! ce ſerait aſſurément le plus beau jour et la plus belle action de ma vie.

M. *Sidrac*, qui avait juſque-là gardé le ſilence, parce que MM. *Goudman* et *Grou* avaient toujours parlé, ſortit enfin de ſa taciturnité et dit : Tout ce que je viens d'entendre me ravit en admiration. La reine *Obéira* me paraît la première reine de l'hémiſphère méridional, je n'oſe dire des deux hémiſphères ; mais parmi tant de gloire et tant de félicité, il y a un article qui me fait frémir, et dont M. *Goudman* vous a dit un mot auquel vous n'avez pas répondu. Eſt-il vrai, M. *Grou*, que le capitaine *Wallis*, qui mouilla dans cette île fortunée avant vous, y porta les deux plus horribles fléaux de la terre, les deux véroles ? Hélas ! reprit M. *Grou*, ce ſont les Français qui nous en accuſent, et nous en accuſons les Français. M. *Bougainville* dit que ce ſont ces maudits Anglais qui ont donné la vérole à la reine *Obéira* ; et M. *Cook* prétend que cette reine ne l'a acquiſe que de M. *Bougainville* lui-même. Quoi qu'il en ſoit, la vérole reſſemble aux beaux arts, on ne ſait point qui en fut l'inventeur ; mais à la longue ils font le tour de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique et de l'Amérique.

Il y a long-temps que j'exerce la chirurgie, dit *Sidrac*, et j'avoue que je dois à cette vérole la plus grande partie de ma fortune; mais je ne la déteſte pas moins. Madame *Sidrac* me la communiqua dès la première nuit de ſes noces; et, comme c'eſt une femme exceſſivement délicate ſur ce qui peut entamer ſon honneur, elle publia dans tous les papiers publics de Londres qu'elle était, à la vérité, attaquée du mal immonde; mais qu'elle l'avait apporté du ventre de madame ſa mère, et que c'était une ancienne habitude de famille.

A quoi penſa ce qu'on appelle *la nature*, quand elle verſa ce poiſon dans les ſources de la vie? On l'a dit, et je le répète, c'eſt la plus énorme et la plus déteſtable de toutes les contradictions. Quoi! l'homme a été fait, dit-on, à l'image de DIEU, *finxit in effigiem moderantum cuncta deorum;* et c'eſt dans les vaiſſeaux ſpermatiques de cette image qu'on a mis la douleur, l'infection et la mort! Que deviendra ce beau vers de milord *Rocheſter*: *L'amour ferait adorer* DIEU *dans un pays d'athées?*

Hélas! dit alors le bon *Goudman*, j'ai peut-être à remercier la Providence de n'avoir pas épouſé ma chere miſs *Fidler*; car ſait-on ce qui ſerait arrivé? on n'eſt jamais ſûr de rien dans ce monde. En tout cas, M. *Sidrac*,

vous m'avez promis votre aide dans tout ce qui concernait ma veſſie. Je ſuis à votre ſervice, répondit *Sidrac ;* mais il faut chaſſer ces mauvaiſes penſées. *Goudman*, en parlant ainſi, ſemblait prévoir ſa deſtinée.

CHAPITRE VII.

Le lendemain, les trois philoſophes agitèrent la grande queſtion, quel eſt le premier mobile de toutes les actions des hommes. *Goudman*, qui avait toujours ſur le cœur la perte de ſon bénéfice et de ſa bien-aimée, dit que le principe de tout était l'amour et l'ambition. *Grou*, qui avait vu plus de pays, dit que c'était l'argent, et le grand anatomiſte *Sidrac* aſſura que c'était la chaiſe percée. Les deux convives demeurèrent tout étonnés ; et voici comme le ſavant *Sidrac* prouva ſa thèſe.

J'ai toujours obſervé que toutes les affaires de ce monde dépendaient de l'opinion et de la volonté d'un principal perſonnage, ſoit roi, ſoit premier miniſtre, ſoit premier commis : or cette opinion et cette volonté ſont l'effet immédiat de la manière dont les eſprits animaux ſe filtrent dans le cervelet et de là dans la moelle alongée : ces eſprits animaux dépendent de la circulation du ſang ; ce ſang

dépend de la formation du chyle; ce chyle s'élabore dans le réſeau du méſentère; ce méſentère eſt attaché aux inteſtins par des filets très-déliés ; ces inteſtins , s'il eſt permis de le dire, ſont remplis de merde : or, malgré les trois fortes tuniques dont chaque inteſtin eſt vêtu, il eſt percé comme un crible ; car tout eſt à jour dans la nature, et il n'y a grain de ſable ſi imperceptible qui n'ait plus de cinq cents pores. On ferait paſſer mille aiguilles à travers un boulet de canon, ſi on en trouvait d'aſſez fines et d'aſſez fortes. Qu'arrive-t-il donc à un homme conſtipé ? les élémens les plus ténus , les plus délicats de ſa merde, ſe mêlent au chyle dans les veines d'*Azellius*, vont à la veine-porte et dans le réſervoir de *Pecquet ;* elles paſſent dans la ſous - clavière ; elles paſſent dans le cœur de l'homme le plus galant , de la femme la plus coquette. C'eſt une roſée d'étron deſſéché qui court dans tout ſon corps. Si cette roſée inonde les parenchymes , les vaiſſeaux et les glandes d'un atrabilaire, ſa mauvaiſe humeur devient férocité ; le blanc de ſes yeux eſt d'un ſombre ardent ; ſes lèvres ſont collées l'une ſur l'autre ; la couleur de ſon viſage a des teintes brouillées ; il ſemble qu'il vous menace : ne l'approchez pas ; et, ſi c'eſt un miniſtre d'Etat, gardez-vous de lui préſenter une requête ; il

ne regarde tout papier que comme un ſecours dont il voudrait bien ſe ſervir ſelon l'ancien et abominable uſage des gens d'Europe. Informez-vous adroitement de ſon valet de chambre favori ſi Monſeigneur a pouſſé ſa ſelle le matin.

Ceci eſt plus important qu'on ne penſe. La conſtipation a produit quelquefois les ſcènes les plus ſanglantes. Mon grand-père, qui eſt mort centenaire, était apothicaire de *Cromwell*; il m'a conté ſouvent que *Cromwell* n'avait pas été à la garde-robe depuis huit jours lorſqu'il fit couper la tête à ſon roi.

Tous les gens un peu inſtruits des affaires du Continent ſavent que l'on avertit ſouvent le duc de *Guiſe* le balafré de ne pas fâcher *Henri III* en hiver pendant un vent de nord-eſt. Ce monarque n'allait alors à la garde-robe qu'avec une difficulté extrême. Ses matières lui montaient à la tête; il était capable, dans ces temps-là, de toutes les violences. Le duc de *Guiſe* ne crut pas un ſi ſage conſeil: que lui en arriva-t-il? ſon frère et lui furent aſſaſſinés.

Charles IX, ſon prédéceſſeur, était l'homme le plus conſtipé de ſon royaume. Les conduits de ſon colon et de ſon rectum étaient ſi bouchés, qu'à la fin ſon ſang jaillit par ſes pores. On ne ſait que trop que ce tempérament aduſte fut une des principales cauſes de la Saint-Barthelemi.

Au contraire, les perſonnes qui ont de l'embonpoint, les entrailles veloutées, le coledoque coulant, le mouvement périſtaltique aiſé et régulier, qui s'acquittent tous les matins, dès qu'elles ont déjeûné, d'une bonne ſelle auſſi aiſément qu'on crache ; ces perſonnes favorites de la nature ſont douces, affables, gracieuſes, prévenantes, compatiſſantes, officieuſes. Un *non* dans leur bouche a plus de grâce qu'un *oui* dans la bouche d'un conſtipé.

La garde-robe a tant d'empire, qu'un dévoiement rend ſouvent un homme puſillanime. La dyſſenterie ôte le courage. Ne propoſez pas à un homme affaibli par l'inſomnie, par une fièvre lente et par cinquante déjections putrides, d'aller attaquer une demi-lune en plein jour. C'eſt pourquoi je ne puis croire que toute notre armée eut la dyſſenterie à la bataille d'Azincourt, comme on le dit, et qu'elle remporta la victoire, culottes bas. Quelques ſoldats auront eu le dévoiement pour s'être gorgés de mauvais raiſins dans la route, et les hiſtoriens auront dit que toute l'armée malade ſe battit à cul nu, et que, pour ne pas le montrer aux petits-maîtres français, elle les battit à plate couture, ſelon l'expreſſion du jéſuite *Daniel* :

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

C'eſt ainſi que les Français ont tous répété, les uns après les autres, que notre grand *Edouard III* ſe fit livrer ſix bourgeois de Calais, la corde au cou, pour les faire pendre, parce qu'ils avaient oſé ſoutenir le ſiége avec courage, et que ſa femme obtint enfin leur pardon par ſes larmes. Ces romanciers ne ſavent pas que c'était la coutume dans ces temps barbares que les bourgeois ſe préſentaſſent devant leur vainqueur, la corde au cou, quand ils l'avaient arrêté trop long-temps devant une bicoque. Mais certainement le généreux *Edouard* n'avait nulle envie de ſerrer le cou de ces ſix otages, qu'il combla de préſens et d'honneurs. Je ſuis las de toutes les fadaiſes dont tant d'hiſtoriens prétendus ont farci leurs chroniques, et de toutes les batailles qu'ils ont ſi mal décrites. J'aime autant croire que *Gédéon* remporta une victoire ſignalée avec trois cents cruches. Je ne lis plus, Dieu merci, que l'hiſtoire naturelle, pourvu qu'un *Burnet*, et un *Wiſton*, et un *Voodward* ne m'ennuient plus de leurs maudits ſyſtêmes ; qu'un *Maillet* ne me diſe plus que la mer d'Irlande a produit le mont Caucaſe, et que notre globe eſt de verre ; pourvu qu'on ne me donne pas de petits joncs aquatiques pour des animaux voraces, et le corail pour des inſectes (*) ; pourvu que des

(*) Voyez les notes des *Singularités de la nature*, ſecond volume de *Phyſique*.

charlatans ne me donnent pas insolemment leurs rêveries pour des vérités. Je fais plus de cas d'un bon régime qui entretient mes humeurs en équilibre, et qui me procure une digestion louable et un sommeil plein. Buvez chaud quand il gèle, buvez frais dans la canicule, rien de trop ni de trop peu en tout genre ; digérez, dormez, ayez du plaisir ; et moquez-vous du reste.

CHAPITRE VIII.

COMME M. *Sidrac* proférait ces sages paroles, on vint avertir M. *Goudman* que l'intendant du feu comte de *Chesterfield* était à la porte dans son carrosse, et demandait à lui parler pour une affaire très-pressante. *Goudman* court pour recevoir les ordres de M. l'intendant qui, l'ayant prié de monter, lui dit :

Monsieur, vous savez, sans doute, ce qui arriva à M. et à Mme *Sidrac* la première nuit de leurs noces ?

Oui, Monsieur ; il me contait tout à l'heure cette petite aventure.

Eh bien, il en est arrivé tout autant à la belle mademoiselle *Fidler* et à M. le curé son mari. Le lendemain ils se sont battus ; le surlendemain ils se sont séparés, et on a ôté à M. le curé son bénéfice. J'aime la *Fidler*, je

ſais qu'elle vous aime ; elle ne me hait pas. Je ſuis au-deſſus de la petite diſgrâce qui eſt cauſe de ſon divorce ; je ſuis amoureux et intrépide. Cédez-moi miſs *Fidler*, et je vous fais avoir la cure, qui vaut cent cinquante guinées de revenu. Je ne vous donne que dix minutes pour y rêver.

Monſieur, la propoſition eſt délicate : je vais conſulter mes philoſophes *Sidrac* et *Grou;* je ſuis à vous ſans tarder.

Il revole à ſes deux conſeillers. Je vois, dit-il, que la digeſtion ne décide pas ſeule des affaires de ce monde, et que l'amour, l'ambition et l'argent y ont beaucoup de part. Il leur expoſe le cas, les prie de le déterminer ſur le champ. Tous deux conclurent qu'avec cent cinquante guinées il aurait toutes les filles de ſa paroiſſe, et encore miſs *Fidler* par-deſſus le marché.

Goudman ſentit la ſageſſe de cette déciſion ; il eut la cure, il eut miſs *Fidler* en ſecret ; ce qui était bien plus doux que de l'avoir pour femme. M. *Sidrac* lui prodigua ſes bons offices dans l'occaſion : il eſt devenu un des plus terribles prêtres de l'Angleterre, et il eſt plus perſuadé que jamais de la fatalité qui gouverne toutes les choſes de ce monde.

Fin des Oreilles du comte de Cheſterfield, &c.

LE
TAUREAU BLANC,
TRADUIT DU SYRIAQUE,

Par M. MAMAKI, *interprète du roi d'Angleterre pour les langues orientales.*

LE

TAUREAU BLANC,

TRADUIT DU SYRIAQUE,

Par M. MAMAKI, *interprète du roi d'Angleterre pour les langues orientales.*

CHAPITRE PREMIER.

Comment la princeſſe Amaſide rencontre un bœuf.

LA jeune princeſſe *Amaſide*, fille d'*Amaſis*, roi de Tanis en Egypte, ſe promenait ſur le chemin de Péluſe avec les dames de ſa ſuite. Elle était plongée dans une triſteſſe profonde; les larmes coulaient de ſes beaux yeux. On ſait quel était le ſujet de ſa douleur, et combien elle craignait de déplaire au roi ſon père par ſa douleur même. Le vieillard *Mambrès*, ancien mage et eunuque des pharaons, était auprès d'elle, et ne la quittait preſque jamais. Il la vit naître, il l'éleva, il lui enſeigna tout ce qu'il eſt permis à une belle princeſſe de ſavoir des ſciences de l'Egypte. L'eſprit d'*Amaſide* égalait ſa beauté; elle était auſſi ſenſible, auſſi tendre

que charmante ; et c'était cette ſenſibilité qui lui coûtait tant de pleurs.

La princeſſe était âgée de vingt-quatre ans ; le mage *Mambrès* en avait environ treize cents. C'était lui, comme on ſait, qui avait eu avec le grand *Moïſe* cette diſpute fameuſe dans laquelle la victoire fut long-temps balancée entre ces deux profonds philoſophes. Si *Mambrès* ſuccomba, ce ne fut que par la protection viſible des puiſſances céleſtes qui favorisèrent ſon rival ; il fallut des dieux pour vaincre *Mambrès*.

Amaſis le fit ſurintendant de la maiſon de ſa fille ; et il s'acquittait de cette charge avec ſa ſageſſe ordinaire : la belle *Amaſide* l'attendriſſait par ſes ſoupirs. ,, O mon amant, mon
,, jeune et cher amant ! s'écriait-elle quelque-
,, fois, ô le plus grand des vainqueurs, le
,, plus accompli, le plus beau des hommes !
,, quoi, depuis près de ſept ans tu as diſparu
,, de la terre ! quel dieu t'a enlevé à ta tendre
,, *Amaſide* ? tu n'es point mort, les ſavans
,, prophètes de l'Egypte en conviennent ;
,, mais tu es mort pour moi, je ſuis ſeule ſur
,, la terre, elle eſt déſerte. Par quel étrange
,, prodige as-tu abandonné ton trône et ta
,, maîtreſſe ? Ton trône ! il était le premier du
,, monde, et c'eſt peu de choſe ; mais moi
,, qui t'adore, ô mon cher *Na* . . . . ,,

Elle allait achever. Tremblez de prononcer ce nom fatal, lui dit le ſage *Mambrès*, ancien eunuque et mage des pharaons. Vous ſeriez peut-être décelée par quelqu'une de vos dames du palais. Elles vous ſont toutes dévouées, et toutes les belles dames ſe font ſans doute un mérite de ſervir les nobles paſſions des belles princeſſes ; mais enfin il peut ſe trouver une indiſcrète, et même à toute force une perfide. Vous ſavez que le roi votre père, qui d'ailleurs vous aime, a juré de vous faire couper le cou ſi vous prononciez ce nom terrible toujours prêt à vous échapper. Pleurez, mais taiſez-vous. Cette loi eſt bien dure, mais vous n'avez pas été élevée dans la ſageſſe égyptienne pour ne ſavoir pas commander à votre langue. Songez qu'*Harpocrate*, l'un de nos plus grands dieux, a toujours le doigt ſur ſa bouche. La belle *Amaſide* pleura et ne parla plus.

Comme elle avançait en ſilence vers les bords du Nil, elle aperçut de loin, ſous un bocage baigné par le fleuve, une vieille femme couverte de lambeaux gris aſſiſe ſur un tertre. Elle avait auprès d'elle une âneſſe, un chien, un bouc. Vis-à-vis d'elle était un ſerpent qui n'était pas comme les ſerpens ordinaires, car ſes yeux étaient auſſi tendres qu'animés ; ſa phyſionomie était noble et intéreſſante ; ſa

peau brillait des couleurs les plus vives et les plus douces. Un énorme poiſſon, à moitié plongé dans le fleuve, n'était pas la moins étonnante perſonne de la compagnie. Il y avait ſur une branche un corbeau et un pigeon. Toutes ces créatures ſemblaient avoir enſemble une converſation aſſez animée.

Hélas ! dit la princeſſe tout bas, ces gens-là parlent ſans doute de leurs amours, et il ne m'eſt pas permis de prononcer le nom de ce que j'aime !

La vieille tenait à la main une chaîne légère d'acier longue de cent braſſes, à laquelle était attaché un taureau qui paiſſait dans la prairie. Ce taureau était blanc, fait au tour, potelé, léger même, ce qui eſt bien rare. Ses cornes étaient d'ivoire. C'était ce qu'on vit jamais de plus beau dans ſon eſpèce. Celui de *Paſiphaé*, celui dont *Jupiter* prit la figure pour enlever *Europe*, n'approchaient pas de ce ſuperbe animal. La charmante geniſſe en laquelle *Iſis* fut changée aurait à peine été digne de lui.

Dès qu'il vit la princeſſe, il courut vers elle avec la rapidité d'un jeune cheval arabe qui franchit les vaſtes plaines et les fleuves de l'antique Saana, pour s'approcher de la brillante cavale qui règne dans ſon cœur, et qui fait dreſſer ſes oreilles. La vieille feſait ſes efforts pour le retenir ; le ſerpent ſemblait

l'épouvanter

l'épouvanter par ſes ſifflemens ; le chien le ſuivait et lui mordait ſes belles jambes ; l'âneſſe traverſait ſon chemin, et lui détachait des ruades pour le faire retourner. Le gros poiſſon remontait le Nil, et s'élançant hors de l'eau, menaçait de le dévorer ; le bouc reſtait immobile et ſaiſi de crainte ; le corbeau voltigeait autour de la tête du taureau, comme s'il eût voulu s'efforcer de lui crever les yeux. La colombe ſeule l'accompagnait par curioſité, et lui applaudiſſait par un doux murmure.

Un ſpectacle ſi extraordinaire rejeta *Mambrès* dans ſes ſérieuſes penſées. Cependant le taureau blanc, tirant après lui ſa chaîne et la vieille, était déjà parvenu auprès de la princeſſe qui était ſaiſie d'étonnement et de peur. Il ſe jette à ſes pieds, il les baiſe, il verſe des larmes, il la regarde avec des yeux où régnait un mélange inoui de douleur et de joie. Il n'oſait mugir, de peur d'effaroucher la belle *Amaſide*. Il ne pouvait parler. Un faible uſage de la voix accordé par le ciel à quelques animaux lui était interdit, mais toutes ſes actions étaient éloquentes. Il plut beaucoup à la princeſſe. Elle ſentit qu'un léger amuſement pouvait ſuſpendre pour quelques momens les chagrins les plus douloureux. Voilà, diſait-elle, un animal bien aimable ; je voudrais l'avoir dans mon écurie.

A ces mots, le taureau plia les quatre genoux, et baiſa la terre. Il m'entend, s'écria la princeſſe, il me témoigne qu'il veut m'appartenir. Ah! divin mage, divin eunuque, donnez-moi cette conſolation, achetez ce beau chérubin (*a*); faites le prix avec la vieille, à laquelle il appartient ſans doute. Je veux que cet animal ſoit à moi; ne me refuſez pas cette conſolation innocente. Toutes les dames du palais joignirent leurs inſtances aux prières de la princeſſe. *Mambrès* ſe laiſſa toucher, et alla parler à la vieille.

CHAPITRE II.

Comment le ſage Mambrès, ci-devant ſorcier de Pharaon, reconnut une vieille, et comme il fut reconnu par elle.

MADAME, lui dit-il, vous ſavez que les filles, et ſurtout les princeſſes, ont beſoin de ſe divertir. La fille du roi eſt folle de votre taureau; je vous prie de nous le vendre, vous ſerez payée argent comptant.

Seigneur, lui répondit la vieille, ce précieux animal n'eſt point à moi. Je ſuis chargée, moi

(*a*) *Chérub* en chaldéen et en ſyriaque ſignifie un *bœuf.*

et toutes les bêtes que vous avez vues, de le garder avec ſoin, d'obſerver toutes ſes démarches, et d'en rendre compte. Dieu me préſerve de vouloir jamais vendre cet animal impayable!

Mambrès à ce diſcours ſe ſentit éclairé de quelques traits d'une lumière confuſe qu'il ne démêlait pas encore. Il regarda la vieille au manteau gris avec plus d'attention : Reſpectable dame, lui dit-il, ou je me trompe, ou je vous ai vue autrefois. Je ne me trompe pas, répondit la vieille; je vous ai vu, Seigneur, il y a ſept cents ans dans un voyage que je fis de Syrie en Egypte, quelques mois après la deſtruction de Troye, lorſque *Hiram* régnait à Tyr, et *Nephel Kerès* ſur l'antique Egypte.

Ah! Madame, s'écria le vieillard, vous êtes l'auguſte pythoniſſe d'Endor. Et vous, Seigneur, lui dit la pythoniſſe en l'embraſſant, vous êtes le grand *Mambrès* d'Egypte.

O rencontre imprévue! jour mémorable! décrets éternels! dit *Mambrès;* ce n'eſt pas, ſans doute, ſans un ordre de la Providence univerſelle que nous nous retrouvons dans cette prairie ſur les rivages du Nil, près de la ſuperbe ville de Tanis. Quoi! c'eſt vous, Madame, qui êtes ſi fameuſe ſur les bords de votre petit Jourdain, et la première perſonne du monde pour faire venir des ombres! — Quoi!

c'eſt vous, Seigneur, qui êtes ſi fameux pour changer les baguettes en ſerpens, le jour en ténèbres, et les rivières en ſang! — Oui, Madame, mais mon grand âge affaiblit une partie de mes lumières et de ma puiſſance. J'ignore d'où vous vient ce beau taureau blanc, et qui ſont ces animaux qui veillent avec vous autour de lui. La vieille ſe recueillit, leva les yeux au ciel, puis répondit en ces termes :

Mon cher *Mambrès*, nous ſommes de la même profeſſion ; mais il m'eſt expreſſément défendu de vous dire quel eſt ce taureau. Je puis vous ſatisfaire ſur les autres animaux. Vous les reconnaîtrez aiſément aux marques qui les caractériſent. Le ſerpent eſt celui qui perſuada *Eve* de manger une pomme, et d'en faire manger à ſon mari. L'âneſſe eſt celle qui parla dans un chemin creux à *Balaam*, votre contemporain. Le poiſſon qui a toujours ſa tête hors de l'eau, eſt celui qui avala *Jonas* il y a quelques années. Ce chien eſt celui qui ſuivit l'ange *Raphaël* et le jeune *Tobie* dans le voyage qu'ils firent à Ragès en Médie, du temps du grand *Salmanazar*. Ce bouc eſt celui qui expie tous les péchés d'une nation. Ce corbeau et ce pigeon ſont ceux qui étaient dans l'arche de *Noé* : grand événement, cataſtrophe univerſelle que preſque toute la terre ignore encore!

Vous voilà au fait. Mais pour le taureau, vous n'en ſaurez rien.

Mambrès écoutait avec reſpect. Puis il dit : l'Eternel révèle ce qu'il veut et à qui il veut, illuſtre pythoniſſe. Toutes ces bêtes, qui ſont commiſes avec vous à la garde du taureau blanc, ne ſont connues que de votre généreuſe et agréable nation, qui eſt elle-même inconnue à preſque tout le monde. Les merveilles que vous et les vôtres, et moi et les miens nous avons opérées, feront un jour un grand ſujet de doute et de ſcandale pour les faux ſages. Heureuſement elles trouveront croyance chez les ſages véritables qui ſeront ſoumis aux voyans dans une petite partie du monde, et c'eſt tout ce qu'il faut.

Comme il prononçait ces paroles, la princeſſe le tira par la manche, et lui dit : *Mambrès*, eſt-ce que vous ne m'achèterez pas mon taureau? Le mage, plongé dans une rêverie profonde, ne répondit rien, et *Amaſide* verſa des larmes.

Elle s'adreſſa alors elle-même à la vieille, et lui dit : Ma bonne, je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par votre père, par votre mère, par votre nourrice, qui ſans doute vivent encore, de me vendre non-ſeulement votre taureau, mais auſſi votre pigeon qui lui paraît fort affectionné.

Pour vos autres bêtes, je n'en veux point; mais je ſuis fille à tomber malade de vapeurs, ſi vous ne me vendez ce charmant taureau blanc qui fera toute la douceur de ma vie.

La vieille lui baiſa reſpectueuſement les franges de ſa robe de gaze, et lui dit : Princeſſe, mon taureau n'eſt point à vendre, votre illuſtre mage en eſt inſtruit. Tout ce que je pourrais faire pour votre ſervice, ce ſerait de le mener paître tous les jours près de votre palais, vous pourriez le careſſer, lui donner des biſcuits, le faire danſer à votre aiſe. Mais il faut qu'il ſoit continuellement ſous les yeux de toutes les bêtes qui m'accompagnent, et qui ſont chargées de ſa garde. S'il ne veut point s'échapper, elles ne lui feront point de mal; mais s'il eſſaie encore de rompre ſa chaîne, comme il a fait dès qu'il vous a vue, malheur à lui ! je ne répondrais pas de ſa vie. Ce gros poiſſon que vous voyez l'avalerait infailliblement, et le garderait plus de trois jours dans ſon ventre; ou bien ce ſerpent, qui vous a paru peut-être aſſez doux et aſſez aimable, lui pourrait faire une piqûre mortelle.

Le taureau blanc, qui entendait à merveille tout ce que diſait la vieille, mais qui ne pouvait parler, accepta toutes ſes propoſitions d'un air ſoumis. Il ſe coucha à ſes pieds, mugit doucement; et regardant *Amaſide* avec

tendreſſe, il ſemblait lui dire : Venez me voir quelquefois ſur l'herbe. Le ſerpent prit alors la parole, et lui dit : Princeſſe, je vous conſeille de faire aveuglément tout ce que mademoiſelle d'*Endor* vient de vous dire. L'âneſſe dit auſſi ſon mot, et fut de l'avis du ſerpent. *Amaſide* était affligée que ce ſerpent et cette âneſſe parlaſſent ſi bien, et qu'un beau taureau qui avait les ſentimens ſi nobles et ſi tendres, ne pût les exprimer. Hélas! rien n'eſt plus commun à la cour, diſait-elle tout bas ; on y voit tous les jours de beaux ſeigneurs qui n'ont point de converſation, et des malotrus qui parlent avec aſſurance.

Ce ſerpent n'eſt point un malotru, dit *Mambrès ;* ne vous y trompez pas : c'eſt peut-être la perſonne de la plus grande conſidération.

Le jour baiſſait, la princeſſe fut obligée de s'en retourner, après avoir bien promis de revenir le lendemain à la même heure. Ses dames du palais étaient émerveillées, et ne comprenaient rien à ce qu'elles avaient vu et entendu. *Mambrès* feſait ſes réflexions. La princeſſe, ſongeant que le ſerpent avait appelé la vieille *mademoiſelle*, conclut au haſard qu'elle était pucelle, et ſentit quelque affliction de l'être encore ; affliction reſpectable qu'elle cachait avec autant de ſcrupule que le nom de ſon amant.

CHAPITRE III.

Comment la belle Amaſide eut un ſecret entretien avec un beau ſerpent.

La belle princeſſe recommanda le ſecret à ſes dames ſur ce qu'elles avaient vu. Elles le promirent toutes, et en effet le gardèrent un jour entier. On peut croire qu'*Amaſide* dormit peu cette nuit. Un charme inexplicable lui rappelait ſans ceſſe l'idée de ſon beau taureau. Dès qu'elle put être en liberté avec ſon ſage *Mambrès*, elle lui dit : O ſage ! cet animal me tourne la tête. Il occupe beaucoup la mienne, dit *Mambrès*. Je vois clairement que ce chérubin eſt fort au-deſſus de ſon eſpèce. Je vois qu'il y a là un grand myſtère, mais je crains un événement funeſte. Votre père *Amaſis* eſt violent et ſoupçonneux ; toute cette affaire exige que vous vous conduiſiez avec la plus grande prudence.

Ah ! dit la princeſſe, j'ai trop de curioſité pour être prudente ; c'eſt la ſeule paſſion qui puiſſe ſe joindre dans mon cœur à celle qui me dévore pour l'amant que j'ai perdu. Quoi ! ne pourrais-je ſavoir ce que c'eſt que ce taureau blanc qui excite dans moi un trouble ſi inoui ?

Madame, lui répondit *Mambrès*, je vous ai

avoué

avoué déjà que ma ſcience baiſſe à meſure que mon âge avance : mais je me trompe fort, ou le ſerpent eſt inſtruit de ce que vous avez tant envie de ſavoir. Il a de l'eſprit, il s'explique en bons termes, il eſt accoutumé depuis long-temps à ſe mêler des affaires des dames. Ah! ſans doute, dit *Amaſide*, c'eſt ce beau ſerpent de l'Egypte qui en ſe mettant la queue dans la bouche eſt le ſymbole de l'éternité, qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux, et qui l'obſcurcit dès qu'il les ferme. — Non, Madame. — C'eſt donc le ſerpent d'*Eſculape*? — Encore moins. — C'eſt peut-être *Jupiter* ſous la forme d'un ſerpent? — Point du tout. — Ah! je vois, c'eſt votre baguette que vous changeâtes autrefois en ſerpent? — Non, vous dis-je, Madame; mais tous ces ſerpens-là ſont de la même famille. Celui-là a beaucoup de réputation dans ſon pays; il y paſſe pour le plus habile ſerpent qu'on ait jamais vu. Adreſſez-vous à lui. Toutefois je vous avertis que c'eſt une entrepriſe fort dangereuſe. Si j'étais à votre place, je laiſſerais là le taureau, l'âneſſe, le ſerpent, le poiſſon, le chien, le bouc, le corbeau et la colombe. Mais la paſſion vous emporte; tout ce que je puis faire eſt d'en avoir pitié et de trembler.

La princeſſe le conjura de lui procurer un tête à tête avec le ſerpent. *Mambrès*, qui était

bon, y consentit; et en réfléchissant toujours profondément, il alla trouver sa pythonisse. Il lui exposa la fantaisie de sa princesse avec tant d'insinuation qu'il la persuada.

La vieille lui dit donc qu'*Amaside* était la maîtresse; que le serpent savait très-bien vivre; qu'il était fort poli avec les dames; qu'il ne demandait pas mieux que de les obliger, et qu'il se trouverait au rendez-vous.

Le vieux mage revint apporter à la princesse cette bonne nouvelle; mais il craignait encore quelque malheur, et fesait toujours ses réflexions. Vous voulez parler au serpent, Madame; ce sera quand il plaira à votre altesse. Souvenez-vous qu'il faut beaucoup le flatter; car tout animal est pétri d'amour propre, et surtout lui. On dit même qu'il fut chassé autrefois d'un beau lieu pour son excès d'orgueil. Je ne l'ai jamais ouï dire, repartit la princesse. Je le crois bien, reprit le vieillard. Alors il lui apprit tous les bruits qui avaient couru sur ce serpent si fameux. Mais, Madame, quelque aventure singulière qui lui soit arrivée, vous ne pouvez arracher son secret qu'en le flattant. Il passe dans un pays voisin pour avoir joué autrefois un tour pendable aux femmes; il est juste qu'à son tour une femme le séduise. J'y ferai mon possible, dit la princesse.

Elle partit donc avec ses dames du palais et

le bon mage eunuque. La vieille alors fesait paître le taureau blanc aſſez loin. *Mambrès* laiſſa *Amaſide* en liberté, et alla entretenir ſa pythoniſſe. La dame d'honneur cauſa avec l'âneſſe; les dames de compagnie s'amusèrent avec le bouc, le chien, le corbeau et la colombe. Pour le gros poiſſon qui feſait peur à tout le monde, il ſe replongea dans le Nil par ordre de la vieille.

Le ſerpent alla auſſitôt au-devant de la belle *Amaſide* dans le bocage, et ils eurent enſemble cette converſation.

LE SERPENT.

Vous ne ſauriez croire combien je ſuis flatté, Madame, de l'honneur que votre alteſſe daigne me faire.

LA PRINCESSE.

Monſieur, votre grande réputation, la fineſſe de votre phyſionomie, et le brillant de vos yeux, m'ont aiſément déterminée à rechercher ce tête à tête. Je ſais par la voix publique (ſi elle n'eſt point trompeuſe) que vous avez été un grand ſeigneur dans le ciel empyrée.

LE SERPENT.

Il eſt vrai, Madame, que j'y avais une place aſſez diſtinguée. On prétend que je ſuis un favori diſgracié : c'eſt un bruit qui a couru

d'abord dans l'Inde (*b*). Les brachmanes ſont les premiers qui ont donné une longue hiſtoire de mes aventures. Je ne doute pas que des poëtes du Nord n'en faſſent un jour un poëme épique bien bizarre ; car, en vérité, c'eſt tout ce qu'on en peut faire. Mais je ne ſuis pas tellement déchu que je n'aye encore dans ce globe-ci un domaine très-conſidérable. J'oſerais preſque dire que toute la terre m'appartient.

LA PRINCESSE.

Je le crois, Monſieur, car on dit que vous avez le talent de perſuader tout ce que vous voulez ; et c'eſt régner que de plaire.

LE SERPENT.

J'éprouve, Madame, en vous voyant et en vous écoutant, que vous avez ſur moi cet empire qu'on m'attribue ſur tant d'autres ames.

LA PRINCESSE.

Vous êtes, je le crois, un animal vainqueur. On prétend que vous avez ſubjugué bien des dames, et que vous commençâtes par notre mère commune, dont j'ai oublié le nom.

(*b*) Les brachmanes furent en effet les premiers qui imaginèrent une révolte dans le ciel, et cette fable ſervit longtemps après de canevas à l'hiſtoire de la guerre des géans contre les dieux, et à quelques autres hiſtoires.

LE SERPENT.

On me fait tort : je lui donnai le meilleur confeil du monde. Elle m'honorait de fa confiance. Mon avis fut qu'elle et fon mari devaient fe gorger du fruit de l'arbre de la fcience. Je crus plaire en cela au maître des chofes. Un arbre fi néceffaire au genre-humain ne me paraiffait pas planté pour être inutile. Le maître aurait-il voulu être fervi par des ignorans et des idiots ? L'efprit n'eft-il pas fait pour s'éclairer, pour fe perfectionner ? Ne faut-il pas connaître le bien et le mal pour faire l'un et pour éviter l'autre ? Certainement on me devait des remercîmens.

LA PRINCESSE.

Cependant on dit qu'il vous en arriva du mal. C'eft apparemment depuis ce temps-là que tant de miniftres ont été punis d'avoir donné de bons confeils, et que tant de vrais favans et de grands génies ont été perfécutés pour avoir écrit des chofes utiles au genre-humain.

LE SERPENT.

Ce font apparemment mes ennemis, Madame, qui vous ont fait ces contes. Ils vont criant que je fuis mal en cour. Une preuve que j'y ai un très-grand crédit, c'eft qu'eux-mêmes avouent que j'entrai dans le

conſeil quand il fut queſtion d'éprouver le bon homme *Job* ; et que j'y fus encore appelé quand on y prit la réſolution de tromper un certain roitelet nommé *Achab* (*c*) ; ce fut moi ſeul qu'on chargea de cette commiſſion.

LA PRINCESSE.

Ah ! Monſieur, je ne crois pas que vous ſoyez fait pour tromper. Mais puiſque vous êtes toujours dans le miniſtère, puis-je vous demander une grâce ? j'eſpère qu'un ſeigneur ſi aimable ne me refuſera pas.

LE SERPENT.

Madame, vos prières ſont des lois. Qu'ordonnez-vous ?

LA PRINCESSE.

Je vous conjure de me dire ce que c'eſt que ce beau taureau blanc pour qui j'éprouve dans moi des ſentimens incompréhenſibles qui m'attendriſſent et qui m'épouvantent. On m'a dit que vous daigneriez m'en inſtruire.

LE SERPENT.

Madame, la curioſité eſt néceſſaire à la

(*c*) Troiſième livre des Rois, chap. XXII, v. 21 et 22. Le Seigneur dit qu'il trompera *Achab*, roi d'Iſraël, afin qu'il marche en Ramoth de Galaad, et qu'il y tombe. Et un eſprit s'avança et ſe préſenta devant le Seigneur, et lui dit : C'eſt moi qui le tromperai. Et le Seigneur lui dit : Comment ? Oui, tu le tromperas, et prévaudras. Va, et fais ainſi.

nature humaine, et ſurtout à votre aimable ſexe ; ſans elle on croupirait dans la plus honteuſe ignorance. J'ai toujours ſatisfait, autant que je l'ai pu, la curioſité des dames. On m'accuſe de n'avoir eu cette complaiſance que pour faire dépit au maître des choſes. Je vous jure que mon ſeul but ſerait de vous obliger ; mais la vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce ſecret.

LA PRINCESSE.

Ah ! c'eſt ce qui me rend encore plus curieuſe.

LE SERPENT.

Je reconnais là toutes les belles dames à qui j'ai rendu ſervice.

LA PRINCESSE.

Si vous êtes ſenſible, ſi tous les êtres ſe doivent des ſecours mutuels, ſi vous avez pitié d'une infortunée, ne me refuſez pas.

LE SERPENT.

Vous me fendez le cœur : il faut vous ſatisfaire ; mais ne m'interrompez pas.

LA PRINCESSE.

Je vous le promets.

LE SERPENT.

Il y avait un jeune roi, beau, fait à peindre, amoureux, aimé. . . .

LA PRINCESSE.

Un jeune roi ! beau, fait à peindre, amoureux, aimé ! et de qui ? et quel était ce roi ? quel âge avait-il ? qu'eſt-il devenu ? où eſt-il ? où eſt ſon royaume ? quel eſt ſon nom ?

LE SERPENT.

Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez, quand j'ai commencé à peine. Prenez garde ; ſi vous n'avez pas plus de pouvoir ſur vous-même, vous êtes perdue.

LA PRINCESSE.

Ah ! pardon, Monſieur, cette indiſcrétion ne m'arrivera plus ; continuez, de grâce.

LE SERPENT.

Ce grand roi, le plus aimable et le plus valeureux des hommes, victorieux par-tout où il avait porté ſes armes, rêvait ſouvent en dormant ; et quand il oubliait ſes rêves, il voulait que ſes mages s'en reſſouviſſent, et qu'ils lui appriſſent ce qu'il avait rêvé, ſans quoi il les feſait tous pendre, car rien n'eſt plus juſte. Or il y a bientôt ſept ans qu'il ſongea un beau ſonge dont il perdit la mémoire en ſe réveillant ; et un jeune juif, plein d'expérience, lui ayant expliqué ſon rêve, cet aimable roi fut ſoudain changé en bœuf (*d*) ; car...

(*d*) Toute l'antiquité employait indifféremment les termes de bœuf et de taureau.

LA PRINCESSE.

Ah! c'eſt mon cher *Nabu*... Elle ne put achever; elle tomba évanouie. *Mambrès*, qui écoutait de loin, la vit tomber, et la crut morte.

CHAPITRE IV.

Comment on voulut ſacrifier le bœuf et exorciſer la princeſſe.

MAMBRÈS court à elle en pleurant. Le ſerpent eſt attendri; il ne peut pleurer, mais il ſiffle d'un ton lugubre; il crie: elle eſt morte. L'âneſſe répète: elle eſt morte; le corbeau le redit; tous les autres animaux paraiſſaient ſaiſis de douleur, excepté le poiſſon de *Jonas*, qui a toujours été impitoyable. La dame d'honneur, les dames du palais arrivent, et s'arrachent les cheveux. Le taureau blanc qui paiſſait au loin, et qui entend leurs clameurs, court au boſquet, et entraîne la vieille avec lui en pouſſant des mugiſſemens dont les échos retentiſſent. En vain toutes les dames verſaient ſur *Amaſide* expirante leurs flacons d'eau de roſe, d'œillet, de myrte, de benjoin, de baume de la Mecque, de cannelle, d'amomum, de girofle, de

mufcade, d'ambre gris ; elle n'avait donné aucun figne de vie ; mais dès qu'elle fentit le beau taureau blanc à fes côtés, elle revint à elle plus fraîche, plus belle, plus animée que jamais. Elle donna cent baifers à cet animal charmant qui penchait languiffamment fa tête fur fon fein d'albâtre. Elle l'appelle mon maître, mon roi, mon cœur, ma vie. Elle paffe fes bras d'ivoire autour de ce cou plus blanc que la neige. La paille légère s'attache moins fortement à l'ambre, la vigne à l'ormeau, le lierre au chêne. On entendait le doux murmure de fes foupirs ; on voyait fes yeux tantôt étincelans d'une tendre flamme, tantôt offufqués par ces larmes précieufes que l'amour fait répandre.

On peut juger dans quelle furprife la dame d'honneur d'*Amafide* et les dames de compagnie étaient plongées. Dès qu'elles furent rentrées au palais, elles racontèrent toutes à leurs amans cette aventure étrange, et chacune avec des circonftances différentes qui en augmentaient la fingularité, et qui contribuent toujours à la variété de toutes les hiftoires.

Dès qu'*Amafis*, roi de Tanis, en fut informé, fon cœur royal fut faifi d'une jufte colère. Tel fut le courroux de *Minos*, quand il fut que fa fille *Pafiphaé* prodiguait fes

tendres faveurs au père du minotaure. Ainſi frémit *Junon* lorſqu'elle vit *Jupiter* ſon époux careſſer la belle vache *Io*, fille du fleuve Inachus. *Amaſis* fit enfermer la belle *Amaſide* dans ſa chambre, et mit une garde d'eunuques noirs à ſa porte ; puis il aſſembla ſon conſeil ſecret.

Le grand mage *Mambrès* y préſidait, mais il n'avait plus le même crédit qu'autrefois. Tous les miniſtres d'Etat conclurent que le taureau blanc était un ſorcier. C'était tout le contraire, il était enſorcelé ; mais on ſe trompe toujours à la cour dans ces affaires délicates.

On conclut à la pluralité des voix qu'il fallait exorciſer la princeſſe, et ſacrifier le taureau blanc et la vieille.

Le ſage *Mambrès* ne voulut point choquer l'opinion du roi et du conſeil. C'était à lui qu'appartenait le droit de faire les exorciſmes ; il pouvait les différer ſous un prétexte très-plauſible. Le dieu *Apis* venait de mourir à Memphis. Un dieu bœuf meurt comme un autre. Il n'était permis d'exorciſer perſonne en Egypte juſqu'à ce qu'on eût trouvé un autre bœuf qui pût remplacer le défunt.

Il fut donc arrêté dans le conſeil qu'on attendrait la nomination qu'on devait faire du nouveau dieu à Memphis.

Le bon vieillard *Mambrès* ſentait à quel péril ſa chère princeſſe était expoſée : il voyait quel était ſon amant. Les ſyllabes *Nabu*, qui lui étaient échappées, avaient décelé tout le myſtère aux yeux de ce ſage.

La dynaſtie (*e*) de Memphis appartenait alors aux Babyloniens ; ils conſervaient ce reſte de leurs conquêtes paſſées, qu'ils avaient faites ſous le plus grand roi du monde, dont *Amaſis* était l'ennemi mortel. *Mambrès* avait beſoin de toute ſa ſageſſe pour ſe bien conduire parmi tant de difficultés. Si le roi *Amaſis* découvrait l'amant de ſa fille, elle était morte, il l'avait juré. Le grand, le jeune, le beau roi dont elle était épriſe, avait détrôné ſon père, qui n'avait repris ſon royaume de Tanis que depuis près de ſept ans qu'on ne ſavait ce qu'était devenu l'adorable monarque, le vainqueur et l'idole des nations, le tendre et généreux amant de la charmante *Amaſide*. Mais auſſi, en ſacrifiant le taureau, on feſait mourir infailliblement la belle *Amaſide* de douleur.

Que pouvait faire *Mambrès* dans des circonſtances ſi épineuſes ? Il va trouver ſa chère

(*e*) *Dynaſtie* ſignifie proprement puiſſance. Ainſi on peut ſe ſervir de ce mot, malgré les cavillations de *Larcher*. Dynaſtie vient du phénicien *dunaſt*; et *Larcher* eſt un ignorant qui ne ſait ni le phénicien, ni le ſyriaque, ni le cophte.

nourriſſonne au ſortir du conſeil, et lui dit: Ma belle enfant, je vous ſervirai; mais, je vous le répète, on vous coupera le cou ſi vous prononcez jamais le nom de votre amant.

Ah! que m'importe mon cou, dit la belle *Amaſide*, ſi je ne puis embraſſer celui de *Nabucho....!* mon père eſt un bien méchant homme! non-ſeulement il refuſa de me donner un beau prince que j'idolâtre, mais il lui déclara la guerre; et, quand il a été vaincu par mon amant, il a trouvé le ſecret de le changer en bœuf. A-t-on jamais vu une malice plus effroyable? ſi mon père n'était pas mon père, je ne ſais pas ce que je lui ferais.

Ce n'eſt pas votre père qui lui a joué ce cruel tour, dit le ſage *Mambrès*, c'eſt un paleſtin, un de nos anciens ennemis, un habitant d'un petit pays compris dans la foule des Etats que votre auguſte amant a domptés pour les policer. Ces métamorphoſes ne doivent point vous ſurprendre; vous ſavez que j'en feſais autrefois de plus belles: rien n'était plus commun alors que ces changemens qui étonnent aujourd'hui les ſages. L'hiſtoire véritable que nous avons lue enſemble nous a enſeigné que *Lycaon*, roi d'Arcadie, fut changé en loup. La belle *Caliſto* ſa fille fut changée en ourſe; *Io* fille d'*Inachus*, notre

vénérable *Isis*, en vache; *Daphné* en laurier, *Syrinx* en flûte. La belle *Edith*, femme de *Loth*, le meilleur, le plus tendre père qu'on ait jamais vu, n'est-elle pas devenue dans notre voisinage une grande statue de sel très-belle et très-piquante, qui a conservé toutes les marques de son sexe, et qui a régulièrement ses ordinaires (*f*) chaque mois, comme l'attestent les grands hommes qui l'ont vue? J'ai été témoin de ce changement dans ma jeunesse. J'ai vu cinq puissantes villes, dans le séjour du monde le plus sec et le plus aride, transformées tout à coup en un beau lac. On ne marchait dans mon jeune temps que sur des métamorphoses.

Enfin, Madame, si les exemples peuvent adoucir votre peine, souvenez-vous que *Vénus* a changé les *Cérastes* en bœufs. Je le sais, dit la malheureuse princesse, mais les exemples consolent-ils? Si mon amant était mort, me consolerais-je par l'idée que tous les hommes meurent? Votre peine peut finir, dit le sage; et puisque votre tendre amant est devenu

(*f*) *Tertullien* dans son poëme de Sodome dit:

Dicitur et vivens alio sub corpore sexus
Munificos solito dispungere sanguine menses.

Saint *Irénée*, liv. IV, dit: *Per naturalia ea quæ sunt consuetudinis feminæ ostendens.*

bœuf, vous voyez bien que de bœuf il peut devenir homme. Pour moi, il faudrait que je fusse changé en tigre ou en crocodile, si je n'employais pas le peu de pouvoir qui me reste pour le service d'une princesse digne des adorations de la terre, pour la belle *Amaside*, que j'ai élevée sur mes genoux, et que sa fatale destinée met à des épreuves si cruelles.

CHAPITRE V.

Comment le sage Mambrès se conduisit sagement.

Le divin *Mambrès* ayant dit à la princesse tout ce qu'il fallait pour la consoler, et ne l'ayant point consolée, courut aussitôt à la vieille. Ma camarade, lui dit-il, notre métier est beau, mais il est bien dangereux; vous courez risque d'être pendue, et votre bœuf d'être brûlé, ou noyé, ou mangé. Je ne sais point ce qu'on fera de vos autres bêtes; car, tout prophète que je suis, je sais bien peu de choses; mais cachez soigneusement le serpent et le poisson; que l'un ne mette pas sa tête hors de l'eau, et que l'autre ne sorte pas de son trou. Je placerai le bœuf dans une de mes écuries à la campagne; vous y serez avec

lui, puiſque vous dites qu'il ne vous eſt pas permis de l'abandonner. Le bouc émiſſaire pourra dans l'occaſion ſervir d'expiatoire ; nous l'enverrons dans le déſert chargé des péchés de la troupe ; il eſt accoutumé à cette cérémonie qui ne lui fait aucun mal, et l'on ſait que tout s'expie avec un bouc qui ſe promène. Je vous prie ſeulement de me prêter tout à l'heure le chien de *Tobie*, qui eſt un lévrier fort agile, l'âneſſe de *Balaam*, qui court mieux qu'un dromadaire, le corbeau et le pigeon de l'arche, qui volent très-rapidement. Je veux les envoyer en ambaſſade à Memphis pour une affaire de la dernière conſéquence.

La vieille repartit au mage : Seigneur, vous pouvez diſpoſer à votre gré du chien de *Tobie*, de l'âneſſe de *Balaam*, du corbeau et du pigeon de l'arche, et du bouc émiſſaire ; mais mon bœuf ne peut coucher dans une écurie. Il eſt dit qu'il doit être attaché à une chaîne d'acier, *être toujours mouillé de la roſée, et brouter l'herbe ſur la terre* (g), *et que ſa portion ſera avec les bêtes ſauvages*. Il m'eſt confié, je dois obéir. Que penſeraient de moi *Daniel*, *Ezéchiel* et *Jérémie*, ſi je confiais mon bœuf à d'autres qu'à moi-même ? Je vois que vous ſavez le ſecret de cet étrange

(g) *Daniel*, chap. V.

animal :

animal : je n'ai pas à me reprocher de vous l'avoir révélé. Je vais le conduire loin de cette terre impure, vers le lac Sirbon, loin des cruautés du roi de Tanis. Mon poiſſon et mon ſerpent me défendront : je ne crains perſonne quand je ſers mon maître.

Le ſage *Mambrès* repartit ainſi : Ma bonne, la volonté de Dieu ſoit faite ! pourvu que je retrouve notre taureau blanc, il ne m'importe ni du lac de Sirbon, ni du lac de Mœris, ni du lac de Sodome ; je ne veux que lui faire du bien et à vous auſſi. Mais pourquoi m'avez-vous parlé de *Daniel*, d'*Ezéchiel* et de *Jérémie* ? Ah ! Seigneur, reprit la vieille, vous ſavez auſſi-bien que moi l'intérêt qu'ils ont eu dans cette grande affaire : mais je n'ai point de temps à perdre ; je ne veux point être pendue ; je ne veux point que mon taureau ſoit brûlé, ou noyé, ou mangé. Je m'en vais auprès du lac de Sirbon par Canope, avec mon ſerpent et mon poiſſon. Adieu.

Le taureau la ſuivit tout penſif, après avoir témoigné au bienfeſant *Mambrès* la reconnaiſſance qu'il lui devait.

Le ſage *Mambrès* était dans une cruelle inquiétude. Il voyait bien qu'*Amaſis*, roi de Tanis, déſeſpéré de la folle paſſion de ſa fille pour cet animal, et la croyant enſorcelée,

ferait pourſuivre par-tout le malheureux taureau, et qu'il ſerait infailliblement brûlé en qualité de ſorcier dans la place publique de Tanis, ou livré au poiſſon de *Jonas*, ou rôti, ou ſervi ſur table. Il voulait, à quelque prix que ce fût, épargner ce déſagrément à la princeſſe.

Il écrivit une lettre au grand-prêtre de Memphis, ſon ami, en caractères ſacrés, ſur du papier d'Egypte qui n'était pas encore en uſage. Voici les propres mots de ſa lettre :

„ Lumière du monde, lieutenant d'*Iſis*,
„ d'*Oſiris* et d'*Horus*, chef des circoncis,
„ vous dont l'autel eſt élevé, comme de rai-
„ ſon, au-deſſus de tous les trônes; j'ap-
„ prends que votre dieu le bœuf *Apis* eſt
„ mort. J'en ai un autre à votre ſervice.
„ Venez vîte avec vos prêtres le reconnaître,
„ l'adorer et le conduire dans l'écurie de
„ votre temple. Qu'*Oſis*, *Oſiris* et *Horus* vous
„ aient en leur ſainte et digne garde; et vous,
„ Meſſieurs les prêtres de Memphis, en leur
„ ſainte garde !

„ votre affectionné ami,
MAMBRÈS.

Il fit quatre duplicata de cette lettre, de crainte d'accident, et les enferma dans des étuis de bois d'ébène le plus dur. Puis appelant à lui quatre courriers qu'il deſtinait à ce

meſſage (c'était l'âneſſe, le chien, le corbeau et le pigeon), il dit à l'âneſſe : Je ſais avec quelle fidélité vous avez ſervi *Balaam*, mon confrère, ſervez-moi de même. Il n'y a point d'onocrotal qui vous égale à la courſe ; allez, ma chère amie, rendez ma lettre en main propre, et revenez. L'âneſſe lui répondit : Comme j'ai ſervi *Balaam*, je ſervirai Monſeigneur ; j'irai et je reviendrai. Le ſage lui mit le bâton d'ébène dans la bouche, et elle partit comme un trait.

Puis il fit venir le chien de *Tobie*, et lui dit : Chien fidelle, et plus prompt à la courſe qu'*Achille* aux pieds légers, je ſais ce que vous avez fait pour *Tobie* fils de *Tobie*, lorſque vous et l'ange *Raphaël* vous l'accompagnâtes de Ninive à Ragès en Médie, et de Ragès à Ninive, et qu'il rapporta à ſon père dix talens (*h*) que l'eſclave *Tobie* père avait prêtés à l'eſclave *Gabelus* ; car ces eſclaves étaient fort riches. Portez à ſon adreſſe cette lettre, qui eſt plus précieuſe que dix talens d'argent. Le chien lui répondit : Seigneur, ſi j'ai ſuivi autrefois le meſſager *Raphaël*, je puis tout auſſi bien faire votre commiſſion. *Mambrès* lui mit la lettre dans la gueule : il en dit autant à la colombe. Elle lui répondit : Seigneur,

(*h*) Vingt mille écus argent de France, au cours de ce jour.

ſi j'ai rapporté un rameau dans l'arche, je vous apporterai de même votre réponſe. Elle prit la lettre dans ſon bec. On les perdit tous trois de vue en un inſtant.

Puis il dit au corbeau : Je ſais que vous avez nourri le grand prophète *Elie* (*i*) lorſqu'il était caché auprès du torrent Carith ſi fameux dans toute la terre. Vous lui apportiez tous les jours de bon pain et des poulardes graſſes ; je ne vous demande que de porter cette lettre à Memphis.

Le corbeau répondit en ces mots : Il eſt vrai, Seigneur, que je portais tous les jours à dîner au grand prophète *Elie*, le thesbite, que j'ai vu monter dans l'atmoſphère ſur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu, quoique ce ne ſoit pas la coutume ; mais je prenais toujours la moitié du dîner pour moi. Je veux bien porter votre lettre, pourvu que vous m'aſſuriez de deux bons repas chaque jour, et que je ſois payé d'avance en argent comptant pour ma commiſſion.

Mambrès en colère dit à cet animal : Gourmand et malin, je ne ſuis pas étonné qu'*Apollon*, de blanc que tu étais comme un cygne, t'ait rendu noir comme une taupe, lorſque dans les plaines de Theſſalie tu trahis la belle *Coronis*, malheureuſe mère d'*Eſculape*.

(*i*) Troiſième livre des Rois, chap. XVII.

Eh! dis-moi donc, mangeais-tu tous les jours des aloyaux et des poulardes quand tu fus dix mois dans l'arche? Monſieur, nous y feſions très-bonne chère, repartit le corbeau. On ſervait du rôti deux fois par jour à tous les volatiles de mon eſpèce qui ne vivent que de chair, comme à vautours, milans, aigles, buſes, éperviers, ducs, émouchets, faucons, hibous, et à la foule innombrable des oiſeaux de proie. On garniſſait, avec une profuſion bien plus grande, les tables des lions, des léopards, des tigres, des panthères, des onces, des hyènes, des loups, des ours, des renards, des fouines, et de tous les quadrupèdes carnivores. Il y avait dans l'arche huit perſonnes de marque, et les ſeules qui fuſſent au monde, continuellement occupées du ſoin de notre table et de notre garde-robe; ſavoir *Noé* et ſa femme, qui n'avaient guère plus de ſix cents ans, leurs trois fils et leurs trois épouſes. C'était un plaiſir de voir avec quel ſoin, quelle propreté nos huit domeſtiques ſervaient plus de quatre mille convives du plus grand appétit, ſans compter les peines prodigieuſes qu'exigeaient dix à douze mille autres perſonnes, depuis l'éléphant et la giraſe juſqu'aux vers à ſoie et aux mouches. Tout ce qui m'étonne, c'eſt que notre pourvoyeur *Noé* ſoit inconnu à

toutes les nations, dont il eſt la tige; mais je ne m'en ſoucie guère. Je m'étais déjà trouvé à une pareille fête (*k*) chez le roi de Thrace *Xiſſutre.* Ces choſes-là arrivent de temps en temps pour l'inſtruction des corbeaux. En un mot, je veux faire bonne chère, et être bien payé en argent comptant.

Le ſage *Mambrès* ſe garda bien de donner ſa lettre à une bête ſi difficile et ſi bavarde. Ils ſe ſéparèrent fort mécontens l'un de l'autre.

Il fallait cependant ſavoir ce que deviendrait le beau taureau, et ne pas perdre la piſte de la vieille et du ſerpent. *Mambrès* ordonna à des domeſtiques intelligens et affidés de les ſuivre; et pour lui il s'avança en litière ſur le bord du Nil, toujours feſant des réflexions.

Comment ſe peut-il, diſait-il en lui-même, que ce ſerpent ſoit le maître de preſque toute la terre, comme il s'en vante, et comme tant de doctes l'avouent, et que cependant il obéiſſe à une vieille? Comment eſt-il quelquefois appelé au conſeil de là-haut, tandis qu'il rampe ſur la terre? Pourquoi entre-t-il tous les jours dans le corps des gens par ſa ſeule vertu, et

(*k*) *Béroſe*, auteur chaldéen, rapporte en effet que la même aventure advint au roi de Thrace *Xiſſutre*: elle était même encore plus merveilleuſe; car ſon arche avait cinq ſtades de long ſur deux de large. Il s'eſt élevé une grande diſpute entre les ſavans pour démêler lequel eſt le plus ancien du roi *Xiſſutre* ou de *Noé*.

que tant de ſages prétendent l'en déloger avec des paroles ? Enfin comment paſſe-t-il chez un petit peuple du voiſinage pour avoir perdu le genre-humain, et comment le genre-humain n'en ſait-il rien ? Je ſuis bien vieux, j'ai étudié toute ma vie; mais je vois là une foule d'incompatibilités que je ne puis concilier. Je ne ſaurais expliquer ce qui m'eſt arrivé à moi-même, ni les grandes choſes que j'ai faites autrefois, ni celles dont j'ai été témoin. Tout bien peſé, je commence à ſoupçonner que ce monde-ci ſubſiſte de contradictions : *Rerum concordia diſcors*, comme diſait autrefois mon maître *Zoroaſtre* en ſa langue.

Tandis qu'il était plongé dans cette métaphyſique obſcure, comme l'eſt toute métaphyſique, un batelier, en chantant une chanſon à boire, amarra un petit bateau près de la rive. On en vit ſortir trois graves perſonnages à demi-vêtus de lambeaux craſſeux et déchirés ; mais conſervant ſous ces livrées de la pauvreté l'air le plus majeſtueux et le plus auguſte. C'étaient *Daniel*, *Ezéchiel* et *Jérémie*.

CHAPITRE VI.

Comment Mambrès rencontra trois prophètes, et leur donna un bon dîner.

Ces trois grands hommes, qui avaient la lumière prophétique fur le vifage, reconnurent le fage *Mambrès* pour un de leurs confrères à quelques traits de cette même lumière qui lui reftaient encore, et fe profternèrent devant fon palanquin. *Mambrès* les reconnut auffi pour des prophètes encore plus à leurs habits qu'aux traits de feu qui partaient de leurs têtes auguftes. Il fe douta bien qu'ils venaient favoir des nouvelles du taureau blanc; et, ufant de fa prudence ordinaire, il defcendit de fa voiture et avança quelques pas au-devant d'eux avec une politeffe mêlée de dignité. Il les releva, fit dreffer des tentes et apprêter un dîner dont on jugea que les trois prophètes avaient grand befoin.

Il fit inviter la vieille, qui n'était encore qu'à cinq cents pas. Elle fe rendit à l'invitation, et arriva menant toujours le taureau blanc en leffe.

On fervit deux potages, l'un de bifque, l'autre à la reine; les entrées furent une tourte

de

de langues de carpes, des foies de lottes et de brochets, des poulets aux piſtaches, des innocens aux truffes et aux olives, deux dindonneaux au coulis d'écreviſſes, de mouſſerons et de morilles, et un chipolata. Le rôti fut compoſé de faiſandeaux, de perdreaux, de gelinotes, de cailles et d'ortolans, avec quatre ſalades. Au milieu était un ſurtout dans le dernier goût. Rien ne fut plus délicat que l'entremets; rien de plus magnifique, de plus brillant et de plus ingénieux que le deſſert.

Au reſte, le diſcret *Mambrès* avait eu grand ſoin que dans ce repas il n'y eût ni pièce de bouilli, ni aloyau, ni langue, ni palais de bœuf, ni tetines de vache, de peur que l'infortuné monarque, aſſiſtant de loin au dîner, ne crût qu'on lui inſultât.

Ce grand et malheureux prince broutait l'herbe auprès de la tente. Jamais il ne ſentit plus cruellement la fatale révolution qui l'avait privé du trône pour ſept années entières. Hélas! diſait-il en lui-même, ce *Daniel* qui m'a changé en taureau, et cette ſorcière de pythoniſſe qui me garde, font la meilleure chère du monde; et moi, le ſouverain de l'Aſie, je ſuis réduit à manger du foin et à boire de l'eau!

On but beaucoup de vin d'Engaddi, de Tadmor et de Shiras. Quand les prophètes

et la pythoniſſe furent un peu en pointe de vin, on ſe parla avec plus de confiance qu'aux premiers ſervices. J'avoue, dit *Daniel*, que je ne feſais pas ſi bonne chère quand j'étais dans la foſſe aux lions. Quoi! Monſieur, on vous a mis dans la foſſe aux lions? dit *Mambrès*; et comment n'avez-vous pas été mangé? Monſieur, dit *Daniel*, vous ſavez que les lions ne mangent jamais de prophètes. Pour moi, dit *Jérémie*, j'ai paſſé toute ma vie à mourir de faim; je n'ai jamais fait un bon repas qu'aujourd'hui. Si j'avais à renaître, et ſi je pouvais choiſir mon état, j'avoue que j'aimerais cent fois mieux être contrôleur général, ou évêque à Babylone, que prophète à Jéruſalem.

Ezéchiel dit: Il me fut ordonné une fois de dormir trois cents quatre-vingt-dix jours de ſuite ſur le côté gauche, et de manger pendant tout ce temps-là du pain d'orge, de millet, de veſces, de féves et de froment, couvert de (*l*)... je n'oſe pas dire. Tout ce que je pus obtenir, ce fut de ne le couvrir que de bouſe de vache. J'avoue que la cuiſine du ſeigneur *Mambrès* eſt plus délicate. Cependant le métier de prophète a du bon; et la preuve en eſt que mille gens s'en mêlent.

A propos, dit *Mambrès*, expliquez-moi ce que vous entendez par votre *Oolla* et par

(*l*) *Ezéchiel*, chap. IV.

votre *Ooliba*, qui fesaient tant de cas des chevaux et des ânes? Ah! répondit *Ezéchiel*, ce sont des fleurs de rhétorique.

Après ces ouvertures de cœur, *Mambrès* parla d'affaires. Il demanda aux trois pélerins pourquoi ils étaient venus dans les Etats du roi de Tanis. *Daniel* prit la parole; il dit que le royaume de Babylone avait été en combustion depuis que *Nabuchodonosor* avait disparu; qu'on avait persécuté tous les prophètes, selon l'usage de la cour; qu'ils passaient leur vie, tantôt à voir des rois à leurs pieds, tantôt à recevoir cent coups d'étrivières; qu'enfin ils avaient été obligés de se réfugier en Egypte, de peur d'être lapidés. *Ezéchiel* et *Jérémie* parlèrent aussi très-long-temps dans un fort beau style, qu'on pouvait à peine comprendre. Pour la pythonisse elle avait toujours l'œil sur son animal. Le poisson de *Jonas* se tenait dans le Nil, vis-à-vis de la tente, et le serpent se jouait sur l'herbe.

Après le café, on alla se promener sur le bord du Nil. Alors le taureau blanc, apercevant les trois prophètes ses ennemis, poussa des mugissemens épouvantables; il se jeta impétueusement sur eux, il les frappa de ses cornes: et, comme les prophètes n'ont jamais que la peau sur les os, il les aurait percés d'outre en outre, et leur aurait ôté la

vie ; mais le maître des choſes, qui voit tout et qui remédie à tout, les changea ſur le champ en pies ; et ils continuèrent à parler comme auparavant. La même choſe arriva depuis aux *Piérides*, tant la fable a imité l'hiſtoire.

Ce nouvel incident produiſait de nouvelles réflexions dans l'eſprit du ſage *Mambrès*. Voilà, diſait-il, trois grands prophètes changés en pies ; cela doit nous apprendre à ne pas trop parler, et à garder toujours une diſcrétion convenable. Il concluait que ſageſſe vaut mieux qu'éloquence, et penſait profondément ſelon ſa coutume, lorſqu'un grand et terrible ſpectacle vint frapper ſes regards.

CHAPITRE VII.

Le roi de Tanis arrive. Sa fille et le taureau vont être ſacrifiés.

DES tourbillons de pouſſière s'élevaient du midi au nord. On entendait le bruit des tambours, des trompettes, des fifres, des pſaltérions, des cythares, des ſambuques : pluſieurs eſcadrons avec pluſieurs bataillons s'avançaient, et *Amaſis* roi de Tanis était à leur tête ſur un cheval caparaçonné d'une houſſe écarlate

brochée d'or, et les hérauts criaient : Qu'on prenne le taureau blanc; qu'on le lie; qu'on le jette dans le Nil, et qu'on le donne à manger au poiſſon de *Jonas;* car le roi mon ſeigneur, qui eſt juſte, veut ſe venger du taureau blanc qui a enſorcelé ſa fille.

Le bon vieillard *Mambrès* fit plus de réflexions que jamais. Il vit bien que le malin corbeau était allé tout dire au roi, et que la princeſſe courait grand riſque d'avoir le cou coupé. Il dit au ſerpent : Mon cher ami, allez vîte conſoler la belle *Amaſide*, ma nourriſſonne ; dites-lui qu'elle ne craigne rien, quelque choſe qui arrive ; et faites-lui des contes pour charmer ſon inquiétude; car les contes amuſent toujours les filles, et ce n'eſt que par des contes qu'on réuſſit dans le monde.

Puis il ſe proſterna devant *Amaſis*, roi de Tanis, et lui dit : O roi ! vivez à jamais. Le taureau blanc doit être ſacrifié ; car votre majeſté a toujours raiſon; mais le maître des choſes a dit : *Ce taureau ne doit être mangé par le poiſſon Jonas, qu'après que Memphis aura trouvé un dieu pour mettre à la place de ſon dieu qui eſt mort.* Alors vous ſerez vengé, et votre fille ſera exorciſée; car elle eſt poſſédée. Vous avez trop de piété pour ne pas obéir aux ordres du maître des choſes.

Amasis, roi de Tanis, resta tout pensif; puis il dit : Le bœuf *Apis* est mort ; Dieu veuille avoir son ame! Quand croyez-vous qu'on aura trouvé un autre bœuf pour régner sur la féconde Egypte? Sire, dit *Mambrès*, je ne vous demande que huit jours. Le roi qui était très-dévot dit: Je les accorde, et je veux rester ici huit jours ; après quoi je sacrifierai le séducteur de ma fille. Et il fit venir ses tentes, ses cuisiniers, ses musiciens, et resta huit jours en ce lieu, comme il est dit dans *Manéthon*.

La vieille était au désespoir de voir que le taureau qu'elle avait en garde n'avait plus que huit jours à vivre. *Elie* fesait apparaître toutes les nuits des ombres au roi, pour le détourner de sa cruelle résolution; mais le roi ne se souvenait plus le matin des ombres qu'il avait vues la nuit, de même que *Nabuchodonosor* avait oublié ses songes.

CHAPITRE VIII.

Comment le ſerpent fit des contes à la princeſſe pour la conſoler.

CEPENDANT le ſerpent contait des hiſtoires à la belle *Amaſide* pour calmer ſes douleurs. Il lui diſait comment il avait guéri autrefois tout un peuple de la morſure de certains petits ſerpens, en ſe montrant ſeulement au bout d'un bâton. Il lui apprenait les conquêtes d'un héros qui fit un ſi beau contraſte avec *Amphion*, architecte de Thèbes en Béotie. Cet *Amphion* feſait venir les pierres de taille au ſon du violon : un rigodon et un menuet lui ſuffiſaient pour bâtir une ville ; mais l'autre les détruiſait au ſon du cornet à bouquin ; il fit pendre trente et un rois très-puiſſans dans un canton de quatre lieues de long et de large ; il fit pleuvoir de groſſes pierres du haut du ciel ſur un bataillon d'ennemis fuyant devant lui, et les ayant ainſi exterminés, il arrêta le ſoleil et la lune en plein midi, pour les exterminer encore entre Gabaon et Aïalon ſur le chemin de Bethoron, à l'exemple de *Bacchus* qui avait arrêté le ſoleil et la lune dans ſon voyage aux Indes.

La prudence que tout ferpent doit avoir, ne lui permit pas de parler à la belle *Amafide* du puiffant bâtard *Jephté* qui coupa le cou à fa fille, parce qu'il avait gagné une bataille; il aurait jeté trop de terreur dans le cœur de la belle princeffe; mais il lui conta les aventures du grand *Samfon*, qui tuait mille philiftins avec une mâchoire d'âne, qui attachait enfemble trois cents renards par la queue, et qui tomba dans les filets d'une fille moins belle, moins tendre et moins fidelle que la charmante *Amafide*.

Il lui raconta les amours malheureux de *Sichem* et de l'agréable *Dina*, âgée de fix ans, et les amours plus fortunés de *Booz* et de *Ruth*, ceux de *Juda* avec fa bru *Thamar*, ceux de *Loth* avec fes deux filles qui ne voulaient pas que le monde finît, ceux d'*Abraham* et de *Jacob* avec leurs fervantes, ceux de *Ruben* avec fa mère, ceux de *David* et de *Bethfabée*, ceux du grand roi *Salomon*, enfin tout ce qui pouvait diffiper la douleur d'une belle princeffe.

CHAPITRE IX.

Comment le ſerpent ne la conſola point.

TOUS ces contes-là m'ennuient, répondit la belle *Amaſide*, qui avait de l'eſprit et du goût. Ils ne ſont bons que pour être commentés chez les Irlandais par ce fou d'*Abadie*, ou chez les Velches par ce phraſier d'*Houteville*. Les contes qu'on pouvait faire à la quadriſaïeule de ma grand'mère, ne ſont plus bons pour moi qui ai été élevée par le ſage *Mambrès*, et qui ai lu l'*Entendement humain* du philoſophe égyptien nommé *Locke*, et *la Matrone d'Ephèſe*. Je veux qu'un conte ſoit fondé ſur la vraiſemblance, et qu'il ne reſſemble pas toujours à un rêve. Je déſire qu'il n'ait rien de trivial ni d'extravagant. Je voudrais ſurtout que, ſous le voile de la fable, il laiſsât entrevoir aux yeux exercés quelque vérité fine qui échappe au vulgaire. Je ſuis laſſe du ſoleil et de la lune dont une vieille diſpoſe à ſon gré, des montagnes qui danſent, des fleuves qui remontent à leur ſource, et des morts qui reſſuſcitent; mais ſurtout quand ces fadaiſes ſont écrites d'un ſtyle ampoulé et inintelligible, cela me dégoûte horriblement. Vous

ſentez qu'une fille qui craint de voir avaler ſon amant par un gros poiſſon, et d'avoir elle-même le cou coupé par ſon propre père, a beſoin d'être amuſée ; mais tâchez de m'amuſer ſelon mon goût.

Vous m'impoſez là une tâche bien difficile, répondit le ſerpent. J'aurais pu autrefois vous faire paſſer quelques quarts d'heure aſſez agréables ; mais j'ai perdu depuis quelque temps l'imagination et la mémoire. Hélas ! où eſt le temps où j'amuſais les filles ? Voyons cependant ſi je pourrai me ſouvenir de quelque conte moral pour vous plaire.

Il y a vingt-cinq mille ans que le roi *Gnaof* et la reine *Patra* étaient ſur le trône de Thèbes aux cent portes. Le roi *Gnaof* était fort beau, et la reine *Patra* encore plus belle ; mais ils ne pouvaient avoir d'enfans. Le roi *Gnaof* propoſa un prix pour celui qui enſeignerait la meilleure méthode de perpétuer la race royale.

La faculté de médecine et l'académie de chirurgie firent d'excellens traités ſur cette queſtion importante : pas un ne réuſſit. On envoya la reine aux eaux ; elle fit des neuvaines ; elle donna beaucoup d'argent au temple de *Jupiter Ammon*, dont vient le ſel ammoniac : tout fut inutile. Enfin un jeune prêtre de vingt-cinq ans ſe préſenta au roi,

et lui dit : Sire , je crois ſavoir faire la conjuration qui opère ce que votre majeſté déſire avec tant d'ardeur. Il faut que je parle en ſecret à l'oreille de madame votre femme ; et ſi elle ne devient féconde, je conſens d'être pendu. J'accepte votre propoſition , dit le roi *Gnaof*. On ne laiſſa la reine et le prêtre qu'un quart d'heure enſemble. La reine devint groſſe , et le roi voulut faire pendre le prêtre.

Mon Dieu ! dit la princeſſe , je vois où cela mène : ce conte eſt trop commun ; je vous dirai même qu'il alarme ma pudeur. Contez-moi quelque fable bien vraie , bien avérée et bien morale , dont je n'aye jamais entendu parler , pour achever *de me former l'eſprit et le cœur* , comme dit le profeſſeur égyptien *Linro*.

En voici une , Madame , dit le beau ſerpent, qui eſt des plus authentiques.

Il y avait trois prophètes , tous trois également ambitieux et dégoûtés de leur état. Leur folie était de vouloir être rois ; car il n'y a qu'un pas du rang de prophète à celui de monarque , et l'homme aſpire toujours à monter tous les degrés de l'échelle de la fortune. D'ailleurs , leurs goûts , leurs plaiſirs étaient abſolument différens. Le premier prêchait admirablement ſes frères aſſemblés , qui lui battaient des mains ; le ſecond était fou

de la muſique, et le troiſième aimait paſſionnément les filles. L'ange *Ithuriel* vint ſe préſenter à eux un jour qu'ils étaient à table, et qu'ils s'entretenaient des douceurs de la royauté.

Le maître des choſes, leur dit l'ange, m'envoie vers vous pour récompenſer votre vertu. Non-ſeulement vous ſerez rois, mais vous ſatisferez continuellement vos paſſions dominantes. Vous, premier prophète, je vous fais roi d'Egypte, et vous tiendrez toujours votre conſeil, qui applaudira à votre éloquence et à votre ſageſſe : vous, ſecond prophète, vous régnerez ſur la Perſe, et vous entendrez continuellement une muſique divine; et vous, troiſième prophète, je vous fais roi de l'Inde, et je vous donne une maîtreſſe charmante qui ne vous quittera jamais.

Celui qui eut l'Egypte en partage commença par aſſembler ſon conſeil privé, qui n'était compoſé que de deux cents ſages. Il leur fit, ſelon l'étiquette, un long diſcours qui fut très-applaudi, et le monarque goûta la douce ſatisfaction de s'enivrer de louanges qui n'étaient corrompues par aucune flatterie.

Le conſeil des affaires étrangères ſuccéda au conſeil privé. Il fut beaucoup plus nombreux, et un nouveau diſcours reçut encore plus d'éloges. Il en fut de même des autres

conſeils. Il n'y eut pas un moment de relâche aux plaiſirs et à la gloire du prophète roi d'Egypte. Le bruit de ſon éloquence remplit toute la terre.

Le prophète roi de Perſe commença par ſe faire donner un opéra italien dont les chœurs étaient chantés par quinze cents châtrés. Leurs voix lui remuaient l'ame juſqu'à la moelle des os, où elle réſide. A cet opéra en ſuccédait un autre, et à ce ſecond un troiſième, ſans interruption.

Le roi de l'Inde s'enferma avec ſa maîtreſſe, et goûta une volupté parfaite avec elle. Il regardait comme le ſouverain bonheur la néceſſité de la careſſer toujours, et il plaignait le triſte ſort de ſes deux confrères, dont l'un était réduit à tenir toujours ſon conſeil, et l'autre à être toujours à l'opéra.

Chacun d'eux, au bout de quelques jours, entendit par la fenêtre des bucherons qui ſortaient d'un cabaret pour aller couper du bois dans la forêt voiſine, et qui tenaient ſous le bras leurs douces amies dont ils pouvaient changer à volonté. Nos rois prièrent *Ithuriel* de vouloir bien intercéder pour eux auprès du maître des choſes, et de les faire bucherons.

Je ne ſais pas, interrompit la tendre *Amaſide*, ſi le maître des choſes leur accorda leur requête, et je ne m'en ſoucie guère ; mais je

ſais bien que je ne demanderais rien à perſonne, ſi j'étais enfermée tête à tête avec mon amant, avec mon cher *Nabuchodonoſor*.

Les voûtes du palais retentirent de ce grand nom. D'abord *Amaſide* n'avait prononcé que *Na*, enſuite *Nabu*, puis *Nabucho;* mais à la fin la paſſion l'emporta; elle prononça le nom fatal tout entier, malgré le ſerment qu'elle avait fait au roi ſon père. Toutes les dames du palais répétèrent *Nabuchodonoſor*, et le malin corbeau ne manqua pas d'en aller avertir le roi. Le viſage d'*Amaſis*, roi de Tanis, fut troublé, parce que ſon cœur était plein de trouble. Et voilà comment le ſerpent, qui était le plus prudent et le plus ſubtil des animaux, feſait toujours du mal aux femmes, en croyant bien faire.

Or *Amaſis* en courroux envoya ſur le champ chercher ſa fille *Amaſide* par douze de ſes alguazils, qui ſont toujours prêts à exécuter toutes les barbaries que le roi commande, et qui diſent pour raiſon, nous ſommes payés pour cela.

CHAPITRE X.

Comment on voulut couper le cou à la princeſſe, et comment on ne le lui coupa point.

Dès que la princeſſe fut arrivée toute tremblante au camp du roi ſon père, il lui dit : Ma fille, vous ſavez qu'on fait mourir toutes les princeſſes qui déſobéiſſent au roi leur père, ſans quoi un royaume ne pourrait être bien gouverné. Je vous avais défendu de proférer le nom de votre amant *Nabuchodonoſor*, mon ennemi mortel, qui m'avait détrôné, il y a bientôt ſept ans, et qui a diſparu de la terre. Vous avez choiſi à ſa place un taureau blanc, et vous avez crié *Nabuchodonoſor;* il eſt juſte que je vous coupe le cou.

La princeſſe lui répondit : Mon père, ſoit fait ſelon votre volonté ; mais donnez-moi du temps pour pleurer ma virginité. Cela eſt juſte, dit le roi *Amaſis;* c'eſt une loi établie chez tous les princes éclairés et prudens. Je vous donne toute la journée pour pleurer votre virginité, puiſque vous dites que vous l'avez. Demain, qui eſt le huitième jour de mon campement, je ferai avaler le taureau blanc par le poiſſon, et je vous couperai le cou à neuf heures du matin.

La belle *Amaside* alla donc pleurer le long du Nil, avec ses dames du palais, tout ce qui lui restait de virginité. Le sage *Mambrès* réfléchissait à côté d'elle, et comptait les heures et les momens. Eh bien, mon cher *Mambrès*, lui dit-elle, vous avez changé les eaux du Nil en sang, selon la coutume, et vous ne pouvez changer le cœur d'*Amasis* mon père, roi de Tanis! Vous souffrirez qu'il me coupe le cou demain à neuf heures du matin? Cela dépendra, répondit le réfléchissant *Mambrès*, de la diligence de mes courriers.

Le lendemain, dès que les ombres des obélisques et des pyramides marquèrent sur la terre la neuvième heure du jour, on lia le taureau blanc pour le jeter au poisson de *Jonas*, et on apporta au roi son grand sabre. Hélas! hélas! disait *Nabuchodonosor* dans le fond de son cœur, moi, le roi, je suis bœuf depuis près de sept ans, et à peine j'ai retrouvé ma maîtresse, qu'on me fait manger par un poisson.

Jamais le sage *Mambrès* n'avait fait des réflexions si profondes. Il était absorbé dans ses tristes pensées, lorsqu'il voit de loin tout ce qu'il attendait. Une foule innombrable approchait. Les trois figures d'*Isis*, d'*Osiris* et d'*Horus*, unies ensemble, avançaient portées sur un brancard d'or et de pierreries par

cent

cent ſénateurs de Memphis, et précédées de cent filles jouant du ſiſtre ſacré. Quatre mille prêtres, la tête raſée et couronnée de fleurs, étaient montés chacun ſur un hippopotame. Plus loin paraiſſaient dans la même pompe la brebis de Thèbes, le chien de Bubaſte, le chat de Phœbé, le crocodile d'Arſinoé, le bouc de Mendès, et tous les dieux inférieurs de l'Egypte, qui venaient rendre hommage au grand bœuf, au grand dieu *Apis*, auſſi puiſſant qu'*Iſis*, *Oſiris* et *Horus* réunis enſemble.

Au milieu de tous ces demi-dieux, quarante prêtres portaient une énorme corbeille remplie d'oignons ſacrés qui n'étaient pas tout-à-fait des dieux, mais qui leur reſſemblaient beaucoup.

Aux deux côtés de cette file de dieux ſuivis d'un peuple innombrable, marchaient quarante mille guerriers, le caſque en tête, le cimeterre ſur la cuiſſe gauche, le carquois ſur l'épaule, l'arc à la main.

Tous les prêtres chantaient en chœur, avec une harmonie qui élevait l'ame et qui l'attendriſſait :

Notre bœuf eſt au tombeau,
Nous en aurons un plus beau.

Et à chaque pauſe on entendait réſonner

les ſiſtres, les caſtagnettes, les tambours de baſque, les pſaltérions, les cornemuſes, les harpes et les ſambuques.

CHAPITRE XI.

Comment la princeſſe épouſa ſon bœuf.

AMASIS, roi de Tanis, ſurpris de ce ſpectacle, ne coupa point le cou à ſa fille : il remit ſon cimeterre dans ſon fourreau. *Mambrès* lui dit : Grand roi, l'ordre des choſes eſt changé ; il faut que votre majeſté donne l'exemple. O roi ! déliez vous-même promptement le taureau blanc, et ſoyez le premier à l'adorer. *Amaſis* obéit et ſe proſterna avec tout ſon peuple. Le grand-prêtre de Memphis préſenta au nouveau bœuf *Apis* la première poignée de foin. La princeſſe *Amaſide* attachait à ſes belles cornes des feſtons de roſes, d'anémones, de renoncules, de tulipes, d'œillets et d'hyacinthes. Elle prenait la liberté de le baiſer, mais avec un profond reſpect. Les prêtres jonchaient de palmes et de fleurs le chemin par lequel on le conduiſait à Memphis ; et le ſage *Mambrès*, feſant toujours ſes réflexions, diſait tout bas

à ſon ami le ſerpent : *Daniel* a changé cet homme en bœuf, et j'ai changé ce bœuf en dieu.

On s'en retournait à Memphis dans le même ordre. Le roi de Tanis, tout confus, ſuivait la marche. *Mambrès*, l'air ſerein et recueilli, était à ſon côté. La vieille ſuivait tout émerveillée ; elle était accompagnée du ſerpent, du chien, de l'âneſſe, du corbeau, de la colombe et du bouc émiſſaire. Le grand poiſſon remontait le Nil. *Daniel*, *Ezéchiel* et *Jérémie*, transformés en pies, fermaient la marche.

Quand on fut arrivé aux frontières du royaume, qui n'étaient pas fort loin, le roi *Amaſis* prit congé du bœuf *Apis*, et dit à ſa fille : Ma fille, retournons dans nos Etats, afin que je vous y coupe le cou, ainſi qu'il a été réſolu dans mon cœur royal, parce que vous avez prononcé le nom de *Nabuchodonoſor*, mon ennemi, qui m'avait détrôné il y a ſept ans. Lorſqu'un père a juré de couper le cou à ſa fille, il faut qu'il accompliſſe ſon ſerment, ſans quoi il eſt précipité pour jamais dans les enfers, et je ne veux pas me damner pour l'amour de vous. La belle princeſſe répondit en ces mots au roi *Amaſis* : Mon cher père, allez couper le cou à qui vous voudrez ; mais ce ne ſera pas à moi. Je ſuis

Aa 2

ſur les terres d'*Iſis*, d'*Oſiris*, d'*Horus* et d'*Apis*; je ne quitterai point mon beau taureau blanc; je le baiſerai tout le long du chemin, juſqu'à ce que j'aye vu ſon apothéoſe dans la grande écurie de la ſainte ville de Memphis : c'eſt une faibleſſe pardonnable à une fille bien née.

A peine eut-elle prononcé ces paroles que le bœuf *Apis* s'écria : Ma chère *Amaſide*, je t'aimerai toute ma vie. C'était pour la première fois qu'on avait entendu parler *Apis* en Egypte depuis quarante mille ans qu'on l'adorait. Le ſerpent et l'âneſſe s'écrièrent : Les ſept années ſont accomplies ; et les trois pies répétèrent : Les ſept années ſont accomplies. Tous les prêtres d'Egypte levèrent les mains au ciel. On vit tout d'un coup le dieu perdre ſes deux jambes de devant ; ſes deux jambes de derrière ſe changèrent en deux jambes humaines ; deux beaux bras charnus, muſculeux et blancs ſortirent de ſes épaules, ſon mufle de taureau fit place au viſage d'un héros charmant ; il redevint le plus bel homme de la terre, et dit : J'aime mieux être l'amant d'*Amaſide* que dieu. Je ſuis *Nabuchodonoſor*, roi des rois.

Cette nouvelle métamorphoſe étonna tout le monde, hors le réfléchiſſant *Mambrès* : mais ce qui ne ſurprit perſonne, c'eſt que *Nabuchodonoſor* épouſa ſur le champ la belle

Amaſide, en préſence de cette grande aſſemblée.

Il conſerva le royaume de Tanis à ſon beau-père, et fit de belles fondations pour l'âneſſe, le ſerpent, le chien, la colombe, et même pour le corbeau, les trois pies et le gros poiſſon; montrant à tout l'univers qu'il ſavait pardonner comme triompher. La vieille eut une groſſe penſion. Le bouc émiſſaire fut envoyé pour un jour dans le déſert, afin que tous les péchés paſſés fuſſent expiés; après quoi on lui donna douze chèvres pour ſa récompenſe. Le ſage *Mambrès* retourna dans ſon palais faire des réflexions. *Nabuchodonoſor*, après l'avoir embraſſé, gouverna tranquillement le royaume de Memphis, celui de Babylone, de Damas, de Balbec, de Tyr, la Syrie, l'Aſie mineure, la Scythie, les contrées de Shiras, de Moſok, du Tubal, de Madaï, de Gog, de Magog, de Javan, la Sogdiane, la Bactriane, les Indes et les Iles.

Les peuples de cette vaſte monarchie criaient tous les matins: Vive le grand *Nabuchodonoſor*, roi des rois, qui n'eſt plus bœuf! Et depuis ce fut une coutume dans Babylone, que toutes les fois que le ſouverain, ayant été groſſièrement trompé par ſes ſatrapes, ou par ſes mages, ou par ſes tréſoriers, ou par

ſes femmes, reconnaiſſait enfin ſes erreurs, et corrigeait ſa mauvaiſe conduite, tout le peuple criait à ſa porte : Vive notre grand roi, qui n'eſt plus bœuf !

Fin de l'hiſtoire du Taureau blanc.

LE
CROCHETEUR
BORGNE.

LE

LE CROCHETEUR BORGNE.

Nos deux yeux ne rendent pas notre condition meilleure ; l'un nous ſert à voir les biens, et l'autre les maux de la vie ; bien des gens ont la mauvaiſe habitude de fermer le premier, et bien peu ferment le ſecond : voilà pourquoi il y a tant de gens qui aimeraient mieux être aveugles que de voir tout ce qu'ils voient. Heureux les borgnes qui ne ſont privés que de ce mauvais œil qui gâte tout ce qu'on regarde ! *Meſrour* en eſt un exemple.

Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir que *Meſrour* était borgne. Il l'était de naiſſance ; mais c'était un borgne ſi content de ſon état, qu'il ne s'était jamais aviſé de déſirer un autre œil ; ce n'étaient point les dons de la fortune qui le conſolaient des torts de la nature, car il était ſimple crocheteur, et n'avait d'autre tréſor que ſes épaules ; mais il était heureux, et il montrait qu'un œil de plus et de la peine de moins contribuent bien peu au bonheur : l'argent et l'appétit

lui venaient toujours en proportion de l'exercice qu'il fesait ; il travaillait le matin, mangeait et buvait le soir, dormait la nuit, et regardait tous les jours comme autant de vies séparées, en sorte que le soin de l'avenir ne le troublait jamais dans la jouissance du présent. Il était, comme vous le voyez, tout à la fois borgne, crocheteur et philosophe.

Il vit par hasard passer dans un char brillant une grande princesse qui avait un œil de plus que lui, ce qui ne l'empêcha pas de la trouver fort belle ; et comme les borgnes ne diffèrent des autres hommes qu'en ce qu'ils ont un œil de moins, il en devint éperdument amoureux. On dira peut-être que quand on est crocheteur et borgne, il ne faut point être amoureux, surtout d'une grande princesse, et, qui plus est, d'une princesse qui a deux yeux ; je conviens qu'on a bien à craindre de ne pas plaire ; cependant, comme il n'y a point d'amour sans espérance, et que notre crocheteur aimait, il espéra. Comme il avait plus de jambes que d'yeux, et qu'elles étaient bonnes, il suivit l'espace de quatre lieues le char de sa déesse, que six grands chevaux blancs traînaient avec une grande rapidité. La mode dans ce temps-là parmi les dames était de voyager sans laquais et sans cocher, et de se mener elles-mêmes ; les maris

voulaient qu'elles fuſſent toujours toutes ſeules, afin d'être plus sûrs de leur vertu, ce qui eſt directement oppoſé au ſentiment des moraliſtes qui diſent qu'il n'y a point de vertu dans la ſolitude. *Meſrour* courait toujours à côté des roues du char, tournant ſon bon œil du côté de la dame, qui était étonnée de voir un borgne de cette agilité. Pendant qu'il prouvait ainſi qu'on eſt infatigable pour ce qu'on aime, une bête fauve, pourſuivie par des chaſſeurs, traverſa le grand chemin et effraya les chevaux qui, ayant pris le mors aux dents, entraînaient la belle dans un précipice; ſon nouvel amant plus effrayé encore qu'elle, quoiqu'elle le fût beaucoup, coupa les traits avec une adreſſe merveilleuſe, les ſix chevaux blancs firent ſeuls le ſaut périlleux, et la dame, qui n'était pas moins blanche qu'eux, en fut quitte pour la peur. Qui que vous ſoyez, lui dit-elle, je n'oublierai jamais que je vous dois la vie; demandez-moi tout ce que vous voudrez; tout ce que j'ai eſt à vous. Ah! je puis avec bien plus de raiſon, répondit *Meſrour*, vous en offrir autant; mais en vous l'offrant, je vous en offrirai toujours moins; car je n'ai qu'un œil, et vous en avez deux: mais un œil qui vous regarde vaut mieux que deux yeux qui ne voient point les vôtres. La dame ſourit,

car les galanteries d'un borgne ſont toujours des galanteries, et les galanteries font toujours ſourire. Je voudrais bien pouvoir vous donner un autre œil, lui dit-elle, mais votre mère pouvait ſeule vous faire ce préſent-là : ſuivez-moi toujours. A ces mots elle deſcend de ſon char et continue ſa route à pied ; ſon petit chien deſcendit auſſi et marchait à pied à côté d'elle, aboyant après l'étrangère figure de ſon écuyer ; j'ai tort de lui donner le titre d'écuyer ; car il eut beau offrir ſon bras, la dame ne voulut jamais l'accepter, ſous prétexte qu'il était trop ſale ; et vous allez voir qu'elle fut la dupe de ſa propreté : elle avait de fort petits pieds, et des ſouliers encore plus petits que ſes pieds, en ſorte qu'elle n'était ni faite ni chauſſée de manière à ſoutenir une longue marche. De jolis pieds conſolent d'avoir de mauvaiſes jambes, lorſqu'on paſſe ſa vie ſur ſa chaiſe longue au milieu d'une foule de petits-maîtres ; mais à quoi ſervent des ſouliers brodés en paillettes dans un chemin pierreux, où ils ne peuvent être vus que par un crocheteur, et encore par un crocheteur qui n'a qu'un œil ? *Mélinade* (c'eſt le nom de la dame, que j'ai eu mes raiſons pour ne pas dire juſqu'ici, parce qu'il n'était pas encore fait) avançait comme elle pouvait, maudiſſant ſon cordonnier,

déchirant ſes ſouliers, écorchant ſes pieds, et ſe donnant des entorſes à chaque pas. Il y avait environ une heure et demie qu'elle marchait du train des grandes dames, c'eſt-à-dire qu'elle avait déjà fait près d'un quart de lieue lorſqu'elle tomba de fatigue ſur la place. Le *Meſrour*, dont elle avait refuſé les ſecours pendant qu'elle était debout, balançait à les lui offrir, dans la crainte de la ſalir en la touchant; car il ſavait bien qu'il n'était pas propre, la dame le lui avait aſſez clairement fait entendre, et la comparaiſon qu'il avait faite en chemin entre lui et ſa maîtreſſe le lui avait fait voir encore plus clairement. Elle avait une robe d'une légère étoffe d'argent, ſemée de guirlandes de fleurs, qui laiſſait briller la beauté de ſa taille; et lui avait un ſarrau brun, taché en mille endroits, troué et rapiécé, en ſorte que les pièces étaient à côté des trous, et point deſſus où elles auraient pourtant été plus à leur place; il avait comparé ſes mains nerveuſes et converties en durillons avec deux petites mains plus blanches et plus délicates que les lis; enfin il avait vu les beaux cheveux blonds de *Mélinade*, qui paraiſſaient à travers un léger voile de gaze, relevés les uns en treſſe et les autres en boucles, et il n'avait à mettre à côté de cela que des crins noirs, hériſſés,

crépus, et n'ayant pour tout ornement qu'un turban déchiré.

Cependant *Mélinade* essaie de se relever, mais elle retombe bientôt, et si malheureusement, que ce qu'elle laissa voir à *Mesrour* lui ôta le peu de raison que la vue du visage de la princesse avait pu lui laisser. Il oublia qu'il était crocheteur, qu'il était borgne, et il ne songea plus à la distance que la fortune avait mise entre *Mélinade* et lui; à peine se souvint-il qu'il était amant, car il manqua à la délicatesse qu'on dit inséparable d'un véritable amour, et qui en fait quelquefois le charme et plus souvent l'ennui; il se servit des droits que son état de crocheteur lui donnait à la brutalité, il fut brutal et heureux. La princesse alors était, sans doute, évanouie, ou bien elle gémissait sur son sort; mais, comme elle était juste, elle bénissait surement le destin de ce que toute infortune porte avec elle sa consolation.

La nuit avait étendu ses voiles sur l'horizon, et elle cachait de son ombre le véritable bonheur de *Mesrour* et les prétendus malheurs de *Mélinade; Mesrour* goûtait les plaisirs des parfaits amans, et il les goûtait en crocheteur, c'est-à-dire (à la honte de l'humanité) de la manière la plus parfaite; les faiblesses de *Mélinade* lui reprenaient à chaque instant, et à

chaque inſtant ſon amant reprenait des forces. Puiſſant *Mahomet*, dit-il une fois en homme tranſporté, mais en mauvais catholique, il ne manque à ma félicité que d'être ſentie par celle qui la cauſe; pendant que je ſuis dans ton paradis, divin prophète, accorde-moi encore une faveur, c'eſt d'être aux yeux de *Mélinade* ce qu'elle ſerait à mon œil, s'il feſait jour; il finit de prier et continua de jouir. L'aurore, toujours trop diligente pour les amans, ſurprit *Meſrour* et *Mélinade* dans l'attitude où elle aurait pu être ſurpriſe elle-même un moment auparavant avec *Tithon*. Mais quel fut l'étonnement de *Mélinade* quand, ouvrant les yeux aux premiers rayons du jour, elle ſe vit dans un lieu enchanté avec un jeune homme d'une taille noble, dont le viſage reſſemblait à l'aſtre dont la terre attendait le retour; il avait des joues de roſes, des lèvres de corail; ſes grands yeux tendres et vifs tout à la fois exprimaient et inſpiraient la volupté; ſon carquois d'or orné de pierreries était ſuſpendu à ſes épaules, et le plaiſir feſait ſeul ſonner ſes flèches; ſa longue chevelure, retenue par une attache de diamans, flottait librement ſur ſes reins, et une étoffe tranſparente brodée de perles lui ſervait d'habillement, et ne cachait rien de la beauté de ſon corps. Où ſuis-je, et qui êtes-vous? s'écria *Mélinade* dans l'excès de ſa ſurpriſe.

Vous êtes, répondit-il, avec le misérable qui a eu le bonheur de vous sauver la vie, et qui s'est si bien payé de ses peines. *Mélinade*, aussi aise qu'étonnée, regretta que la métamorphose de *Mesrour* n'eût pas commencé plutôt. Elle s'approche d'un palais brillant qui frappait sa vue, et lit cette inscription sur la porte : Eloignez-vous, profanes, ces portes ne s'ouvriront que pour le maître de l'anneau. *Mesrour* s'approche à son tour pour lire la même inscription ; mais il vit d'autres caractères, et lut ces mots : Frappe sans crainte. Il frappa, et aussitôt les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes avec un grand bruit. Les deux amans entrèrent au son de mille voix et de mille instrumens dans un vestibule de marbre de Paros ; de là ils passèrent dans une salle superbe, où un festin délicieux les attendait depuis douze cents cinquante ans, sans qu'aucun des plats fût encore refroidi : ils se mirent à table, et furent servis chacun par mille esclaves de la plus grande beauté ; le repas fut entremêlé de concerts et de danses ; et quand il fut fini, tous les génies vinrent dans le plus grand ordre, partagés en différentes troupes, avec des habits aussi magnifiques que singuliers, prêter serment de fidélité au maître de l'anneau, et baiser le doigt sacré auquel il le portait.

Cependant il y avait à Bagdad un musulman

ſort dévot qui, ne pouvant aller ſe laver dans la moſquée, feſait venir l'eau de la moſquée chez lui, moyennant une légère rétribution qu'il payait au prêtre. Il venait de faire la cinquième ablution, pour ſe diſpoſer à la cinquième prière; et ſa ſervante, jeune étourdie très-peu dévote, ſe débarraſſa de l'eau ſacrée en la jetant par la fenêtre. Elle tomba ſur un malheureux endormi profondément au coin d'une borne qui lui ſervait de chevet. Il fut inondé et s'éveilla. C'était le pauvre *Meſrour* qui, revenant de ſon ſéjour enchanté, avait perdu dans ſon voyage l'anneau de *Salomon*. Il avait quitté ſes ſuperbes vêtemens, et repris ſon ſarrau; ſon beau carquois d'or était changé en crochet de bois, et il avait, pour comble de malheur, laiſſé un de ſes yeux en chemin. Il ſe reſſouvint alors qu'il avait bu la veille une grande quantité d'eau-de-vie qui avait aſſoupi ſes ſens et échauffé ſon imagination. Il avait juſque-là aimé cette liqueur par goût, il commença à l'aimer par reconnaiſſance, et il retourna avec gaieté à ſon travail, bien réſolu d'en employer le ſalaire à acheter les moyens de retrouver ſa chère *Mélinade*. Un autre ſe ſerait déſolé d'être un vilain borgne après avoir eu deux beaux yeux, d'éprouver les refus des balayeuſes du palais, après avoir joui des faveurs d'une princeſſe plus belle que les maîtreſſes du calife, et

d'être au ſervice de tous les bourgeois de Bagdad, après avoir régné ſur tous les génies; mais *Meſrour* n'avait point l'œil qui voit le mauvais côté des choſes. (*)

(*) Ce conte, ainſi que le ſuivant, n'a jamais été imprimé. M. de *Voltaire* attachait peu de prix à ces amuſemens de ſociété. Il ſentait très-bien que le plus joli roman ne pourrait jamais être ni auſſi curieux, ni auſſi inſtructif pour les hommes éclairés que le texte même de la *Cité de Dieu* d'où il avait tiré *Coſi-Sancta*. Quant au Crocheteur borgne, c'eſt le même ſujet que celui du conte intitulé *le Blanc et le Noir*. L'idée eſt priſe des contes orientaux, où l'on voit ſouvent ainſi tantôt un rêve pris pour la réalité, tantôt des aventures réelles, mais arrangées d'une manière bizarre, priſe pour un rêve par celui qui les éprouve. Le but de ces contes eſt de montrer que la vie ne diffère point d'un ſonge un peu ſuivi; ils conviennent à des peuples dont le repos eſt le plus grand des biens, et qui cherchent dans la philoſophie des motifs de ne point agir, et de s'abandonner aux événemens. Ces deux petits romans ſont de la jeuneſſe de M. de *Voltaire*, et fort antérieurs à ce qu'il a fait depuis dans ce genre.

Fin de l'hiſtoire du Crocheteur borgne.

COSI-SANCTA;

UN PETIT MAL

POUR UN GRAND BIEN.

NOUVELLE AFRICAINE.

AVERTISSEMENT.

MADAME la ducheſſe *du Maine* avait imaginé une loterie de titres de différens genres d'ouvrages en vers et en proſe ; chacune des perſonnes qui tiraient ces billets était obligée de faire l'ouvrage qui s'y trouvait porté. Madame de *Montauban* ayant tiré pour ſon lot une nouvelle, elle pria M. de *Voltaire* d'en faire une pour elle, et il lui donna le conte ſuivant.

COSI-SANCTA.

C'EST une maxime fauſſement établie, qu'il n'eſt pas permis de faire un petit mal dont un plus grand bien pourrait réſulter. S[t] *Auguſtin* a été entièrement de cet avis, comme il eſt aiſé de le voir dans le récit de cette petite aventure arrivée dans ſon diocèſe, ſous le proconſulat de *Septimius Acindinus*, et rapportée dans le livre de la *Cité de Dieu*. (*)

Il y avait à Hippone un vieux curé, grand inventeur de confréries, confeſſeur de toutes les jeunes filles du quartier, et qui paſſait pour un homme inſpiré de DIEU, parce qu'il ſe mêlait de dire la bonne aventure, métier dont il ſe tirait aſſez paſſablement.

On lui amena un jour une jeune fille nommée *Coſi-Sancta* : c'était la plus belle perſonne de la province. Elle avait un père et une mère janſéniſtes, qui l'avaient élevée dans les principes de la vertu la plus rigide; et de tous les amans qu'elle avait eus, aucun n'avait pu ſeulement lui cauſer dans ſes oraiſons un moment de diſtraction. Elle était accordée depuis quelques jours à un petit vieillard ratatiné, nommé *Capito*, conſeiller au préſidial d'Hippone. C'était un petit homme bourru et chagrin, qui ne manquait pas d'eſprit, mais

(*) Voyez *Bayle*, art. *Acindinus*.

qui était pincé dans la converſation, ricaneur et aſſez mauvais plaiſant; jaloux d'ailleurs comme un vénitien, et qui pour rien au monde ne ſe ferait accommodé d'être l'ami des galans de ſa femme. La jeune créature feſait tout ce qu'elle pouvait pour l'aimer, parce qu'il devait être ſon mari; elle y allait de la meilleure foi du monde, et cependant n'y réuſſiſſait guère.

Elle alla conſulter ſon curé, pour ſavoir ſi ſon mariage ſerait heureux. Le bon homme lui dit d'un ton de prophète : *Ma fille, ta vertu cauſera bien des malheurs, mais tu ſeras un jour canoniſée pour avoir fait trois infidélités à ton mari.*

Cet oracle étonna et embarraſſa cruellement l'innocence de cette belle fille. Elle pleura : elle en demanda l'explication, croyant que ces paroles cachaient quelque ſens myſtique; mais toute l'explication qu'on lui donna fut que les trois fois ne devaient point s'entendre de trois rendez-vous avec le même amant, mais de trois aventures différentes.

Alors *Coſi-Sancta* jeta les hauts cris; elle dit même quelques injures au curé, et jura qu'elle ne ferait jamais canoniſée. Elle le fut pourtant, comme vous l'allez voir.

Elle ſe maria bientôt après : la noce fut très-galante; elle ſoutint aſſez bien tous les mauvais diſcours qu'elle eut à eſſuyer, toutes les

équivoques fades, toutes les groſſièretés aſſez mal enveloppées dont on embarraſſe ordinairement la pudeur des jeunes mariées (1). Elle danſa de fort bonne grâce avec quelques jeunes gens fort bien faits et très-jolis, à qui ſon mari trouvait le plus mauvais air du monde.

Elle ſe mit au lit auprès du petit *Capito*, avec un peu de répugnance. Elle paſſa une fort bonne partie de la nuit à dormir, et ſe réveilla toute rêveuſe. Son mari était pourtant moins le ſujet de ſa rêverie qu'un jeune homme nommé *Ribaldos*, qui lui avait donné dans la tête ſans qu'elle en sût rien. Ce jeune homme ſemblait formé par les mains de l'Amour; il en avait les grâces, la hardieſſe et la friponnerie; il était un peu indiſcret, mais il ne l'était qu'avec celles qui le voulaient bien: c'était la coqueluche d'Hippone. Il avait brouillé toutes les femmes de la ville les unes contre les autres, et il l'était avec tous les maris et toutes les mères. Il aimait d'ordinaire par étourderie, un peu par vanité; mais il aima *Coſi-Sancta* par goût, et l'aima d'autant plus éperdument que la conquête en était plus difficile.

(1) C'était encore l'uſage dans la jeuneſſe de M. de *Voltaire*, même dans la bonne compagnie; mais ce ton n'eſt plus à la mode, parce que, ſuivant la remarque de *J. J. Rouſſeau* et de pluſieurs auteurs graves, nous avons dégéneré de la pureté de nos anciennes mœurs.

Il s'attacha d'abord en homme d'eſprit à plaire au mari. Il lui feſait mille avances, le louait ſur ſa bonne mine et ſur ſon eſprit aiſé et galant. Il perdait contre lui de l'argent au jeu, et avait tous les jours quelque confidence de rien à lui faire. *Coſi-Sancta* le trouvait le plus aimable du monde; elle l'aimait déjà plus qu'elle ne croyait; elle ne s'en doutait point, mais ſon mari s'en douta pour elle. Quoiqu'il eût tout l'amour propre qu'un petit homme peut avoir, il ne laiſſa pas de ſe douter que les viſites de *Ribaldos* n'étaient pas pour lui ſeul. Il rompit avec lui ſur quelque mauvais prétexte, et lui défendit ſa maiſon.

Coſi-Sancta en fut très-fâchée, et n'oſa le dire; et *Ribaldos*, devenu plus amoureux par les difficultés, paſſa tout ſon temps à épier les momens de la voir. Il ſe déguiſa en moine, en revendeuſe à la toilette, en joueur de marionnettes; mais il n'en fit point aſſez pour triompher de ſa maîtreſſe, et il en fit trop pour n'être pas reconnu par le mari. Si *Coſi-Sancta* avait été d'accord avec ſon amant, ils auraient ſi bien pris leurs meſures, que le mari n'aurait rien pu ſoupçonner; mais comme elle combattait ſon goût, et qu'elle n'avait rien à ſe reprocher, elle ſauvait tout, hors les apparences; et ſon mari la croyait très-coupable.

Le

Le petit bon homme, qui était très-colère, et qui s'imaginait que ſon honneur dépendait de la fidélité de ſa femme, l'outragea cruellement, et la punit de ce qu'on la trouvait belle. Elle ſe trouva dans la plus horrible ſituation où une femme puiſſe être, accuſée injuſtement, et maltraitée par un mari à qui elle était fidelle, et déchirée par une paſſion violente qu'elle cherchait à ſurmonter.

Elle crut que ſi ſon amant ceſſait ſes pourſuites, ſon mari pourrait ceſſer ſes injuſtices, et qu'elle ſerait aſſez heureuſe pour ſe guérir d'un amour que rien ne nourrirait plus. Dans cette vue, elle ſe haſarda d'écrire cette lettre à *Ribaldos*.

„ Si vous avez de la vertu, ceſſez de me rendre malheureuſe : vous m'aimez, et votre amour m'expoſe aux ſoupçons et aux violences d'un maître que je me ſuis donné pour le reſte de ma vie. Plût au ciel que ce fût encore le ſeul riſque que j'euſſe à courir ! Par pitié pour moi, ceſſez vos pourſuites ; je vous en conjure par cet amour même qui fait votre malheur et le mien, et qui ne peut jamais vous rendre heureux. „

La pauvre *Coſi-Sancta* n'avait pas prévu qu'une lettre ſi tendre, quoique ſi vertueuſe, ferait un effet tout contraire à celui qu'elle

eſpérait. Elle enflamma plus que jamais le cœur de ſon amant, qui réſolut d'expoſer ſa vie pour voir ſa maîtreſſe.

Capito, qui était aſſez ſot pour vouloir être averti de tout, et qui avait de bons eſpions, fut averti que *Ribaldos* s'était déguiſé en frère carme quêteur pour demander la charité à ſa femme. Il ſe crut perdu : il imagina que l'habit d'un carme était bien plus dangereux qu'un autre pour l'honneur d'un mari. Il apoſta des gens pour étriller frère *Ribaldos* : il ne fut que trop bien ſervi. Le jeune homme, en entrant dans la maiſon, eſt reçu par ces meſſieurs ; il a beau crier qu'il eſt un très-honnête carme, et qu'on ne traite point ainſi de pauvres religieux, il fut aſſommé, et mourut à quinze jours de là d'un coup qu'il avait reçu ſur la tête. Toutes les femmes de la ville le pleurèrent. *Coſi-Sancta* en fut inconſolable ; *Capito* même en fut fâché, mais par une autre raiſon ; car il ſe trouvait une très-méchante affaire ſur les bras.

Ribaldos était parent du proconſul *Acindinus*. Ce romain voulut faire une punition exemplaire de cet aſſaſſinat ; et comme il avait eu quelques querelles autrefois avec le préſidial d'Hippone, il ne fut pas fâché d'avoir de quoi faire pendre un conſeiller ; et il fut fort aiſe que le ſort tombât ſur *Capito*, qui était bien

le plus vain et le plus insupportable petit robin du pays.

Cosi-Sancta avait donc vu assassiner son amant, et était près de voir pendre son mari; et tout cela pour avoir été vertueuse; car, comme je l'ai déjà dit, si elle avait donné ses faveurs à *Ribaldos*, le mari en eût été bien mieux trompé.

Voilà comme la moitié de la prédiction du curé fut accomplie. *Cosi-Sancta* se ressouvint alors de l'oracle, elle craignit fort d'en accomplir le reste; mais ayant bien fait réflexion qu'on ne peut vaincre sa destinée, elle s'abandonna à la Providence qui la mena au but par les chemins du monde les plus honnêtes.

Le proconsul *Acindinus* était un homme plus débauché que voluptueux, s'amusant très-peu aux préliminaires, brutal, familier, vrai héros de garnison, très-craint dans la province, et avec qui toutes les femmes d'Hippone avaient eu affaire uniquement pour ne se pas brouiller avec lui.

Il fit venir chez lui madame *Cosi-Sancta*; elle arriva en pleurs; mais elle n'en avait que plus de charmes. Votre mari, Madame, lui dit-il, va être pendu, et il ne tient qu'à vous de le sauver. Je donnerais ma vie pour la

ſienne, lui dit la dame. Ce n'eſt pas cela qu'on vous demande, répliqua le proconſul. Et que faut-il donc faire ? dit-elle. Je ne veux qu'une de vos nuits, reprit le proconſul. Elles ne m'appartiennent pas, dit *Coſi-Sancta :* c'eſt un bien qui eſt à mon mari. Je donnerai mon ſang pour le ſauver, mais je ne puis donner mon honneur. Mais ſi votre mari y conſent, dit le proconſul. Il eſt le maître, répondit la dame : chacun fait de ſon bien ce qu'il veut. Mais je connais mon mari, il n'en fera rien ; c'eſt un petit homme têtu, tout propre à ſe laiſſer pendre plutôt que de permettre qu'on me touche du bout du doigt. Nous allons voir cela, dit le juge en colère.

Sur le champ il fait venir devant lui le criminel ; il lui propoſe, ou d'être pendu, ou d'être cocu : il n'y avait point à balancer. Le petit bon homme ſe fit pourtant tirer l'oreille. Il fit enfin ce que tout autre aurait fait à ſa place. Sa femme, par charité, lui ſauva la vie ; et ce fut la première des trois fois.

Le même jour ſon fils tomba malade d'une maladie fort extraordinaire, inconnue à tous les médecins d'Hippone. Il n'y en avait qu'un qui eût des ſecrets pour cette maladie ; encore demeurait-il à Aquila, à quelques lieues d'Hippone. Il était défendu alors à un médecin établi dans une ville d'en ſortir pour aller

exercer sa profession dans une autre. *Cosi-Sancta* fut obligée elle-même d'aller à sa porte à Aquila, avec un frère qu'elle avait, et qu'elle aimait tendrement. Dans les chemins elle fut arrêtée par des brigands. Le chef de ces messieurs la trouva très-jolie ; et comme on était près de tuer son frère, il s'approcha d'elle, et lui dit que, si elle voulait avoir un peu de complaisance, on ne tuerait point son frère, et qu'il ne lui en coûterait rien. La chose était pressante : elle venait de sauver la vie à son mari qu'elle n'aimait guère ; elle allait perdre un frère qu'elle aimait beaucoup ; d'ailleurs le danger de son fils l'alarmait ; il n'y avait pas de moment à perdre. Elle se recommanda à DIEU, fit tout ce qu'on voulut ; et ce fut la seconde des trois fois.

Elle arriva le même jour à Aquila, et descendit chez le médecin. C'était un de ces médecins à la mode que les femmes envoient chercher quand elles ont des vapeurs, ou quand elles n'ont rien du tout. Il était le confident des unes, l'amant des autres ; homme poli, complaisant, un peu brouillé d'ailleurs avec la faculté, dont il avait fait de fort bonnes plaisanteries dans l'occasion.

Cosi-Sancta lui exposa la maladie de son fils, et lui offrit un gros sesterce. (Vous

remarquerez qu'un gros ſeſterce fait en monnaie de France mille écus, et plus.) Ce n'eſt pas de cette monnaie, Madame, que je prétends être payé, lui dit le galant médecin. Je vous offrirais moi-même tout mon bien, ſi vous étiez dans le goût de vous faire payer des cures que vous pouvez faire: guériſſez-moi ſeulement du mal que vous me faites, et je rendrai la ſanté à votre fils.

La propoſition parut extravagante à la dame; mais le deſtin l'avait accoutumée aux choſes bizarres. Le médecin était un opiniâtre qui ne voulait point d'autre prix de ſon remède. *Coſi-Sancta* n'avait point de mari à conſulter: et le moyen de laiſſer mourir un fils qu'elle adorait, faute du plus petit ſecours du monde qu'elle pouvait lui donner! Elle était auſſi bonne mère que bonne ſœur. Elle acheta le remède au prix qu'on voulut; et ce fut la dernière des trois fois.

Elle revint à Hippone avec ſon frère, qui ne ceſſait de la remercier, durant le chemin, du courage avec lequel elle lui avait ſauvé la vie.

Ainſi *Coſi-Sancta*, pour avoir été trop ſage, fit périr ſon amant et condamner à mort ſon mari, et pour avoir été complaiſante, conſerva les jours de ſon frère, de ſon fils et de ſon

mari. On trouva qu'une pareille femme était fort néceſſaire dans une famille ; on la canoniſa après ſa mort, pour avoir fait tant de bien à ſes parens en ſe mortifiant, et l'on grava ſur ſon tombeau :

Un petit mal pour un grand bien.

Fin de l'hiſtoire de Coſi-Sancta.

SONGE
DE PLATON.

PLATON rêvait beaucoup, et on n'a pas moins rêvé depuis. Il avait ſongé que la nature humaine était autrefois double, et qu'en punition de ſes fautes elle fut diviſée en mâle et en femelle.

Il avait prouvé qu'il ne peut y avoir que cinq mondes parfaits, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers en mathématiques. Sa *République* fut un de ſes grands rêves. Il avait rêvé encore que le dormir naît de la veille, et la veille du dormir, et qu'on perd ſurement la vue en regardant une éclipſe ailleurs que dans un baſſin d'eau. Les rêves alors donnaient une grande réputation. (1)

(1) M. de *Voltaire* s'eſt égayé quelquefois ſur *Platón*, dont le galimatias, regardé autrefois comme ſublime, a fait plus de mal au genre-humain qu'on ne le croit communément.

Il eſt difficile de comprendre comment un philoſophe qui écrivit ſur la porte de ſon école : *Que celui qui ignore la géométrie n'entre point ici ;* qui fit lui-même des découvertes dans cette ſcience, dont les premiers diſciples inventèrent les ſections coniques, dont l'école produiſit preſque tous les géomètres et les aſtronomes de la Gréce, qui enfin fut le fondateur d'une ſecte de ſceptiques ; comment *Platon*, en un mot, put débiter ſi ſérieuſement tant de rêveries dans ſes Dialogues, écrits d'ailleurs avec tant d'éloquence, et où l'on trouve ſouvent tant d'eſprit, de bon ſens et de fineſſe.

On peut croire qu'effrayé par l'exemple de *Socrate*, il ne voulut révéler dans ſes Dialogues que la demi-philoſophie, qu'il croyait à la portée du vulgaire. Il eſpérait qu'à la faveur

Voici

Voici un de ſes ſonges, qui n'eſt pas un des moins intéreſſans. Il lui ſembla que le

de ſes ſyſtêmes, des tableaux par leſquels il amuſait l'imagination, des détours agréables par leſquels il conduiſait ſes lecteurs, il pourrait faire paſſer un petit nombre de vérités utiles, ſans s'expoſer aux perſécutions des prêtres et des aréopagites. Mais, par une fatalité ſingulière, le ſage eſprit de doute, ce goût pour l'aſtronomie et les mathématiques, conſervé dans l'école de *Platon*, tombèrent avec cette école; ſes rêveries ſeules ſubſiſtèrent, devinrent des myſtères ſacrés, et règnent encore ſur des eſprits auxquels le nom de *Platon* n'eſt pas même parvenu.

Ariſtote, ſon diſciple et ſon rival, prit une autre route; il ſe bornait à expoſer avec ſimplicité ce qu'il croyait vrai. Son Hiſtoire des animaux et même ſa Phyſique pouvaient apprendre aux Grecs à connaître la nature et à l'étudier. L'idée de réduire le raiſonnement à des formes techniques eſt une des choſes les plus ingénieuſes que jamais l'eſprit humain ait découvertes. Sa Morale eſt le premier ouvrage où l'on ait eſſayé d'appuyer les idées de vice, de vertu, de bien et de mal, ſur l'obſervation et ſur la nature. Ses ouvrages ſur l'éloquence et la poëſie renferment des règles puiſées dans la raiſon et dans la connaiſſance du cœur humain.

Mais, comme *Pythagore*, il fut trop au-deſſus de ſon ſiècle. On ſait que ce philoſophe avait enſeigné à ſes diſciples le vrai ſyſtême du monde, et que peu de temps après lui cette doctrine fut oubliée par les Grecs, qui ne paraiſſaient s'en ſouvenir dans leurs écoles que pour la combattre. Mais les rêveries attribuées à *Pythagore* eurent des partiſans juſqu'à la chute du paganiſme. *Ariſtote* eut un ſort ſemblable. Sa méthode de philoſopher ne paſſa point à ſes diſciples; on ne chercha point à étudier la nature à ſon exemple dans les phénomènes qu'elle préſente. Quelques ſubtilités métaphyſiques bonnes ou mauvaiſes, extraites de ſes ouvrages, des principes vagues de phyſique, tribut qu'il avait payé à l'ignorance de ſon ſiècle, devinrent le fondement d'une ſecte qui, s'étendant des Arabes aux chrétiens, régna ſouverainement pendant quelques ſiècles dans les écoles de l'Europe, n'ayant plus rien de commun avec *Ariſtote* que ſon nom.

Ainſi *Platon* et *Ariſtote*, après avoir été long-temps l'objet d'une eſpèce de culte, durent devenir preſque ridicules aux

grand *Demiourgos*, l'éternel géomètre, ayant peuplé l'efpace infini de globes innombrables, voulut éprouver la fcience des génies qui avaient été témoins de fes ouvrages. Il donna à chacun d'entre eux un petit morceau de matière à arranger, à peu-près comme *Phidias* et *Zeuxis* auraient donné des ftatues et des tableaux à faire à leurs difciples, s'il eft permis de comparer les petites chofes aux grandes.

Démogorgon eut en partage le morceau de boue qu'on appelle *la terre;* et, l'ayant arrangé de la manière qu'on le voit aujourd'hui, il prétendait avoir fait un chef-d'œuvre. Il penfait avoir fubjugué l'envie, et attendait des éloges, même de fes confrères; il fut bien furpris d'être reçu d'eux avec des huées.

L'un d'eux, qui était un fort mauvais plaifant, lui dit : ,, Vraiment vous avez fort ,, bien opéré ; vous avez féparé votre monde ,, en deux, et vous avez mis un grand efpace ,, d'eau entre les deux hémifphères, afin qu'il ,, n'y eût point de communication de l'un à ,, l'autre. On gelera de froid fous vos deux

premières lueurs de la vraie philofophie. On ne les connaiffait plus que par leurs erreurs et par quelques rêveries qui fervaient de bafe à des fottifes fans nombre. C'eft contre ces rêveries feules que M. de *Voltaire* s'eft permis de s'élever quelquefois, et aux dépens defquelles il ne croyait pas que le refpect qu'on doit au génie de *Platon* ou d'*Ariftote* dût l'empêcher de faire rire fes lecteurs.

„ pôles, on mourra de chaud ſous votre ligne „ équinoxiale. Vous avez prudemment établi „ de grands déſerts de ſable, pour que les „ paſſans y mouruſſent de faim et de ſoif. Je „ ſuis aſſez content de vos moutons, de vos „ vaches et de vos poules; mais franche- „ ment je ne le ſuis pas trop de vos ſerpens „ et de vos araignées. Vos oignons et vos „ artichauts ſont de très-bonnes choſes; mais „ je ne vois pas quelle a été votre idée en „ couvrant la terre de tant de plantes veni- „ meuſes, à moins que vous n'ayez eu le „ deſſein d'empoiſonner ſes habitans. Il me „ paraît d'ailleurs que vous avez formé une „ trentaine d'eſpèces de ſinges, beaucoup „ plus d'eſpèces de chiens, et ſeulement „ quatre ou cinq eſpèces d'hommes : il eſt „ vrai que vous avez donné à ce dernier „ animal ce que vous appelez *la raiſon;* mais „ en conſcience cette raiſon-là eſt trop ridi- „ cule, et approche trop de la folie. Il me „ paraît d'ailleurs que vous ne faites pas grand „ cas de cet animal à deux pieds, puiſque „ vous lui avez donné tant d'ennemis et ſi „ peu de défenſe, tant de maladies et ſi peu „ de remèdes, tant de paſſions et ſi peu de „ ſageſſe. Vous ne voulez pas apparemment „ qu'il reſte beaucoup de ces animaux-là „ ſur terre; car, ſans compter les dangers

„ auxquels vous les expoſez , vous avez ſi
„ bien fait votre compte, qu'un jour la petite
„ vérole emportera tous les ans régulièrement
„ la dixième partie de cette eſpèce, et que la
„ ſœur de cette petite vérole empoiſonnera
„ la ſource de la vie dans les neuf parties
„ qui reſteront : et, comme ſi ce n'était pas
„ encore aſſez, vous avez tellement diſpoſé
„ les choſes, que la moitié des ſurvivans ſera
„ occupée à plaider, et l'autre à ſe tuer ; ils
„ vous auront, ſans doute, beaucoup d'obli-
„ gation, et vous avez fait là un beau chef-
„ d'œuvre. „

Démogorgon rougit ; il ſentit bien qu'il y avait du mal moral et du mal phyſique dans ſon affaire ; mais il ſoutenait qu'il y avait plus de bien que de mal. „ Il eſt aiſé de
„ critiquer, dit-il ; mais penſez-vous qu'il
„ ſoit ſi facile de faire un animal qui ſoit
„ toujours raiſonnable, qui ſoit libre, et qui
„ n'abuſe jamais de ſa liberté ? Penſez-vous
„ que, quand on a neuf à dix mille plantes
„ à faire provigner, on puiſſe ſi aiſément
„ empêcher que quelques-unes de ces plantes
„ n'aient des qualités nuiſibles ? Vous ima-
„ ginez-vous qu'avec une certaine quantité
„ d'eau, de ſable, de fange et de feu, on puiſſe
„ n'avoir ni mer ni déſert ? Vous venez,
„ monſieur le rieur, d'arranger la planète de

„ Mars; nous verrons comment vous vous „ en êtes tiré, avec vos deux grandes bandes, „ et quel bel effet font vos nuits ſans lune; „ nous verrons s'il n'y a chez vos gens ni „ folie ni maladie. „

En effet, les génies examinèrent Mars, et on tomba rudement ſur le railleur. Le ſérieux génie qui avait pétri Saturne ne fut pas épargné : ſes confrères, les fabricateurs de Jupiter, de Mercure, de Vénus, eurent chacun des reproches à eſſuyer.

On écrivit de gros volumes et des brochures ; on dit des bons mots, on fit des chanſons, on ſe donna des ridicules, les partis s'aigrirent; enfin l'éternel *Demiourgos* leur impoſa ſilence à tous : „ Vous avez fait, „ leur dit-il, du bon et du mauvais, parce „ que vous avez beaucoup d'intelligence, „ et que vous êtes imparfaits, vos œuvres „ dureront ſeulement quelques centaines de „ millions d'années ; après quoi, étant plus „ inſtruits, vous ferez mieux : il n'appartient „ qu'à moi de faire des choſes parfaites et „ immortelles. „

Voilà ce que *Platon* enſeignait à ſes diſciples. Quand il eut ceſſé de parler, l'un d'eux lui dit : *Et puis vous vous réveillâtes.*

Fin du ſonge de Platon.

BABABEC

ET LES FAKIRS. (*)

LORSQUE j'étais dans la ville de Bénarès ſur le rivage du Gange, ancienne patrie des brachmanes, je tâchai de m'inſtruire. J'entendais paſſablement l'indien; j'écoutais beaucoup, et remarquais tout. J'étais logé chez mon correſpondant *Omri;* c'était le plus digne homme que j'aye jamais connu. Il était de la religion des bramins, j'ai l'honneur d'être muſulman: jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au ſujet de *Mahomet* et de *Brama*. Nous feſions nos ablutions chacun de notre côté; nous buvions de la même limonade, nous mangions du même riz comme deux frères.

Un jour nous allâmes enſemble à la pagode de *Gavani*. Nous y vîmes pluſieurs bandes de fakirs, dont les uns étaient des janguis, c'eſt-à-dire des fakirs contemplatifs, et les autres des diſciples des anciens gymnoſophiſtes qui menaient une vie active. Ils ont, comme on ſait, une langue ſavante, qui eſt celle des plus anciens brachmanes, et dans cette

(*) Ceci avait paru ſous le titre de *Lettre d'un turc ſur les fakirs, et ſur ſon ami Bababec*.

langue un livre qu'ils appellent le *Veidam*. C'eſt aſſurément le plus ancien livre de toute l'Aſie, ſans en excepter le *Zenda-Veſta*.

Je paſſai devant un fakir qui liſait ce livre. Ah, malheureux infidelle! s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptais; et de cette affaire-là, mon ame paſſera dans le corps d'un lièvre, au lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avais tout lieu de m'en flatter. Je lui donnai une roupie pour le conſoler. A quelques pas de là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un fakir qui était en extaſe. Où ſuis-je? dit-il, quelle horrible chute! je ne vois plus le bout de mon nez: la lumière céleſte eſt diſparue (*a*). Si je ſuis cauſe, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait; reprenez votre lumière céleſte.

M'étant ainſi tiré d'affaire diſcrétement, je paſſai aux autres gymnoſophiſtes; il y en eut pluſieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras et dans les cuiſſes en l'honneur de *Brama*. J'achetai leurs clous, dont j'ai fait clouer mes tapis.

(*a*) Quand les fakirs veulent voir la lumière céleſte, ce qui eſt très-commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

D'autres danſaient ſur les mains ; d'autres voltigeaient ſur la corde lâche ; d'autres allaient toujours à cloche-pied. Il y en avait qui portaient des chaînes ; d'autres un bât ; quelques-uns avaient leur tête dans un boiſſeau ; au demeurant les meilleures gens du monde. Mon ami *Omri* me mena dans la cellule d'un des plus fameux ; il s'appelait *Bababec :* il était nu comme un ſinge, et avait au cou une groſſe chaîne qui peſait plus de ſoixante livres. Il était aſſis ſur une chaiſe de bois, proprement garnie de petites pointes de clous qui lui entraient dans les feſſes, et on aurait cru qu'il était ſur un lit de ſatin. Beaucoup de femmes venaient le conſulter ; il était l'oracle des familles ; et on peut dire qu'il jouiſſait d'une très-grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'*Omri* eut avec lui. Croyez-vous, lui dit-il, mon père, qu'après avoir paſſé par l'épreuve des ſept métempſycoſes, je puiſſe parvenir à la demeure de *Brama?* C'eſt ſelon, dit le fakir ; comment vivez-vous ? Je tâche, dit *Omri*, d'être bon citoyen, bon mari, bon père, bon ami ; je prête de l'argent ſans intérêt aux riches dans l'occaſion, j'en donne aux pauvres ; j'entretiens la paix parmi mes voiſins. Vous mettez-vous quelquefois des clous dans le cul ? demanda le bramin. — Jamais, mon révérend

père. J'en ſuis fâché, répliqua le fakir, vous n'irez certainement que dans le dix-neuvième ciel; et c'eſt dommage. Comment? dit *Omri;* cela eſt fort honnête; je ſuis très-content de mon lot; que m'importe du dix-neuvième ou du vingtième, pourvu que je faſſe mon devoir dans mon pélerinage, et que je ſois bien reçu au dernier gîte? N'eſt-ce pas aſſez d'être honnête homme dans ce pays-ci, et d'être enſuite heureux au pays de *Brama?* Dans quel ciel prétendez-vous donc aller, vous M. *Bababec*, avec vos clous et vos chaînes? Dans le trente-cinquième, dit *Bababec.* Je vous trouve plaiſant, répliqua *Omri*, de prétendre être logé plus haut que moi: ce ne peut être aſſurément que l'effet d'une exceſſive ambition. Vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie, pourquoi en voulez-vous de ſi grands dans l'autre? et ſur quoi d'ailleurs prétendez-vous être mieux traité que moi? Sachez que je donne plus en aumônes en dix jours, que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derrière. *Brama* a bien affaire que vous paſſiez la journée tout nu, avec une chaîne au cou; vous rendez là un beau ſervice à la patrie. Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui sème des légumes, ou qui plante des arbres, que de tous vos camarades qui regardent le bout de

leur nez, ou qui portent un bât par excès de noblesse d'ame. Ayant parlé ainsi, *Omri* se radoucit, le caressa, le persuada, l'engagea enfin à laisser là ses clous et sa chaîne, et à venir chez lui mener une vie honnête. On le décrassa, on le frotta d'essences parfumées, on l'habilla décemment; il vécut quinze jours d'une manière fort sage, et avoua qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait son crédit dans le peuple; les femmes ne venaient plus le consulter; il quitta *Omri*, et reprit ses clous pour avoir de la considération.

Fin de l'histoire de Bababec et des fakirs.

AVENTURE

DE LA MÉMOIRE.

Le genre-humain penſant, c'eſt-à-dire la cent-millième partie du genre-humain, tout au plus, avait cru long-temps, ou du moins avait ſouvent répété que nous n'avions d'idées que par nos ſens, et que la mémoire eſt le ſeul inſtrument par lequel nous puiſſions joindre deux idées et deux mots enſemble.

C'eſt pourquoi *Jupiter*, repréſentant la nature, fut amoureux de *Mnémoſyne*, déeſſe de la mémoire, dès le premier moment qu'il la vit; et de ce mariage naquirent les neuf Muſes, qui furent les inventrices de tous les arts.

Ce dogme, ſur lequel ſont fondées toutes nos connaiſſances, fut reçu univerſellement, et même la *Nonſobre* l'embraſſa dès qu'elle fut née, quoique ce fût une vérité.

Quelque temps après vint un argumenteur, moitié géomètre, moitié chimérique, lequel argumenta contre les cinq ſens et contre la mémoire; et il dit au petit nombre du genre-humain penſant : Vous vous êtes trompés juſqu'à préſent, car vos ſens ſont

inutiles, car les idées font innées chez vous avant qu'aucun de vos fens pût agir, car vous aviez toutes les notions néceffaires lorfque vous vîntes au monde ; vous faviez tout fans avoir jamais rien fenti ; toutes vos idées nées avec vous étaient préfentes à votre intelligence, nommée *ame*, fans le fecours de la mémoire. Cette mémoire n'eft bonne à rien.

La *Nonfobre* condamna cette propofition, non parce qu'elle était ridicule, mais parce qu'elle était nouvelle : cependant, lorfqu'enfuite un anglais fe fut mis à prouver, et même longuement, qu'il n'y avait point d'idées innées, que rien n'était plus néceffaire que les cinq fens, que la mémoire fervait beaucoup à retenir les chofes reçues par les cinq fens, elle condamna fes propres fentimens, parce qu'ils étaient devenus ceux d'un anglais. En conféquence elle ordonna au genre-humain de croire déformais aux idées innées, et de ne plus croire aux cinq fens et à la mémoire. Le genre-humain, au lieu d'obéir, fe moqua de la *Nonfobre*, laquelle fe mit en telle colère, qu'elle voulut faire brûler un philofophe. Car ce philofophe avait dit qu'il eft impoffible d'avoir une idée complète d'un fromage, à moins d'en avoir vu et d'en avoir mangé ; et même le fcélérat ofa avancer que les hommes et les femmes n'auraient jamais pu travailler

en tapisserie, s'ils n'avaient pas eu des aiguilles et des doigts pour les enfiler.

Les liolisteois se joignirent à la *Nonsobre* pour la première fois de leur vie ; et les séjanistes, ennemis mortels des liolisteois, se réunirent pour un moment à eux ; ils appelèrent à leur secours les anciens dicastériques, qui étaient de grands philosophes, et tous ensemble, avant de mourir, proscrivirent la mémoire et les cinq sens, et l'auteur qui avait dit du bien de ces six choses.

Un cheval se trouva présent au jugement que prononcèrent ces Messieurs, quoiqu'il ne fût pas de la même espèce, et qu'il y eût entre lui et eux plusieurs différences, comme celle de la taille, de la voix, de l'égalité des crins et des oreilles ; ce cheval, dis-je, qui avait du sens aussi-bien que des sens, en parla un jour à *Pégase* dans mon écurie ; et *Pégase* alla raconter aux Muses cette histoire avec sa vivacité ordinaire.

Les Muses, qui depuis cent ans avaient singulièrement favorisé le pays long-temps barbare où cette scène se passait, furent extrêmement scandalisées ; elles aimaient tendrement *Mémoire* ou *Mnémosyne*, leur mère, à laquelle ces neuf filles sont redevables de tout ce qu'elles savent. L'ingratitude des hommes

les irrita. Elles ne firent point de ſatire contre les anciens dicaſtériques, les liolifteois, les ſéjaniſtes et la *Nonſobre*, parce que les ſatires ne corrigent perſonne, irritent les ſots et les rendent encore plus méchans. Elles imaginèrent un moyen de les éclairer en les puniſſant. Les hommes avaient blaſphémé la mémoire; les Muſes leur ôtèrent ce don des dieux, afin qu'ils appriſſent une bonne fois ce qu'on eſt ſans ſon ſecours.

Il arriva donc qu'au milieu d'une belle nuit tous les cerveaux s'appeſantirent, de façon que le lendemain matin tout le monde ſe réveilla ſans avoir le moindre ſouvenir du paſſé. Quelques dicaſtériques, couchés avec leurs femmes, voulurent s'approcher d'elles par un reſte d'inſtinct indépendant de la mémoire. Les femmes, qui n'ont eu que très-rarement l'inſtinct d'embraſſer leurs maris, rejetèrent leurs careſſes dégoûtantes avec aigreur. Les maris ſe fâchèrent, les femmes crièrent, et la plupart des ménages en vinrent aux coups.

Meſſieurs trouvant un bonnet carré s'en ſervirent pour certains beſoins que ni la mémoire ni le bon ſens ne ſoulagent; Meſdames employèrent les pots de leur toilette aux mêmes uſages; les domeſtiques, ne ſe ſouvenant plus du marché qu'ils avaient fait avec leurs maîtres,

entrèrent dans leurs chambres ſans ſavoir où ils étaient. Mais, comme l'homme eſt né curieux , ils ouvrirent tous les tiroirs ; et, comme l'homme aime naturellement l'éclat de l'argent et de l'or, ſans avoir pour cela beſoin de mémoire , ils prirent tout ce qu'ils en trouvèrent ſous la main. Les maîtres voulurent crier au voleur, mais l'idée de voleur étant ſortie de leur cerveau , le mot ne put arriver ſur leur langue. Chacun ayant oublié ſon idiome articulait des ſons informes. C'était bien pis qu'à Babel, où chacun inventait ſur le champ une langue nouvelle. Le ſentiment inné dans le ſens des jeunes valets pour les jolies femmes agit ſi puiſſamment, que ces inſolens ſe jetèrent étourdiment ſur les premières femmes ou filles qu'ils trouvèrent, ſoit cabaretières, ſoit préſidentes : et celles-ci, ne ſe ſouvenant plus des leçons de pudeur , les laiſsèrent faire en toute liberté.

Il fallut dîner , perſonne ne ſavait plus comment il fallait s'y prendre. Perſonne n'avait été au marché , ni pour vendre ni pour acheter. Les domeſtiques avaient pris les habits des maîtres , et les maîtres ceux des domeſtiques. Tout le monde ſe regardait avec des yeux hébétés. Ceux qui avaient le plus de génie pour ſe procurer le néceſſaire

(et c'étaient les gens du peuple) trouvèrent un peu à vivre : les autres manquèrent de tout. Le premier préſident, l'archevêque allaient tout nus, et leurs palefreniers étaient les uns en robes rouges, les autres en dalmatiques ; tout était confondu, tout allait périr de misère et de faim, faute de s'entendre.

Au bout de quelques jours les Muſes eurent pitié de cette pauvre race : elles ſont bonnes, quoiqu'elles faſſent ſentir quelquefois leur colère aux méchans : elles ſupplièrent donc leur mère de rendre à ces blaſphémateurs la mémoire qu'elle leur avait ôtée. *Mnémoſyne* deſcendit au ſéjour des contraires, dans lequel on l'avait inſultée avec tant de témérité, et leur parla en ces mots :

„ Imbécilles, je vous pardonne ; mais reſſou-
„ venez-vous que ſans les ſens il n'y a point
„ de mémoire, et que ſans la mémoire il n'y
„ a point d'eſprit. „

Les dicaſtériques la remercièrent aſſez sèchement, et arrêtèrent qu'on lui ferait des remontrances. Les ſéjaniſtes mirent toute cette aventure dans leur gazette ; on s'aperçut qu'ils n'étaient pas encore guéris. Les liolisteois en firent une intrigue de cour. Maître *Cogé*, tout ébahi de l'aventure, et n'y entendant rien, dit à ſes écoliers de cinquième ce bel axiome :

Non

Non magis Mufis quàm hominibus infenfa eft ifta quæ vocatur memoria. (1)

(1) Ce conte eft une allufion aux arrêts du parlement, aux cenfures de la forbonne, aux libelles des janféniftes, aux intrigues des jéfuites en faveur des idées innées, que tous avaient combattues dans leur nouveauté; on fait qu'il eft de la nature des théologiens de perfécuter les opinions philofophiques de leur fiècle, et d'arranger leur religion fur les opinions philofophiques du fiècle précédent.

Quant à l'axiome de *Cogé*, voyez dans les *Oeuvres philofophiques* le *Difcours de M. Belleguier.*

Fin de l'aventure de la Mémoire.

LES AVEUGLES

JUGES DES COULEURS.

Dans les commencemens de la fondation des Quinze-Vingts, on ſait qu'ils étaient tous égaux, et que leurs petites affaires ſe décidaient à la pluralité des voix. Ils diſtinguaient parfaitement au toucher la monnaie de cuivre de celle d'argent; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat était plus fin que celui de leurs voiſins qui avaient deux yeux. Ils raiſonnèrent parfaitement ſur les quatre ſens, c'eſt-à-dire qu'ils en connurent tout ce qu'il eſt permis d'en ſavoir; et ils vécurent paiſibles et fortunés autant que des Quinze-Vingts peuvent l'être. Malheureuſement un de leurs profeſſeurs prétendit avoir des notions claires ſur le ſens de la vue; il ſe fit écouter, il intrigua, il forma des enthouſiaſtes: enfin on le reconnut pour le chef de la communauté. Il ſe mit à juger ſouverainement des couleurs, et tout fut perdu.

Ce premier dictateur des Quinze-Vingts ſe forma d'abord un petit conſeil, avec lequel il ſe rendit le maître de toutes les aumônes. Par ce moyen perſonne n'oſa lui réſiſter. Il décida que tous les habits des Quinze-Vingts

étaient blancs ; les aveugles le crurent ; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y en eût pas un ſeul de cette couleur. Tout le monde ſe moqua d'eux ; ils allèrent ſe plaindre au dictateur, qui les reçut fort mal ; il les traita de novateurs, d'eſprits forts, de rebelles, qui ſe laiſſaient ſéduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux, et qui oſaient douter de l'infaillibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le dictateur, pour les apaiſer, rendit un arrêt par lequel tous leurs habits étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux Quinze-Vingts. On ſe moqua d'eux plus que jamais : nouvelles plaintes de la part de la communauté. Le dictateur entra en fureur, les autres aveugles auſſi ; on ſe battit long-temps, et la concorde ne fut rétablie que lorſqu'il fut permis à tous les Quinze-Vingts de ſuſpendre leur jugement ſur la couleur de leurs habits.

Un ſourd, en liſant cette petite hiſtoire, avoua que les aveugles avaient eu tort de juger des couleurs ; mais il reſta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux ſourds de juger de la muſique.

Fin de l'hiſtoire des Aveugles juges des couleurs.

AVENTURE

INDIENNE.

PYTHAGORE, dans ſon ſéjour aux Indes, apprit, comme tout le monde ſait, à l'école des gymnoſophiſtes, le langage des bêtes et celui des plantes. Se promenant un jour dans une prairie aſſez près du rivage de la mer, il entendit ces paroles : Que je ſuis malheureuſe d'être née herbe ! à peine ſuis-je parvenue à deux pouces de hauteur que voilà un monſtre dévorant, un animal horrible qui me foule ſous ſes larges pieds ; ſa gueule eſt armée d'une rangée de faux tranchantes, avec laquelle il me coupe, me déchire et m'engloutit. Les hommes nomment ce monſtre un *mouton*. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une plus abominable créature.

Pythagore avança quelques pas ; il trouva une huître qui bâillait ſur un petit rocher ; il n'avait point encore embraſſé cette admirable loi par laquelle il eſt défendu de manger les animaux nos ſemblables. Il allait avaler l'huître, lorſqu'elle prononça ces mots attendriſſans : O nature ! que l'herbe, qui eſt comme moi ton ouvrage, eſt heureuſe ! Quand on l'a coupée, elle renaît, elle eſt immortelle;

et nous, pauvres huîtres, en vain sommes-nous défendues par une double cuirasse; des scélérats nous mangent par douzaines à leur déjeûner, et c'en est fait pour jamais. Quelle épouvantable destinée que celle d'une huître, et que les hommes sont barbares !

Pythagore tressaillit; il sentit l'énormité du crime qu'il allait commettre : il demanda pardon à l'huître en pleurant, et la remit bien proprement sur son rocher.

Comme il rêvait profondément à cette aventure en retournant à la ville, il vit des araignées qui mangeaient des mouches, des hirondelles qui mangeaient des araignées; des éperviers qui mangeaient des hirondelles. Tous ces gens-là, dit-il, ne sont pas philosophes.

Pythagore en entrant fut heurté, froissé, renversé par une multitude de gredins et de gredines qui couraient en criant : C'est bien fait, c'est bien fait, ils l'ont bien mérité. Qui? quoi? dit *Pythagore* en se relevant; et les gens couraient toujours en disant : Ah ! que nous aurons de plaisir à les voir cuire.

Pythagore crut qu'on parlait de lentilles, ou de quelques autres légumes; point du tout, c'était de deux pauvres indiens. Ah ! sans doute, dit *Pythagore*, ce sont deux grands philosophes qui sont las de la vie; ils sont

bien aiſes de renaître ſous une autre forme ; il y a du plaiſir à changer de maiſon, quoiqu'on ſoit toujours mal logé : il ne faut pas diſputer des goûts.

Il avança avec la foule juſqu'à la place publique, et ce fut là qu'il vit un grand bûcher allumé, et vis-à-vis de ce bûcher un banc qu'on appelait un *tribunal*, et ſur ce banc des juges, et ces juges tenaient tous une queue de vache à la main, et ils avaient ſur la tête un bonnet reſſemblant parfaitement aux deux oreilles de l'animal qui porta *Silène* quand il vint autrefois au pays avec *Bacchus*, après avoir traverſé la mer Erytrée à pied ſec, et avoir arrêté le ſoleil et la lune, comme on le raconte fidellement dans les Orphiques.

Il y avait parmi ces juges un honnête homme fort connu de *Pythagore*. Le ſage de l'Inde expliqua au ſage de Samos de quoi il était queſtion dans la fête qu'on allait donner au peuple indou.

Les deux indiens, dit-il, n'ont nulle envie d'être brûlés ; mes graves confrères les ont condamnés à ce ſupplice, l'un pour avoir dit que la ſubſtance de *Xaca* n'eſt pas la ſubſtance de *Brama* ; et l'autre, pour avoir ſoupçonné qu'on pouvait plaire à l'Etre ſuprême par la vertu, ſans tenir en mourant une vache par la queue, parce que, diſait-il, on peut être

vertueux en tout temps, et qu'on ne trouve pas toujours une vache à point nommé. Les bonnes femmes de la ville ont été ſi effrayées de ces deux propoſitions ſi hérétiques, qu'elles n'ont point donné de repos aux juges, juſqu'à ce qu'ils aient ordonné le ſupplice de ces deux infortunés.

Pythagore jugea que depuis l'herbe juſqu'à l'homme il y avait bien des ſujets de chagrin. Il fit pourtant entendre raiſon aux juges, et même aux dévotes; et c'eſt ce qui n'eſt arrivé que cette ſeule fois.

Enſuite il alla prêcher la tolérance à Crotone; mais un intolérant mit le feu à ſa maiſon; il fut brûlé, lui qui avait tiré deux indous des flammes. *Sauve qui peut.*

Fin de l'aventure indienne.

VOYAGE

DE LA RAISON.

Discours prononcé dans une académie de province.

ERASME fit au feizième fiècle l'éloge de la Folie. Vous m'ordonnez de vous faire l'éloge de la Raifon. Cette raifon n'eft fêtée en effet tout au plus que deux cents ans après fon ennemie, fouvent beaucoup plus tard; et il y a des nations chez lefquelles on ne l'a point encore vue.

Elle était fi inconnue chez nous du temps de nos druides, qu'elle n'avait pas même de nom dans notre langue. *Céfar* ne l'apporta ni en Suiffe, ni à Autun, ni à Paris, qui n'était alors qu'un hameau de pêcheurs, et lui-même ne la connut guère.

Il avait tant de grandes qualités, que la raifon ne put trouver de place dans la foule. Ce magnanime infenfé fortit de notre pays dévafté pour aller dévafter le fien, et pour fe faire donner vingt-trois coups de poignard par vingt-trois autres illuftres enragés qui ne le valaient pas, à beaucoup près.

Le ficambre *Clodvich* ou *Clovis* vint environ cinq cents années après exterminer une partie

de

de notre nation, et ſubjuguer l'autre. On n'entendit parler de raiſon ni dans ſon armée, ni dans nos malheureux petits villages, ſi ce n'eſt de la raiſon du plus fort.

Nous croupîmes long-temps dans cette horrible et aviliſſante barbarie. Les croiſades ne nous en tirèrent pas. Ce fut à la fois la folie la plus univerſelle, la plus atroce, la plus ridicule et la plus malheureuſe. L'abominable folie de la guerre civile et ſacrée qui extermina tant de gens de la langue de *oc* et de la langue de *oueil*, ſuccéda à ces croiſades lointaines. La Raiſon n'avait garde de ſe trouver là. Alors la Politique régnait à Rome; elle avait pour miniſtres ſes deux ſœurs, la Fourberie et l'Avarice. On voyait l'Ignorance, le Fanatiſme, la Fureur, courir ſous ſes ordres dans l'Europe; la Pauvreté les ſuivait partout; la Raiſon ſe cachait dans un puits avec la Vérité ſa fille. Perſonne ne ſavait où était ce puits; et ſi l'on s'en était douté, on y ſerait deſcendu pour égorger la fille et la mère.

Après que les Turcs eurent pris Conſtantinople, et redoublé les malheurs épouvantables de l'Europe, deux ou trois grecs, en s'enfuyant, tombèrent dans ce puits, ou plutôt dans cette caverne, demi-morts de fatigue, de faim et de peur.

La Raiſon les reçut avec humanité, leur

donna à manger ſans diſtinction de viandes ; choſe qu'ils n'avaient jamais connue à Conſtantinople. Ils reçurent d'elle quelques inſtructions en petit nombre ; car la Raiſon n'eſt pas prolixe. Elle leur fit jurer qu'ils ne découvriraient pas le lieu de ſa retraite. Ils partirent, et arrivèrent, après bien des courſes, à la cour de *Charles-Quint* et de *François premier*.

On les y reçut comme des jongleurs qui venaient faire des tours de ſoupleſſe pour amuſer l'oiſiveté des courtiſans et des dames, dans les intervalles de leurs rendez-vous. Les miniſtres daignèrent les regarder dans les momens de relâche qu'ils pouvaient donner au torrent des affaires. Ils furent même accueillis par l'empereur et par le roi de France, qui jetèrent ſur eux un coup d'œil en paſſant, lorſqu'ils allaient chez leurs maîtreſſes. Mais ils firent plus de bruit dans de petites villes où ils trouvèrent de bons bourgeois qui avaient encore, je ne ſais comment, quelque lueur de ſens commun.

Ces faibles lueurs s'éteignirent dans toute l'Europe, parmi les guerres civiles qui la déſolèrent. Deux ou trois étincelles de raiſon ne pouvaient pas éclairer le monde au milieu des torches ardentes et des bûchers que le fanatiſme alluma pendant tant d'années. La Raiſon et ſa fille ſe cachèrent plus que jamais.

Les disciples de leurs premiers apôtres se turent, excepté quelques-uns qui furent assez inconsidérés pour prêcher la raison déraisonnablement et à contre-temps : il leur en coûta la vie comme à *Socrate ;* mais personne n'y fit attention. Rien n'est si désagréable que d'être pendu obscurément. On fut occupé si longtemps des Saint-Barthelemi, des massacres d'Irlande, des échafauds de la Hongrie, des assassinats des rois, qu'on n'avait ni assez de temps, ni assez de liberté d'esprit pour penser aux menus crimes et aux calamités secrètes qui inondaient le monde d'un bout à l'autre.

La Raison informée de ce qui se passait, par quelques exilés qui se réfugièrent dans sa retraite, fut touchée de pitié, quoiqu'elle ne passe pas pour être fort tendre. Sa fille, qui est plus hardie qu'elle, l'encouragea à voir le monde, et à tâcher de le guérir. Elles parurent, elles parlèrent ; mais elles trouvèrent tant de méchans intéressés à les contredire, tant d'imbécilles aux gages de ces méchans, tant d'indifférens uniquement occupés d'eux-mêmes et du moment présent, qui ne s'embarrassaient ni d'elles ni de leurs ennemis, qu'elles regagnèrent sagement leur asile.

Cependant quelques semences des fruits qu'elles portent toujours avec elles, et qu'elles

avaient répandues, germèrent ſur la terre, et même ſans pourrir.

Enfin, il y a quelque temps qu'il leur prit envie d'aller à Rome en pélerinage, déguiſées, et cachant leur nom, de peur de l'inquiſition. Dès qu'elles furent arrivées, elles s'adreſsèrent au cuiſinier du pape *Ganganelli*, *Clément XIV.* Elles ſavaient que c'était le cuiſinier de Rome le moins occupé. On peut dire même qu'il était, après vos confeſſeurs, Meſſieurs, l'homme le plus déſœuvré de ſa profeſſion.

Ce bon homme, après avoir donné aux deux pélerines un dîner preſque auſſi frugal que celui du pape, les introduiſit chez ſa ſainteté, qu'elles trouvèrent liſant les penſées de *Marc-Aurèle.* Le pape reconnut les maſques, les embraſſa cordialement, malgré l'étiquette. Meſdames, leur dit-il, ſi j'avais pu imaginer que vous fuſſiez ſur la terre, je vous aurais fait la première viſite.

Après les complimens, on parla d'affaires. Dès le lendemain *Ganganelli* abolit la bulle *In cœnâ Domini*, l'un des plus grands monumens de la folie humaine, qui avait ſi longtemps outragé tous les potentats. Le ſurlendemain il prit la réſolution de détruire la compagnie de *Garaſſe*, de *Guignard*, de *Garnet*, de *Buſembaum*, de *Malagrida*, de

Paulian, de *Patouillet*, de *Nonotte*, et l'Europe battit des mains. Le furlendemain il diminua les impôts dont le peuple fe plaignait. Il encouragea l'agriculture et tous les arts ; il fe fit aimer de tous ceux qui paffaient pour les ennemis de fa place. On eût dit alors dans Rome qu'il n'y avait qu'une nation et qu'une loi dans le monde.

Les deux pélerines, très-étonnées et très-fatisfaites, prirent congé du pape, qui leur fit préfent non d'agnus et de reliques, mais d'une bonne chaife de pofte pour continuer leur voyage. La Raifon et la Vérité n'avaient pas été jufque-là dans l'habitude d'avoir leurs aifes.

Elles vifitèrent toute l'Italie, et furent furprifes d'y trouver, au lieu du machiavélifme, une émulation entre les princes et les républiques, depuis Parme jufqu'à Turin, à qui rendrait fes fujets plus gens de bien, plus riches et plus heureux.

Ma fille, difait la Raifon à la Vérité, voici, je crois, notre règne qui pourrait bien commencer à advenir après notre longue prifon. Il faut que quelques-uns des prophètes qui font venus vous vifiter dans notre puits, aient été bien puiffans en paroles et en œuvres, pour changer ainfi la face de la terre. Vous voyez que tout vient tard : il fallait paffer par

les ténèbres de l'ignorance et du menſonge avant de rentrer dans votre palais de lumière, dont vous avez été chaſſée avec moi pendant tant de ſiècles. Il nous arrivera ce qui eſt arrivé à la nature ; elle a été couverte d'un méchant voile , et toute défigurée pendant des ſiècles innombrables. A la fin il eſt venu un *Galilée*, un *Copernic* , un *Newton* qui l'ont montrée preſque nue, et qui en ont rendu les hommes amoureux.

En converſant ainſi , elles arrivèrent à Veniſe. Ce qu'elles y conſidérèrent avec le plus d'attention , ce fut un procurateur de Saint - Marc , qui tenait une grande paire de ciſeaux devant une table toute couverte de griffes , de becs , et de plumes noires. Ah ! s'écria la Raiſon , Dieu me pardonne , *illuſtriſſimo Signor* , je crois que voilà une de mes paires de ciſeaux que j'avais apportés dans mon puits , lorſque je m'y réfugiai avec ma fille ! Comment votre excellence les a-t-elle eus , et qu'en faites-vous ? *Illuſtriſſima Signora* , lui répondit le procurateur , il ſe peut que les ciſeaux aient appartenu autrefois à votre excellence , mais ce fut un nommé *Fra-Paolo* qui nous les apporta il y a long-temps , et nous nous en ſervons pour couper les griffes de l'inquiſition , que vous voyez étalées ſur cette table.

Ces plumes noires appartenaient à des harpies qui venaient manger le dîner de la république ; nous leur rognons tous les jours les ongles et le bout du bec. Sans cette précaution elles auraient fini par tout avaler ; il ne ferait rien refté pour les fages grands, ni pour les *pregadi*, ni pour les citadins.

Si vous paffez par la France, vous trouverez peut-être à Paris votre autre paire de cifeaux chez un miniftre efpagnol qui s'en fervait au même ufage que nous dans fon pays, et qui fera un jour béni du genre-humain.

Les voyageufes, après avoir affifté à l'opéra vénitien, partirent pour l'Allemagne. Elles virent avec fatisfaction ce pays, qui du temps de *Charlemagne*, n'était qu'une forêt immenfe, entrecoupée de marais, maintenant couvert de villes floriffantes et tranquilles ; ce pays peuplé de fouverains autrefois barbares et pauvres, devenus tous polis et magnifiques ; ce pays qui n'avait eu dans les temps antiques que des forcières pour prêtres, immolant alors des hommes fur des pierres groffièrement creufées ; ce pays qui enfuite avait été inondé de fon fang, pour favoir au jufte fi la chofe était *in*, *cum*, *fub*, ou non ; ce pays qui enfin recevait dans fon fein trois religions ennemies, étonnées de vivre paifiblement enfemble. DIEU foit béni ! dit la Raifon ; ces gens-ci

ſont venus enfin à moi, à force de démence. On les introduiſit chez une impératrice qui était bien plus que raiſonnable, car elle était bienfeſante. Les pélerines furent ſi contentes d'elle, qu'elles ne prirent pas garde à quelques uſages qui les choquèrent; mais elles furent toutes deux amoureuſes de l'empereur ſon fils.

Leur étonnement redoubla quand elles furent en Suède. Quoi! diſaient-elles, une révolution ſi difficile, et cependant ſi prompte! ſi périlleuſe, et pourtant ſi paiſible! et depuis ce grand jour pas un ſeul jour perdu ſans faire du bien, et tout cela dans l'âge qui eſt ſi rarement celui de la raiſon! Que nous avons bien fait de ſortir de notre cache quand ce grand événement ſaiſiſſait d'admiration l'Europe entière!

De là elles paſsèrent vîte par la Pologne. Ah! ma mère, quel contraſte, s'écria la Vérité! Il me prend envie de regagner mon puits. Voilà ce que c'eſt que d'avoir écraſé toujours la portion du genre-humain la plus utile, et d'avoir traité les cultivateurs plus mal qu'ils ne traitent leurs animaux de labourage. Ce chaos de l'anarchie ne pouvait ſe débrouiller autrement que par une ruine; on l'avait aſſez clairement prédite. Je plains un monarque vertueux, ſage et humain; et

j'ofe efpérer qu'il fera heureux, puifque les autres rois commencent à l'être, et que vos lumières fe communiquent de proche en proche.

Allons voir, continua-t-elle, un changement plus favorable et plus furprenant. Allons dans cette immenfe région hyperborée, qui était fi barbare il y a quatre-vingts ans, et qui eft aujourd'hui fi éclairée et fi invincible. Allons contempler celle qui a achevé le miracle d'une création nouvelle... Elles y coururent, et avouèrent qu'on ne leur en avait pas affez dit.

Elles ne ceffaient d'admirer combien le monde était changé depuis quelques années. Elles en concluaient que peut-être un jour le Chili et les Terres Auftrales feraient le centre de la politeffe et du bon goût, et qu'il faudrait aller au pôle antarctique pour apprendre à vivre.

Quand elles furent en Angleterre, la Vérité dit à fa mère : Il me femble que le bonheur de cette nation n'eft point fait comme celui des autres ; elle a été plus folle, plus fanatique, plus cruelle et plus malheureufe qu'aucune de celles que je connais ; et la voilà qui s'eft fait un gouvernement unique, dans lequel on a confervé tout ce que la monarchie a d'utile, et tout ce qu'une république

a de néceſſaire. Elle eſt ſupérieure dans la guerre, dans les lois, dans les arts, dans le commerce. Je la vois ſeulement embarraſſée de l'Amérique ſeptentrionale qu'elle a conquiſe à un bout de l'univers, et des plus belles provinces de l'Inde, ſubjuguées à l'autre bout. Comment portera-t-elle ces deux fardeaux de ſa félicité ? Le poids eſt lourd, dit la Raiſon ; mais pour peu qu'elle m'écoute, elle trouvera des léviers qui le rendront très-léger.

Enfin la Raiſon et la Vérité paſsèrent par la France. Elles y avaient déjà fait quelques apparitions, et en avaient été chaſſées. Vous ſouvient-il, diſait la Vérité à ſa mère, de l'extrême envie que nous eûmes de nous établir chez les Français dans les beaux jours de *Louis XIV* ? mais les querelles impertinentes des jéſuites et des janſéniſtes nous firent enfuir bientôt. Les plaintes continuelles des peuples ne nous rappelèrent pas. J'entends à préſent les acclamations de vingt millions d'hommes qui béniſſent le ciel. Les uns diſent : *Cet avénement eſt d'autant plus joyeux que nous n'en payons pas la joie.* Les autres crient : *Le luxe n'eſt que vanité. Les doubles emplois, les dépenſes ſuperflues, les profits exceſſifs vont être retranchés :* — et ils ont raiſon. — *Tout impôt va être aboli :* — et ils ont tort,

car il faut que chaque particulier paye pour le bonheur général.

Les lois vont être uniformes. — Rien n'eſt plus à déſirer ; mais rien n'eſt plus difficile. — *On va répartir aux indigens qui travaillent*, *et ſurtout aux pauvres officiers*, *les biens immenſes de certains oiſifs qui ont fait vœu de pauvreté. Ces gens de main-morte n'auront plus eux-mêmes des eſclaves de main-morte. On ne verra plus des huiſſiers de moines chaſſer de la maiſon paternelle des orphelins réduits à la mendicité*, *pour enrichir de leurs dépouilles un couvent jouiſſant des droits ſeigneuriaux*, *qui ſont les droits des anciens conquérans. On ne verra plus des familles entières demandant vainement l'aumône à la porte de ce couvent qui les dépouille.* — Plût à Dieu ! rien n'eſt plus digne d'un roi. Le roi de Sardaigne a détruit chez lui cet abus abominable. Faſſe le ciel que cet abus ſoit exterminé en France !

N'entendez-vous pas, ma mère, toutes ces voix qui diſent : *Les mariages de cent mille familles utiles à l'Etat ne ſeront plus réputés concubinages ; et les enfans ne ſeront plus déclarés bâtards par la loi ?* — La nature, la juſtice, et vous, ma mère, tout demande ſur ce grand objet un règlement ſage qui ſoit compatible avec le repos de l'Etat et avec les droits de tous les hommes.

On rendra la profeſſion de ſoldat ſi honorable,

que l'on ne ſera plus tenté de déſerter. — La choſe eſt poſſible, mais délicate.

Les petites fautes ne ſeront point punies comme de grands crimes, parce qu'il faut de la proportion à tout. Une loi barbare, obſcurément énoncée, mal interprétée, ne fera plus périr ſous des barres de fer et dans les flammes des enfans indiſcrets et imprudens, comme s'ils avaient aſſaſſiné leurs pères et leurs mères. — Ce devrait être le premier axiome de la juſtice criminelle.

Les biens d'un père de famille ne ſeront plus confiſqués, parce que les enfans ne doivent point mourir de faim pour les fautes de leur père, et que le roi n'a nul beſoin de cette miſérable confiſcation. — A merveille ! et cela eſt digne de la magnanimité du ſouverain.

La torture, inventée autrefois par les voleurs de grands chemins pour forcer les volés à découvrir leur tréſor, et employée aujourd'hui chez un petit nombre de nations pour ſauver le coupable robuſte, et pour perdre l'innocent faible de corps et d'eſprit, ne ſera plus en uſage que dans les crimes de lèſe-ſociété au premier chef, et ſeulement pour avoir révélation des complices. Mais ces crimes ne ſe commettront jamais. — On ne peut mieux.

Voilà les vœux que j'entends faire par-tout ; et j'écrirai tous ces grands changemens dans mes annales, moi qui ſuis la Vérité.

J'entends encore proférer autour de moi, dans tous les tribunaux, ces paroles remarquables : *Nous ne citerons plus jamais les deux puiſſances, parce qu'il ne peut en exiſter qu'une ; celle du roi, ou de la loi, dans une monarchie ; celle de la nation, dans une république. La puiſſance divine eſt d'une nature ſi différente et ſi ſupérieure, qu'elle ne doit pas être compromiſe par un mélange profane avec les lois humaines. L'infini ne peut ſe joindre au fini. Grégoire VII fut le premier qui oſa appeler l'infini à ſon ſecours, dans ſes guerres juſqu'alors inouies contre Henri IV, empereur trop fini ; j'entends, trop borné. Ces guerres ont enſanglanté l'Europe bien long-temps ; mais enfin on a ſéparé ces deux êtres vénérables qui n'ont rien de commun, et c'eſt le ſeul moyen d'être en paix.*

Ces diſcours que tiennent tous les miniſtres des lois, me paraiſſent bien forts. Je ſais qu'on ne reconnaît deux puiſſances ni à la Chine, ni dans l'Inde, ni en Perſe, ni à Conſtantinople, ni à Moſcou, ni à Londres, &c... Mais je m'en rapporte à vous, ma mère. Je n'écrirai rien que ce que vous aurez dicté.

La Raiſon lui répondit : Ma fille, vous ſentez bien que je déſire à peu-près les mêmes choſes et bien d'autres. Tout cela demande du temps et de la réflexion. J'ai toujours été très-contente, quand, dans mes chagrins,

j'ai obtenu une partie des ſoulagemens que je voulais. Je ſuis aujourd'hui trop heureuſe.

Vous ſouvenez-vous du temps où preſque tous les rois de la terre, étant dans une profonde paix, s'amuſaient à jouer aux énigmes ; et où la belle reine de Saba venait propoſer tête-à-tête des logogryphes à *Salomon?* — Oui, ma mère ; c'était un bon temps, mais il n'a pas duré. Eh bien ! reprit la mère, celui-ci eſt infiniment meilleur. On ne ſongeait alors qu'à montrer un peu d'eſprit ; et je vois que depuis dix à douze ans on s'eſt appliqué dans l'Europe aux arts et aux vertus néceſſaires qui adouciſſent l'amertume de la vie. Il ſemble en général qu'on ſe ſoit donné le mot pour penſer plus ſolidement qu'on n'avait fait pendant des milliers de ſiècles. Vous qui n'avez jamais pu mentir, dites-moi quel temps vous auriez choiſi, ou préféré au temps où nous ſommes pour vous habituer en France ?

J'ai la réputation, répondit la fille, d'aimer à dire des choſes aſſez dures aux gens chez qui je me trouve ; et vous ſavez bien que j'y ai toujours été forcée ; mais j'avoue que je n'ai que du bien à dire du temps préſent, en dépit de tant d'auteurs qui ne louent que le paſſé.

Je dois inſtruire la poſtérité que c'eſt dans cet âge que les hommes ont appris à ſe

garantir d'une maladie affreuſe et mortelle, en ſe la donnant moins funeſte ; à rendre la vie à ceux qui la perdent dans les eaux ; à gouverner et à braver le tonnerre ; à ſuppléer au point fixe qu'on déſire en vain d'Occident en Orient. On a fait plus en morale ; on a oſé demander juſtice aux lois contre des lois qui avaient condamné la vertu au ſupplice ; et cette juſtice a été quelquefois obtenue. Enfin on a oſé prononcer le mot de tolérance.

Eh bien, ma chère fille, jouiſſons de ces beaux jours ; reſtons ici, s'ils durent ; et ſi les orages ſurviennent, retournons dans notre puits.

Fin du troiſième et dernier volume.

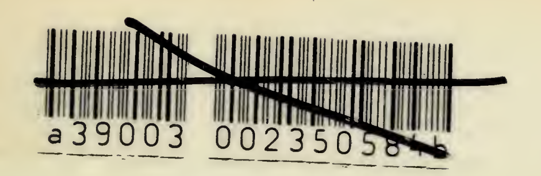
TABLE

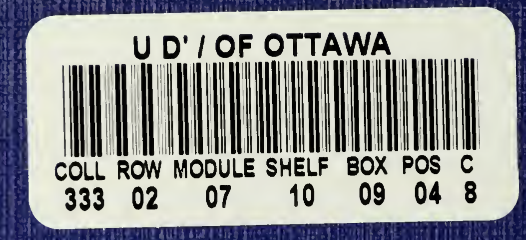
DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE

Fin de la Table du troiſième et dernier Volume.


a39003 00235058


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 09 04 8